

MONOD-HERZEN Gabriel, né sur terre en 1899 – Né au ciel en 1983

<http://www.monod-herzengabriel.fr/>

site de l'hommage à Gabriel Monod-Herzen Le 31/10/2010

Ce livre est consultable sur ce site, grâce à la généreuse et exceptionnelle autorisation de l'éditeur ; en aucun cas il ne peut être, partiellement ou totalement transféré sur un autre site.

Homme de Sciences

Homme de Cœur

Homme de Vérité

Pour qu'une vie sociale harmonieuse et stable puisse s'établir, il faut que se manifeste l'unité d'une aspiration spirituelle, et ceci suppose, pour chacun, d'entre nous, ici et maintenant, la recherche et la découverte d'un Maître spirituel !

Physicien, donc consacré à la matière et à l'énergie, G. Monod-Herzen, au cours de sa carrière universitaire a eu l'occasion, pendant plus de douze années de vie en Afghanistan, au Vietnam et dans l'Inde, de se poser à lui-même, et de poser à des amis, la question fondamentale, puisque c'est elle qui donne un sens à la vie: *Qui est ton Maître ?*

Il nous donne ici l'exemple de deux réponses: celle d'un européen et celle d'un indien, qui, par des chemins bien différents, ont abouti au même point. Il espère que ces deux récits puissent aider ceux qui cherchent.

Qui est ton Maître?

Suivi de

Notre ami Kédar

Par

GABRIEL MONOD-HERZEN ET JACQUELINE

Préface de K. Graf Durkheim

TABLE

Préface, par Karlfried Graf Durkheim	9
Introduction	13

I. — Qui EST TON MAITRE ?

Demande	17
Nakamura Harukichi Sensei	23
Sri Krishna Prem	37
Sri Aurobindo et la Mère	61
Réponse	119

II. — NOTRE AMIKEDAR

1. Le départ	125
2. Le premier Gourou	135
3. Maître et Disciple	150
4. L'arrivée	171

PRÉFACE

La crise sociale et culturelle que traverse actuellement notre humanité tout entière a pour cause, l'oubli, l'ignorance, et parfois le mépris, de notre Etre essentiel. Cette mutilation que nous nous infligeons nous-mêmes est due en majeure partie à l'homme occidental. Les succès pratiques de ses connaissances rationnelles et, plus encore, de ses réalisations techniques, ont développé en lui une soif immodérée de l'efficacité, de la rentabilité financière, la chasse au pouvoir et au profit; et, par voie de conséquence, il devient incapable de devenir une Personne, au sens propre de ce mot, venant du latin *personae*, qui indique l'homme dans lequel résonne son Etre essentiel, divin. Or c'est là le seul but réel de notre existence, la seule source de notre bonheur.

Mais pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une réaction se manifeste contre cette tendance croissante, une contestation surgit: on se refuse à se satisfaire du soi-disant « progrès », on exige une direction nouvelle de notre vie. Ainsi, celles et ceux qui se rendent compte que nos souffrances ont pour cause l'impossibilité d'assurer notre maturité, dont le fruit serait la Personne authentique, l'émergence de ce qui est essentiel en nous, et voient en même temps que jamais les médecins, ou les psychothérapeutes, n'ont si bien proliféré, cherchent ailleurs le Guide nécessaire, le Maître Spirituel, car c'est lui seul qui représente la réalisation du vrai Soi et se montre capable de l'éveiller dans son disciple.

Aujourd'hui, on parle beaucoup de Guru, terme hindou désignant le Maître Spirituel, et c'est à l'Orient que l'on demande ce qui nous manque. Malheureusement, à cet appel répondent beaucoup de faux maîtres... car le Maître Spirituel ne peut-être que l'un de 'ceux qui ont découvert leur Etre essentiel et sont devenus capables de manifester sa présence en aidant ceux qui souffrent à se libérer, en parcourant le chemin qu'ils ont eux-mêmes parcouru. Heureusement qu'en Occident, ceux qui possèdent la jeunesse de l'âme et l'oreille intérieure, qui entendent la Voix de leur être profond, sont de plus en plus nombreux. Ceux-là devinent la présence libératrice en eux de l'Etre essentiel. Et c'est par une intuition vraie qu'ils se tournent vers la source originale de la tradition vivante des Maîtres Spirituels : l'Orient.

Ceci pour faire refluer en Occident cette Connaissance oubliée, mais non perdue, dont dépend l'avenir tout entier de l'homme occidental.

C'est cela qui donne une valeur particulière à tout ce qui peut nous permettre de saisir ce qu'est le, Maître et ce que sont ses relations avec ses disciples. Ce livre de Gabriel Monod-Herzen et Jacqueline Bénézech peut y aider réellement, car ce qu'il contient a été vécu, et non seulement pensé ou senti.

La culture scientifique des deux auteurs, dont l'un est physicien et l'autre ethnographe, leur ont fait apporter à leurs recherches un souci constant d'objectivité qui les a constamment aidés dans leurs préoccupations de donner une version exacte et utile pour l'Occident, de leurs expériences.

Tous deux ont vécu dans l'Inde et en Extrême-Orient pendant d'assez nombreuses années, non pas en touristes étrangers, mais comme disciples d'un Maître Spirituel, en participant à la vie de son Ashram. Ils ont donc pu recueillir, directement pour l'un d'eux, indirectement pour l'autre, les témoignages des étapes suivies, sur la Voie, par un Européen et par un Indien: deux itinéraires le long desquels le Guide prend tour à tour plusieurs visages, et qui aboutissent au même point.

K. VON DÜRCKHEIM.

INTRODUCTION

Nous avons réuni ici deux témoignages sur une même question: le rôle et la nature du gourou.

Ce mot, si répandu aujourd'hui en Occident, correspond, mais peut-être avec une nuance particulière, à ce que nous appelons un maître spirituel. Pour bien saisir ce que ces deux expressions contiennent de concret, de vécu, nous avons réuni le témoignage d'un Européen de culture scientifique, à celui d'un Indien essentiellement mystique. Ce qui nous les a fait choisir, c'est que ces deux aventures ont abouti auprès du même gourou : Sri Aurobindo dans son Ashram de Pondichéry. Cette convergence rend plus facile les comparaisons.

Chacun des deux récits a été rédigé par celui qui en a vécu les étapes. Le second avait été noté en bengali pour servir à quelques amis très proches, de l'auteur. Avec son autorisation, sa fille a fait de ces notes une traduction française: c'est elle que nous avons transcrite. Nos seules initiatives ont été dictées par le souci de rendre le texte plus facilement accessible à des lecteurs français et notre ami Kédar a bien voulu revoir, corriger au besoin et enfin approuver le résultat.

En ce qui concerne le premier récit, les deux Ashram dont il est parlé ont accepté que la publication soit faite sous sa forme actuelle. Nous croyons donc offrir à ceux qui aspirent à trouver près d'un gourou une aide authentique vers la vie spirituelle, deux témoignages dignes de confiance.

I

Qui est ton Maître ?

DEMANDE

Bien des fois, en Inde, m'a été posée la question qui décide d'une amitié: Qui est ton Maître ? Les premières fois, j'ai seulement donné son nom, qui est connu partout, puis un doute m'est venu: ma réponse était vraie, mais incomplète, et même injuste pour ceux qui m'avaient préparé à la rencontre décisive... N'étaient-ils pas les annonceurs, et mêmes les messagers de Celui que je cherchais, le moyen d'apprécier ma préparation ? Car c'était là le sens de la question qui m'était posée: on ne me demandait pas un nom, ni même quel enseignement j'avais reçu, ou ce que j'avais su en faire pour naître à une vie plus vraie: en réalité c'est la suite de ceux qui avaient rendu possible cette transformation que l'on voulait connaître à travers moi.

On trouvera ma réponse dans ce qui suit. Mais c'est leur histoire que je veux écrire, et non la mienne. C'est donc à eux-mêmes que j'en ai demandé les éléments, qu'il m'a fallu essayer de comprendre malgré les différences de stature spirituelle, d'âge ou de race. Long travail, car il s'agissait de vies exceptionnelles où l'enchaînement des faits - pourtant rigoureux - déroutait souvent mes habitudes rationnelles. Une expérience patiente m'a donné la raison de ces étrangetés : les hommes ordinaires ne vivent pas : ils se laissent vivre. Ce sont les événements extérieurs et leurs propres réactions instinctives qui décident de leurs actes, faisceau d'enchaînements où le hasard et la nécessité des lois naturelles sont les seuls dieux. Il n'en est plus de même pour les Maîtres. Ceux-ci méritent leur nom parce que chez eux l'esprit dirige à la fois la matière, la vie et la pensée: en se confiant totalement au Divin ils participent de sa puissance et de sa liberté; ils vivent vraiment.

Ce sont donc leurs vies, leurs existences extérieures, qui doivent me servir de base pour faire sentir quel feu créateur les anime et tenter d'apercevoir leur but. Ces vies si diverses ont des buts apparemment différents, mais dont la nature profonde est une: c'est l'union du corps, du cœur et de l'esprit avec la vérité de ce qui nous entoure et nous fait ce que nous sommes. C'est la révélation majeure que nous apportent les Maîtres spirituels : la Vie a un sens, une signification : celle de nous offrir un chemin vers une joie profonde dont Bergson a dit qu'elle était le moyen pris par la Nature pour nous indiquer que nous avançons dans le droit sens de l'évolution créatrice.

Oui : « une vie sans but est une vie sans joie » : c'est un des maîtres-mots dont la première partie de ce récit voudrait transmettre l'écho. Il ne s'agit pas de décrire des techniques : elles sont connues et publiées, mais de comprendre que l'instructeur paraît à l'heure voulue de chaque cycle humain, individuelle ou collective, offrant à tous ceux qui en éprouvent le besoin, les moyens de devenir, en se transformant eux-mêmes, les créateurs d'un monde qui soit, non pas un perfectionnement du nôtre, mais un monde réellement nouveau. Où nous nous rapprocherons de notre pleine stature d'Homme et, par là, du seul bonheur terrestre stable et vrai.

Parlant, un peu plus haut, de ceux qui furent mes maîtres spirituels, je me suis demandé — spontanément — s'ils n'étaient pas des messagers, des annonceurs d'une source unique de vérité... Si cela est vrai, des signes précurseurs ont pu précéder les rencontres essentielles, et je dois en parler puisque mon but en écrivant ces pages est d'en faire sentir la force vivante.

Il y a eu, tout d'abord, mes parents. Ma Mère qui, tout au long de sa présence, fut l'exemple de la connaissance par le cœur, la preuve constante que l'intelligence n'est qu'un chemin que doit vivifier l'amour, pour qu'il atteigne la vie, puis l'esprit.

Il y eut mon père, artiste et homme de science à la fois, passionné par le Japon, par son art et son idéal : ce fut

tout naturellement une voie vers le bouddhisme, une familiarité directe avec un aspect de l'Asie qui ne pouvait plus être étrangère pour moi. C'était aussi un admirable professeur, l'exemple de ce que pouvait être ce métier quand il est libre de routines et de préjugés. Dès mon plus jeune âge, ma vie semblait bien tracée : il y manquait l'étincelle d'une révélation, à la mesure d'un enfant.

Cela se produisit dans les jardins du Trocadéro. On m'y conduisait chaque après-midi et j'y avais lié

une amitié pleine d'admiration avec Tigre, Tigre de Régnier, le fils du poète que j'ai vu passer une fois, en jaquette et haut de forme, accompagné de Gérard d'Houville, sa femme, en capeline de tulle, couple souriant mais muet, provenant d'un autre monde plus féerique que réel. Quand mon ami n'était pas là j'explorais — modestement — les allées du jardin, et c'est ainsi qu'un jour je découvris un sourire : un sourire surhumain. Entre des tiges de lierre, à hauteur d'un premier étage, il y avait un visage plus grand qu'un

20- homme, et un sourire merveilleux. Il n'était pas seul : ce n'était qu'une face d'une tour carrée qui révélait, à droite et à gauche, deux autres sourires. Quant à la base, c'était une petite pièce sans fenêtres où les jardiniers rangeaient leurs outils. Fasciné, j'avais la révélation d'un univers de paix et d'harmonie. On m'apprit qu'il s'agissait d'un reste de la Grande Exposition, et que c'était une reconstitution d'une tourelle du Bayon d'Angkor, ce qui ne me disait exactement rien, et l'oubli — temporaire — engloutit tout.

Des années plus tard, je rencontrai Jean-Emile Marcault, et ce fut aussitôt une très profonde, très fraternelle amitié. Disciple dévoué d'Annie Besant, c'était un théosophe de grande élévation, un professeur aux vues larges et claires. Par lui j'appris que l'évolution matérielle des êtres se doublait d'une évolution psychologique qui, chez l'homme, déterminait les étapes de ses civilisations successives. Par lui encore j'eus un accès plus direct au bouddhisme.

Or, l'un de mes meilleurs amis écrivait alors une vie du Bouddha et m'avait demandé de lui fournir quelques citations caractéristiques¹. Je les ai trouvées dans la traduction faite par Burnouf du Sutra du Lotus de la Bonne Loi, et les phrases balancées du Bienheureux chantaient dans ma mémoire : « De même que la vaste mer, ô moines, est pénétrée d'une unique saveur : la saveur du sel ; de même ma doctrine est pénétrée d'une seule saveur : celle de la libération »... Comme je traversais une large place d'où se découvre Paris, une pensée m'envahit : si ces paroles étaient vraies — et la sincérité du Parfait éclatait dans ses discours — alors rien, exactement rien au monde, n'était plus important que cette libération, cette conquête d'une liberté inévitable, parce qu'indépendante de tout ce qui est

¹. *Claude Aveline, La Merveilleuse Légende de Siddhartha-Calfya-muni-Bouddha, L'Artisan du Livre, Paris, 1928.*

extérieur à nous-mêmes ; alors pourquoi ne pas s'en approcher ? C'est là que Jean Marcault, ce frère aîné, me fut précieux, et je garde une reconnaissance profonde à la Société Théosophique pour ce qu'elle m'a permis d'acquérir dans cette voie.

Signes précurseurs ? Appel de cet Orient qui, chaque jour nous donne la Lumière ? Je n'avais plus longtemps à attendre pour le savoir.

SENSEI

NAKAMURA HARUKICHI

Le *Laboratoire de Physiologie des Sensations* se situait sous les combles de la Sorbonne, tout en haut de cet escalier A qui débouche rue Saint-Jacques, presque au, coin de la rue des Ecoles. Nous y rendions visite avec plaisir, mon père et moi, à son directeur, le Professeur Charles Henri. Professeur sans étudiants, qui ne devait son titre qu'à la courtoisie.

C'était à tous points de vue un homme exceptionnel. Au moment de choisir un domaine d'action pour sa brillante intelligence, il avait hésité, nous dit-il, entre le sanskrit et les antiquités germaniques, pour se consacrer enfin, à la biophysique. Il avait beaucoup travaillé avec le Conseil Solvay, à Bruxelles, était l'auteur d'un Cercle Chromatique, d'un procédé de vieillissement artificiel des vins et d'un mode de préparation pyrotechnique du sulfure de zinc phosphorescent.

Quant aux sensations, qu'il avait tenu à nommer dans le titre de son laboratoire, elles avaient contribué à délabrer profondément sa santé. Bien avant la retraite il avait besoin d'une canne NAKAMURA HARUKICHI SENSEI

Sa conversation était d'un 'profond intérêt par sa variété, son originalité et son impitoyable lucidité.

Nous aimions beaucoup l'imprévu de ses études; mais ce jour de 1927 nous avons tout de même été un peu surpris de voir dans la première pièce du laboratoire (qui en avait deux) un Japonais en costume national - kimono court et hakama de soie gris fer - fixant, immobile, la colonne de mercure d'un enregistreur des battements du cœur. Sa main droite serrait la poire de caoutchouc de l'appareil, son visage volontaire, tendu, témoignait d'une concentration totale. Près de lui se tenait un second Japonais bien plus jeune, en 'costume européen: nous devions bientôt savoir qu'il était interprète: car Sensei Nakamura Harukichi ne parlait que le japonais.

Charles Henri, depuis son bureau, nous fit signe de regarder l'appareil et de ne faire aucun bruit. Le mercure palpitait très régulièrement, mais l'intensité de ses mouvements baissait rapidement, si rapidement que nous eûmes l'affreuse impression de voir mourir cet homme... seul un frémissement subsistait... impassible, le Japonais semblait une statue... au bout de quelques secondes - une dizaine les battements reprirent jusqu'à

l'amplitude normale. Grands sourires, présentation, retour à l'appareil: « Je l'ai arrêté plein, je vais essayer de l'arrêter vide » ; le Maître Nakamura arrêta son cœur à volonté: en diastole ou en systole.

Mon père avait pour le Japon une passion totale et j'avais appris depuis longtemps, à aimer sa culture traditionnelle. Nous étions tous deux ardents de curiosité. Au bout d'une demi-heure nous savions l'essentiel: cet homme étonnant était un médecin guérisseur de la vieille école, venu en Europe pour offrir ses connaissances à qui voudrait les accepter. Il eut vite fait de nous révéler les défauts de nos santés et de nous inviter à venir le voir en fin d'après-midi dans son modeste logement, près de la Gare de l'Est. Nous y avons été chaque jour, ou presque, durant les deux années de son séjour.

* **

C'est une technique de culture physique qui fut mon premier apprentissage, un ensemble de mouvements où la libre initiative était jointe à un contrôle mental continu. Il s'y ajoutait des massages et l'usage diagnostique du « kiaï », ce cri très particulier que tous les judokas connaissent. Ma santé se rétablit admirablement et j'estime que ces soins ont sauvé ma vie. C'est beaucoup, certes ! Mais il s'y ajoutait une révélation incomparable: c'est que l'on pouvait enseigner des notions d'une importance fondamentale sans dire un mot. Car c'est ainsi que se faisait mon instruction.

Pendant plusieurs mois, nos efforts pour obtenir quelques explications, grâce à l'interprète, n'eurent aucun succès, surtout quand nous avons essayé de savoir comment notre instructeur avait lui-même obtenu ses connaissances.

Et puis nos rapports changèrent. Un lien très profond, une amitié très forte, est née entre nous: je pense que c'est la sincérité et le désintéressement de nos efforts qui en étaient la cause principale, de sorte que de l'état de patients amicaux (car il n'a jamais été question de verser des honoraires à notre Maître) nous nous rapprochions de l'état de disciples. A cette époque la question du régime alimentaire fut abordée: Sensei Nakamura me fit devenir végétarien. Puis il m'invita à déjeuner et me fit servir du poulet... Comme je m'étonnais, il me fit dire: « Végétarien très bon; fanatique, très mauvais. »

A cette époque, j'ai reçu la permission, en cas de besoin, de masser des patients, masculins exclusivement... J'ai vu soigner des dizaines de malades, avec d'admirables résultats, et faire des diagnostics difficiles, uniquement par un examen de la paroi abdominale et sans parler au patient. Soudainement, le destin manifesta sa puissance en nous faisant les témoins d'une tout autre médecine, Charles Henri était parti pour assister à Barcelone à un congrès, et nous devions ce jour-là, déjeuner chez le Docteur Mac Auliffe qui le connaissait et le soignait. Dès notre arrivée, notre hôte nous dit qu'une carte postale de Charles Henri, reçue le matin même, annonçait un retard probable de son retour, en raison d'une crise grave de ses maux. Le soir, nous avons transmis la nouvelle à notre instructeur. Il répondit: « Je sais. Je l'ai soigné hier soir; il est hors de danger. ~ Son ton de voix n'incitait pas à lui demander des explications et nous sommes partis après nos exercices habituels, croyant avoir peut-être mal compris. Mais le lendemain, mon père ayant téléphoné au Docteur Mac Auliffe pour avoir des nouvelles, s'entendit répondre: « J'ai reçu une carte de notre ami: sa crise s'est brusquement résolue avant-hier soir et son retour ne sera pas retardé. ~ Tous nos essais d'avoir des renseignements auprès de Sensei Nakamura ont échoué.

Quelques mois plus tard, notre Maître séjournait à Versailles, chez Alphonse de Châteaubriant. J'avais été passer deux jours avec lui. Pour la nuit, l'appartement étant petit, nous ne disposions que d'une chambre: deux matelas posés par terre devaient nous suffire. J'avais reçu, par l'interprète, deux instructions: tout d'abord de ne pas me préoccuper des heures où le Maître se coucherait ou se lèverait car: « une heure de son sommeil valait trois heures du mien ~ . J'avais déjà remarqué qu'il s'endormait à volonté, à n'importe quelle heure, et pour la durée qu'il avait prévue, aussi n'ai-je pas été étonné ; mais la seconde information m'a rempli de curiosité : avant de dormir, le Maître avait « quelque chose ~ à faire à quoi j'assisterais, mais je ne devais rien manifester.

La recommandation était utile, car c'est le matin de ce jour-là qu'un terrible tremblement de terre avait dévasté la partie centrale du Japon, région où se trouvait la petite île de la Mer Intérieure où le Maître avait sa femme et leur fils adoptif. On annonçait des milliers de morts... Notre ami Nakamura - c'est ce qu'il était devenu - était sombre, calme, mais pressé de se retirer. Il ne se passa rien jusqu'au moment où, en pyjama, j'étais prêt à occuper mon matelas. Assis les jambes croisées, à deux mètres de mon compagnon, je n'ai perdu aucun détail de la cérémonie. D'une boîte de bois il sortit de petits bougeoirs en laiton, de la dimension de ceux que l'on utilise avec les petites bougies des arbres de Noël et, en effet, chacun reçut une bougie. Il y en avait une douzaine qui furent disposés selon quatre droites, formant le schéma d'un homme. Les petites flammes étaient parfaitement calmes. Le Maître était accroupi à une longueur de bras devant elles. Après une brève concentration, il leva, puis abaissa brusquement sa main droite en faisant résonner un kiaï très sec: quelques-unes des bougies furent éteintes par le souffle de la main. Elles furent rallumées et l'opération renouvelée deux autres fois; puis

vint le temps du sommeil. Le lendemain matin, dès l'arrivée de l'interprète, j'entendis cette surprenante affirmation « Ma maison est détruite, ma femme n'a rien, notre fils a une jambe cassée. » Il me fut impossible d'obtenir un mot de plus; mais, une semaine après, nous apprenions qu'une communication de l'Ambassade du Japon confirmait exactement ce que j'avais entendu. Notre Maître - et ami - fit un voyage aux Etats-Unis et revint en France pour un dernier séjour. C'est pendant ces quelques mois que nous avons réussi, mon père et moi, à obtenir, par bribes, le récit que voici.

La révolution de Meiji avait ruiné la famille Nakamura (ce nom est à peu près aussi répandu, au Japon, que celui de Dupont chez nous) ils n'étaient pas nobles, mais pouvaient être samourais. Et le jeune Harukichi était un samourai pauvre de la fin du siècle dernier; il pouvait donc espérer normalement faire une très honorable carrière dans les armées traditionnelles, et s'y était préparé si complètement qu'il n'avait guère acquis d'autres connaissances.

Quand l'Empereur Meiji décida de bouleverser toute la structure sociale de son pays pour l'engager dans la voie des sociétés modernes occidentales, bon nombre de samourais sans fortune se sont trouvés en marge de la vie nouvelle, sans aucun moyen de s'y intégrer. Harukichi s'était marié mais - fait bien rare dans son pays - sans avoir

d'enfant: il avait alors adopté un garçon. Le sort paraissait le poursuivre: la roue d'une charrette lourdement chargée lui a brisé les os longs d'un pied et les fractures, mal soignées, l'ont laissé boiteux et souffrant à chaque pas. La musique était une consolation dans cette vie terne. Un jour, un concert fût annoncé dans une salle située juste en face de la maison des Nakamura. Il prit un billet en demandant l'autorisation d'entrer dans la salle encore vide, pour éviter d'être bousculé, ce qui fut accordé. Quand il s'assit, un homme qui lui tournait le dos et préparait les sièges des musiciens, se retourna en lui demandant : « Souffrez-vous ? » Devinant l'étonnement de l'auditeur, il ajouta : « Veuillez m'excuser. Je suis le chef d'orchestre, et je suis aveugle: le bruit de vos pas m'a fait penser que vous avez un pied qui vous fait souffrir, or je puis peut-être en mesure de vous soulager ... Voulez-vous venir me voir dans ma loge après le concert ? La consultation eut lieu: avec beaucoup de douceur, le musicien aveugle prit le pied souffrant : d'abord par des pressions très légères, puis plus assurées, massant les muscles autour des os mal ressoudés... puis d'une voix ferme : « Levez-vous et marchez » dit-il. Harukichi fit quelques pas; toute douleur avait disparu...« Ne continuez pas, rasseyez-vous. Ce que je viens de faire prouve que vous pouvez ne plus souffrir ; mais les massages ne peuvent pas vous donner une guérison définitive. Celle-ci est possible, par l'acupuncture profonde : je puis vous soigner mais... craignez-vous la douleur ? Demande presque offensante pour un samourai...« Non. »

« Alors détendez-vous. » le Maître fit une pause dans son récit et, lui qui était dur à la souffrance (j'en avais la preuve), conclut : « Il m'a fait vraiment mal, mais maintenant, je puis faire douze kilomètres à pied, sans douleurs. » Cette guérison eut des conséquences incroyables. Harukichi était bouddhiste, de la secte Shingon, la plus proche de certains enseignements indiens, mais, jusque-là, il n'avait pas fait de rapprochement entre la conduite de sa vie de samourai et l'Infinie Pitié du Bouddha. Ce fut la disparition par des actes humains, de sa propre souffrance, qui lui révéla sa voie: guérir. A son âge - près de quarante ans - il n'était pas question d'entreprendre des études de médecine; il n'y pensa du reste pas, car c'est autour de l'idéal bouddhique et de sa pratique qu'il entendait construire sa nouvelle vie. Il consulta les Supérieurs du Shingon, au centre de la secte, sur le Mont Koya.

30

C'est, au-dessus d'Osaka, sur le sommet allongé d'une haute colline, Un groupe de temples dans une forêt de cryptomerias centenaires entourant la haute tour aux multiples étages qui est son centre géographique et le symbole de l'Axe Spirituel qui se manifeste dans chaque grand sanctuaire. Les bâtiments unissent totalement le double idéal de la simplicité et de la beauté: toits de chaume, charpentes de bois, où chaque ligne, dans sa courbe tranquille, renforce l'harmonie de l'ensemble. Harukichi fut très bien reçu, félicité, encouragé... mais une réticence polie se sentait: sa décision était-elle sérieuse, définitive, ou bien un coup de tête pour sortir d'une vie terne et pesante ? S'il perséverait, c'est une initiation longue et dure qui l'attendait... Il tint bon. Alors on lui fit remarquer une particularité de son caractère: du courage, oui, beaucoup de courage, mais pas assez de patience... or, le guérisseur doit être savant, certes, mais, avant, il doit supporter ses patients, au double sens du terme, et ne jamais laisser ses réactions instinctives troubler son diagnostic ou ses soins. Il devait donc, avant tout, s'imposer un entraînement rigoureux : faire le tour du monde à bicyclette. En nous racontant cet épisode, notre maître sortit une vieille photographie le montrant au départ: veste à quatre poches et short kaki, feutre mou, brodequins ; sur le porte-bagages, une petite valise, et dessous, deux paniers : « Je les ai remplis de spaghetti. » Du voyage, bateau et double trajet cycliste aux U. S. A. et en Europe, il restait d'amers souvenirs. « J'en ai vu de toutes les couleurs, pour mon orgueil et mes traditions, mais j'ai tout subi, parce que je savais bien que c'était nécessaire. » Sa main forte - qui savait être si douce - tomba sur la table comme un couperet. Pas un mot. Mais le sens était clair: celui qui a choisi un but accepte d'avance le chemin pour l'atteindre.

A son retour au pays, on le trouva prêt pour commencer ses études. Elles devaient être exclusivement pratiques. Les instructions étaient simples à suivre: embarquement pour Calcutta, rencontre du guide d'une caravane qu'il n'avait qu'à suivre. Le train, aussi loin que possible, et ensuite à pied à travers la forêt étouffante du Teraï, abri des fauves et des reptiles, qui monte vers les montagnes. Dès que l'on fut sous les arbres, les mille bruits des bêtes invisibles entourèrent les voyageurs. Le sentier était étroit: ils marchaient en une seule file derrière leur guide qui portait à la main un lourd bâton de bois, gros comme l'avant-bras, long comme les trois-quarts du corps. Tous les cinq ou six pas, il le laissait glisser dans sa main et frapper le sol. Harukichi lui demanda la raison de ce geste: « Parce que les serpents ne craignent qu'un seul être: l'éléphant, qui fait trembler le sol ». En fait aucun cobra, aucun krait, ne se montra. La forêt était déserte d'humains, et quand le premier soir tomba, les membres de la caravane se demandaient O11 et comment ils pourraient dormir. Ce fut dans une clairière. Le guide fit coucher les hommes sur le sol, allongés les uns près des autres, puis il tira de ses vêtements une flûte et joua. Sept ou huit cobras sortirent des fourrés, s'approchèrent et, se plaçant en courbes allongées autour des voyageurs, restèrent immobiles. « Maintenant, dit le guide, vous pouvez dormir tranquilles : ni bête ni homme ne vous dérangera. » Le lendemain matin, un autre air de flûte les fit partir, la route était longue. Sa direction ? Vers le

nord-est, mais la précision géographique n'intéressait pas les voyageurs. En regardant la carte, j'ai constaté que le but se situait dans les régions des hautes vallées bien habitées, proche du point où se rencontrent les frontières de l'Assam, de la Birmanie et de la Chine, près des Monts Patkoī. Le jour vint de quitter la caravane. On venait de traverser un village, le guide emmena Harukichi seul par un sentier montant, jusqu'à une grotte assez vaste où se trouvait un homme à cheveux gris, assis les jambes croisées :

on lui remit le nouveau venu qu'il accepta d'un battement de paupières. « J'ai vécu deux ans près de lui, mais je n'ai jamais entendu le son de sa voix. Les gens du village nous apportaient de la nourriture et montaient les malades jusqu'à nous. On les étendait par terre devant le Maître, qui les examinait par une palpation abdominale minutieuse. Il prenait ma main, plaçait mes doigts contre les siens, et je devais comprendre. Il s'agissait de concentrer toute ma conscience dans ma sensibilité tactile et de "sentir" la signification de ce qui me parvenait ainsi. J'appris aussi à retenir le sens des expressions du visage, des gestes, des voix, et par une communion avec la vie du patient, à choisir le traitement, qui était un massage profond, souvent fait avec un seul doigt, en des points correspondant dans l'abdomen, avec les divers organes du corps. Au bout de deux années de cet enseignement silencieux, le Maître me fit signe de partir. Je savais ce qu'il me restait à faire: m'établir à mon compte.

Près d'un village voisin, une grotte était disponible. Harukichi s'y installa et commença, avec succès, sa vie de praticien. Les jours, les saisons, passaient. Un jour qu'il était assis au fond de sa grotte, il vit entrer un loup. Ils sont nombreux dans la région. Celui-là avait une attitude étrange: il avançait lentement, la gueule ouverte. Fuir ? Impossible. Lutter ? Il n'y avait aucune chance de succès ; alors ? Savoir accepter le destin: pas un geste. La bête avançait toujours... et une pensée surgit dans la conscience de l'homme: « Cette bête est blessée et elle sait que je peux la soigner ». La gueule ouverte se tendait vers lui: un os pointu était fiché dans la gencive, non pas à la pointe de la mâchoire, mais un peu en arrière. Pour l'arracher il fallait plonger toute la main entre les deux mâchoires, et faire mal au loup en retirant l'os... Mais cela aussi est un message du destin: qui prétend soigner doit accepter toutes les leçons. Harukichi retira l'os: la bête ne bougeait pas, gardant sa gueule ouverte, et offerte : en regardant bien on apercevait une esquille encore profondément enfoncée. Pour la retirer il n'y avait comme outil que l'os acéré qui venait d'être retiré : il fallait, avec cela, creuser dans la gencive à vif... la bête supporta tout, puis se coucha par terre: « Il ne m'a plus quitté. Et bientôt je savais parler aux *loups* ; depuis quelque temps déjà, je savais parler aux oiseaux. »

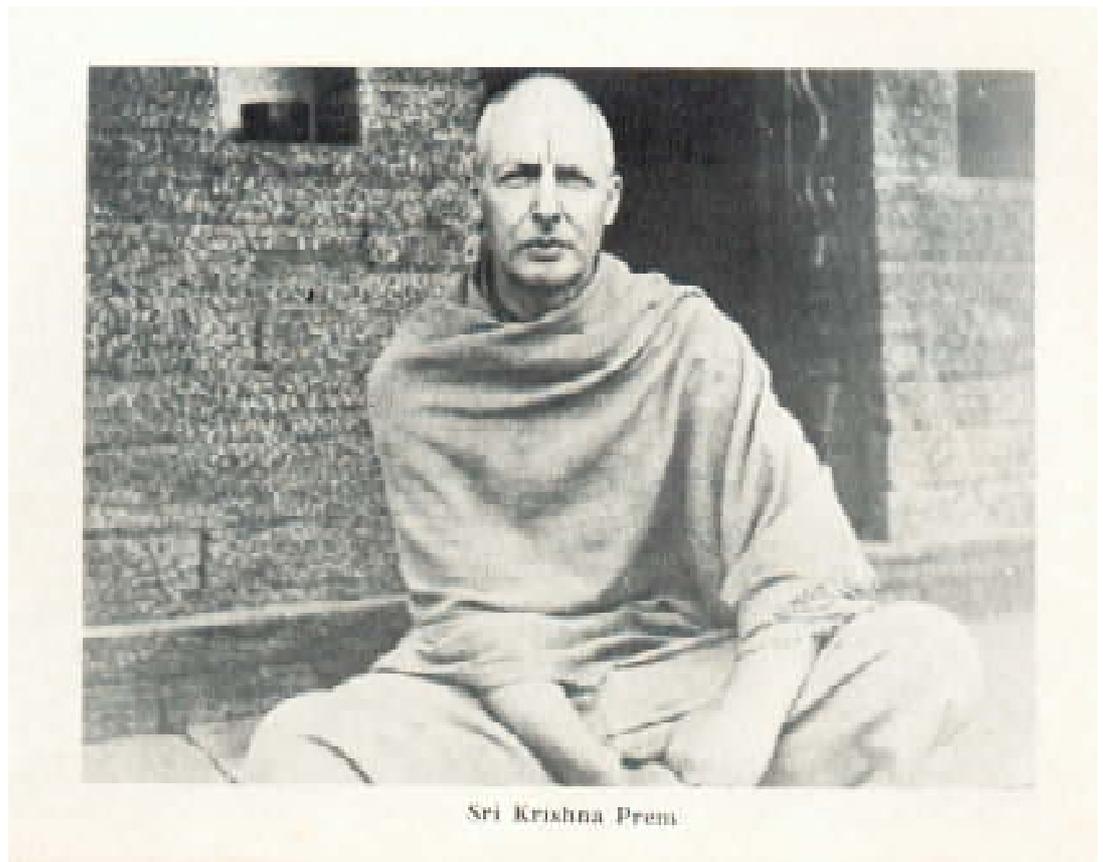
Un jour, le guide revint : « Tu peux rentrer maintenant : tu sais. Je n'ai pas besoin de te conduire bien loin: tu connais assez la langue du pays et le sentier qui franchit ce col te mènera jusqu'au chemin de fer de Calcutta. »

La première partie du voyage fut longue et aurait été sans histoire si le gouvernement britannique ne s'était inquiété des rapports de ses agents locaux signalant le déplacement d'un homme de type mongol, donc suspect... un policier vêtu en paysan fut chargé de le suivre. Harukichi ne mit pas longtemps à s'en rendre compte. Déjà l'on devinait, derrière une dernière rangée de collines, la plaine surchauffée de l'Inde. « Au moment où le sentier allait quitter la forêt, je me suis arrêté et j'ai appelé les loups : il en est venu trois; je *leur* ai dit: assis ici; puis je suis rentré sous les arbres et l'homme ne m'a plus suivi. » Un détour, une autre vallée: tous les chemins qui descendent mènent à la mer: le retour se fit sans incident.

Le nouveau guérisseur fut très bien accueilli et ses talents vite reconnus : il était maintenant « senseī », Maître. Il lui manquait pourtant une dernière connaissance : celle du cri, du « *kiā* », qu'il avait cependant autrefois appris comme une partie essentielle du judo. Mais il s'agissait maintenant d'en approfondir le sens et l'usage, non pour l'attaque, mais pour sauver. C'est dans les forêts de Corée, auprès de celui qui avait été le Colonel Kondo que Nakamura Senseī devint étudiant pour la dernière fois. Il lui fallait apprendre à faire jaillir son cri avec toute la sécheresse habituelle, presque explosive, mais en modérant son intensité de manière à faire tressaillir seulement le patient placé devant lui: c'étaient ces contractions musculaires involontaires, vues, ou senties par le guérisseur sous ses doigts, qui étaient les éléments d'un diagnostic détaillé. En acquérir la pratique fut l'affaire de quelques mois et le nouveau Maître commença sa carrière officielle à Tokyo. C'est de là qu'il était parti pour offrir le trésor de ses connaissances, vers l'Europe et l'Amérique, vers cette petite salle à manger du dixième arrondissement, à Paris



Nakamura Sensei



Maître Nakanlltra ne demandait qu'à donner: il n'eut aucun succès auprès des médecins d'Occident; pas un masseur, pas un kinésithérapeute ne se souciait d'apprendre auprès de lui une science dont pourtant les admirables résultats avaient été constatés par des personnalités très compétentes

C'est par la force des choses que j'ai reçu de lui assez de conseils pratiques pour aider parfois mes amis et obtenir un tel changement dans ma santé que je considère qu'il a sauvé ma vie.

Lors de son départ définitif, comme je lui disais mes regrets, il me fit dire par son interprète: « N'en ayez pas : les amis par l'esprit ne sont jamais séparés. »

Depuis lors, au moment du nouvel an, mon père échangeait avec lui une carte de souhaits.

Puis vint une seconde guerre mondiale, la bombe d'Hiroshima, le silence.

En 1954, étant professeur de physique à l'Université de Hanoi, j'allais réaliser mon plus vieux rêve: voir le Japon, et retrouver, peut-être, les traces de mon Maître et ami. Une mission me fut accordée. Je ne me doutais pas que notre navire accosterait à Yokohama peu de jours avant l'anniversaire de la première explosion nucléaire, celle qui mit fin à la guerre en Extrême-Orient. Les journalistes japonais, trouvant un physicien sur la liste des passagers des Chargeurs Réunis, se sont persuadés que mon arrivée avait pour but de figurer aux cérémonies du douloureux anniversaire et je fus assailli de questions avant même de débarquer. L'*Asahi Shimbun* étant arrivé le premier, c'est ce quotidien qui tirait à neuf millions d'exemplaires) qui organisa une conférence de presse. J'y mis une condition: c'est que le journal m'aiderait à retrouver Maître Nakamura. Dès le lendemain un article paraissait en bonne place, annonçant qu'« un physicien français cherche son sauveur japonais ». Et quarante-huit heures plus tard, nous recevions à notre hôtel la visite d'un Japonais très distingué

qui, après les salutations d'usage, tira devant nous d'un carré de soie bien plié « un album » et nous montra la photographie de mon père, la mienne et celles de plusieurs amis dans l'appartement parisien... « Je suis, nous dit-il, le dernier secrétaire du Maître et très heureux de vous voir car il nous a parlé de vous. Il n'est plus parmi nous, il eut la double chance de célébrer son soixante-dixième anniversaire avec ses amis, revêtu du costume rouge et blanc traditionnel, et de quitter ce monde avant la bombe atomique. Ses disciples et leurs élèves continuent, ici même à Tokyo, l'enseignement et la pratique de ses connaissances.

Note : NAKAMURA SENSEI : aucun document écrit n'a été utilisé pour notre récit.

SRI KRISHNA PREM

Je ne suivrai pas l'ordre imposé par le temps: j'ai connu Sri Krishna Prem trois ans après être devenu disciple de Sri Aurobindo ; mais ce que j'ai reçu de lui trouve sa place naturelle entre la tradition du Maître Nakamura et la prophétie vivante de mon gourou, comme le présent s'insère entre le passé et l'avenir.

*
* *

C'était au début de 1942. Singapour était tombée aux mains des Japonais. J'y secondais François Baron, qui représentait le Général de Gaulle en Extrême-Orient. Réfugiés d'abord à Java, nous fûmes bientôt obligés d'en partir, et c'est la merveilleuse efficacité de nos amis hollandais qui nous a sauvés, et ramenés à notre point de départ: Pondichéry. Mais nous ne pouvions pas y rester, ayant commis la grave imprudence de rallier la France Libre bien avant le Gouverneur.

François Baron est parti pour Londres en me demandant d'attendre « quelque part dans l'Inde » une nouvelle affectation... Mais où aller ? Les villes et leur atmosphère de guerre m'étaient insupportables : il me fallait un ashram, ou bien une école: j'ai eu les deux. Mon ami, le musicien Dilip Roy, qui vivait à l'Ashram de Sri Aurobindo depuis de nombreuses années, m'a donné deux lettres d'introduction : l'une pour le célèbre danseur Uday Shankar, qui dirigeait une école de danse à Almora, sur les premières pentes de l'Himalaya, l'autre pour Sri Krishna Prem, qui vivait avec son gourou et un petit nombre de disciples, un peu plus loin, un peu plus haut, à Mirtola.

Huit jours plus tard j'avais loué, en bordure du village d'Almora, une maison et les services d'un homme qui savait quelques mots d'anglais.

Uday Shankar était un admirable professeur; j'assistais à ses cours, nous prenions le thé chaque jour avec ses plus proches collaborateurs. Il régnait dans cette école, tout entière construite dans une forêt de déodars, une atmosphère de ferveur dans l'ordre, d'amour de la beauté dans la mesure, qui révélaient l'exceptionnelle qualité du maître et des élèves. A part le trésorier de l'Ecole et, chose extraordinaire, la première danseuse, j'étais le seul non-Indien, et j'apprenais avec joie comment la mythologie est un vivant symbole de réalités essentielles dont la danse est une expression privilégiée. N'étions-nous pas, sur ces pentes de l'Himalaya, à la porte du Pays des Dieux ?

C'était là, justement, une question douloureuse, car ces Demeures Célestes, ces Sources sacrées, ce Kaïlas où réside Shiva, et ce Vaïkuntha de Vichnou, que j'espérais ardemment contempler, *n'étaient pas là!* Sachant très bien que, du point où je me trouvais, je *devais* les voir, je n'osais pas en parler et me sentais victime d'un sort malin, d'un anti miracle...

Et puis, une nuit, il plut. Quand j'ouvris les yeux au petit matin, je vis, drapés haut, très haut, dans le ciel, deux cents kilomètres de glaciers et de pics, une blancheur prodigieuse, nacrée, irréelle et définitive...

Une journée: le lendemain, tout avait disparu dans la brume légère, argentée, opaque et invisible, que le tout puissant rayonnement du Soleil détermine.

*

Le moment était alors venu d'utiliser ma seconde lettre d'introduction. Grâce à l'intermédiaire amical du biologiste Boshi Sen et de sa femme, née Gertrude Emerson (petite-fille du grand écrivain américain) ma venue à l'Ashram de Mirtola était acceptée.

Vingt-deux kilomètres à pied dans un paysage que ne défigure ni un chemin de fer, ni un « ouvrage d'art » de l'architecture routière. Des arbres - sorte de mélèzes himalayens - des collines, des sources, et un chemin caillouteux, malaisé parfois, mais fait seulement par les pieds des hommes et les sabots des troupeaux, depuis des millénaires, peut-être. Selon l'usage, j'avais engagé un porteur pour ma literie : léger matelas, oreiller, sac de couchage, et cette pièce de laine qui sert de châle le matin et le soir, de couverture la nuit. Aux pieds, de grosses sandales de cuir - des tchapis - sur moi, le costume des élèves d'Uday Shankar, de grosse toile brune.

Admirable progression dans un air propre. Un dernier sentier, au bout duquel m'attend un sannyasi, dans sa robe ocre, grand, le visage couleur brique, les yeux bleu pervenche, rayonnant de sourire: Sri Krishna Prem, alias Ronald Nixon. Deux noms, deux vies, un homme; mais plusieurs jours ont été nécessaires pour me l'apprendre.

*

Notre amitié fut immédiate et totale. Ceux qui en ont été les témoins ont pensé que ce jour-là, nous ne nous étions pas trouvés, mais retrouvés. Pour ceux que cette explication

40 - sur le plan intérieur ne satisferait pas, j'ajoute qu'il y avait plusieurs bonnes raisons extérieures pour nous rapprocher : nous étions tous deux du même âge, d'origine européenne, de formation et de métier universitaire; tous deux, nous avions quitté l'Europe pour rencontrer notre gourou dans l'Inde, et nous l'y avions trouvé. Mais lui s'était assis pour toujours aux pieds du Maître, alors que je m'efforçais d'appliquer les enseignements du mien à la vie dans le monde. Le fait que nous ayons trouvé auprès de deux êtres différents la voie la plus directe vers la Vérité, ne changeait rien à l'unité de notre but.

L' Ashram s'appelle Uttara Brindaban, ce qui veut dire : Brindaban du Nord, mais aussi: le plus élevé; et Brindaban, c'est la résidence de Sri Krishna, la plus totalement humaine des manifestations divines, âme de toute évolution, infini comme le cosmos et intimement présent en chaque être.

C'est d'abord un jardin, modeste et bien fleuri, avec un large banc d'où la vue s'étend vers le sud, à travers la vallée très verte et, au-delà d'une rangée de hautes collines, vers la plaine de l'Inde, toujours cachée par son voile de poussière éclatante au soleil. L'air est frais, tonique comme toute pureté véritable. Le cœur de l'Ashram est un temple. Très petit, ouvert au nord, son sanctuaire carré laisse voir presque toute sa surface depuis la porte: près de Sri Krishna, le Bouddha ya sa place, car même les hindous les plus orthodoxes peuvent le reconnaître comme incarnation divine. Le toit pyramidal du temple, aux arêtes courbes, ne couvre que le sanctuaire, entouré d'une couronne de chambres: sur les côtés, les pièces d'habitation, au fond, donnant sur la vallée, une galerie vitrée avec une table et des sièges, simultanément salle à manger, lieu de conversation et parfait observatoire d'une nature à la fois permanente et toujours nouvelle.

Trois habitants: le Gourou qui est une grande Dame, Sri Krishna Prem et un disciple : Sri Haridas. Quelques habitants du village sont des disciples laïcs : ils ont aidé à la construction du Temple, puis de quelques maisons pour des amis de passage. La mienne est la plus petite : elle contient juste un lit; une bonne surface de planches reposant entre le mur du fond et quelques blocs de pierre ; une lucarne, mais ne s'ouvrant pas; la porte plus ou moins ouverte règle l'aération et possède assez de fentes pour que, même en ce bel été, je puisse la fermer la nuit et respirer sans peine... La paix totale.

A l'aube, après les heures de méditation matinale, le culte éclate en fanfare dans le silence himalayen. Le rituel est très simple, mais Sri Krishna, incarnation du dieu de toutes les splendeurs, a dit, dans sa *Gîtâ* (IX, 26), écrite il y a peut-être vingt-cinq siècles :

« Une feuille, une fleur, un fruit, de l'eau,
qui me sont offerts avec dévotion,
je les accepte avec joie,
pieuse offrande d'un cœur qui s'efforce vers moi. »

Après un grand bol de thé, du pain fait sur place, du beurre (ou de la confiture) et la toilette au sous-sol (avec abondance d'eau chaude), commence la suite des actes de la vie de chaque jour, dans l'harmonie parfaite de son aspect extérieur et de sa réalité intérieure. De ce second point de vue, l'activité quotidienne est le prolongement pratique du sentiment mystique évoqué par le culte matinal.

De toutes les obligations qu'elle comporte, la plus banale est aussi la plus stricte : c'est la préparation des repas. C'est Sri Krishna Prem lui-même qui fait la cuisine ; j'apprends ainsi que ce rôle est le plus important, après celui du gourou, tant cet échange vital entre l'Homme et la Terre se rapproche d'un rite. Le régime est strictement végétarien, ne comportant même pas d'œuf, excluant toute boisson fermentée, mais permettant, avec une grande modération, de fumer. Du tabac et rien d'autre, évidemment. Sri Krishna Prem fumait volontiers, une ou deux fois par jour, sa pipe, et le gourou, Sri Yashoda Maï, se permettait un cigare de Birmanie.

Chacun avait choisi son temps de méditation solitaire, mais participait à l'activité générale. Quelques visites étaient reçues, peu nombreuses, surtout quand il s'agissait d'européens: un filtrage amical, mais ferme et efficace, étant pratiqué, à l'étape d'Almora, par Boshi et Gertrude Sen. Par contre, les Sadous et les pèlerins se rendant au Lac Manasarovar, en territoire tibétain, étaient toujours bien accueillis. Les disciples laïcs du village voisin offraient régulièrement leur travail à la petite communauté en s'occupant des champs dont elle tire une partie de sa nourriture.

Tout le monde travaille à Uttara Brindaban, chacun mettant son habileté au service de ceux qui ont besoin d'en user. D'autre part, la méditation y est considérée comme essentielle: Sri Krishna Prem lui consacrait chaque jour deux périodes de trois heures. Tant que sa santé le lui a permis, Sri Yashoda Maï, faisait la cuisine de l' Ashram et enseignait aux enfants du village les rudiments d'une instruction élémentaire ainsi que ceux d'une hygiène quotidienne.

Sri Haridas, ayant Sri Krishna Prem comme infirmier, soigne les paysans malades, dans un petit dispensaire. Mais mon nouvel ami a bien d'autres activités. De nombreuses questions lui sont posées par des correspondants répartis dans toute l'Inde, et au-delà ; quand le dispensaire est fermé, Sri Haridas soigne les fleurs du jardin. Il faisait alors un exercice de silence. J'avais donc la possibilité de profiter largement de la bibliothèque. Elle est conservée dans une maison assez grande, bien éclairée et chauffée par le soleil: j'y ai passé des heures étonnantes.

A ma première visite, ma surprise a été complète: j'avais devant moi les classiques grecs et latins, dans le texte, une belle collection des auteurs anglais, une belle série d'ouvrages rares d'alchimie et tous les romans d'aventure de Rider Haggard... Quelle merveille, ensuite, d'écouter à l'heure du thé, dans la galerie vitrée, Sri Krishna Prem, pipe aux lèvres, faire une analyse souriante et fine de < She », qui a si bien inspiré *l'Atlantide* de Pierre Benoit ! En fin d'après-midi, Sri Yashoda Maï, faisait souvent, avec son chien fidèle et redoutable, des promenades solitaires, ou restait dans sa chambre. Celle-ci était assez grande pour nous recevoir tous - y compris le chien -

chaque soir. Sri Krishna Prem faisait la lecture: c'était alors *La Voix du Silence* d'H. P. Blavatsky. Lecture faite à l'indienne, chaque phrase largement séparée de la suivante, pour nous permettre d'interroger le lecteur, ou Sri Yashoda Maï, et de bien saisir la force de leurs remarques ; mais surtout pour nous donner le temps d'écouter la réponse intérieure à notre ardeur de connaître, dans cette atmosphère d'indicible confiance et de sérénité, éclairée de sourires, aux silences comme poudrés d'or par des présences. Pendant ces lectures, Sri Yashoda Maï tricotait, brodait ou faisait des tapis.

C'est là qu'un soir, à ma demande, avec l'accord du gourou, Sri Krishna Prem m'a raconté ses deux vies.

*

« Des personnes dignes de foi m'ont dit que j'étais né le 10 mai 1898 à Cheltenham. Mon père était expert en céramiques chinoises et faisait commerce de verrerie et de porcelaine; ma mère était seulement « christian scientist » : elle fit de moi un végétarien.

« Après mes études secondaires, j'ai obtenu d'être admis au King's Collège à Cambridge, section des sciences; mais la guerre de 14-18 m'empêcha d'en profiter, car je me suis engagé dans l'aviation. Cela me donna l'occasion de passer en France toute l'année 1917... sans apprendre le français : je n'étais pas doué pour les langues étrangères. Je n'avais pas non plus d'avenir dans l'armée: la franchise de mes réparties déplaisait à mes chefs. »

« Ces résultats négatifs n'ont pas été les seuls résultats de cette période militaire: un changement subtil commençait en moi, modifiant l'orientation de ma curiosité.

Démobilisé, je pris ma place à Cambridge, mais dans la section des lettres: les livres classiques que vous avez vus dans la bibliothèque sont un souvenir de cette époque, qui n'est pas vraiment passée, puisque je me donne souvent le plaisir de lire les *Ennéades* (dans le texte). »

« Il n'a pas fallu longtemps pour que je me rende compte que l'enseignement universitaire de la philosophie comportait des lacunes inacceptables, du côté de la pensée orientale : est-ce la même chose en France ? »

J'ai confirmé son opinion: il y a de très légers progrès, mais un agrégé de philosophie peut encore ignorer les sages de l'Inde et de la Chine, c'est-à-dire les deux tiers de la philosophie du monde; et la plupart des pays occidentaux ont conservé jusqu'à ces toutes dernières années, la même conception raciste de la sagesse: les derniers progrès sont bien légers, les dates des textes continuant d'être considérées comme bien plus importantes que la vérité de leurs messages de libération...

Ronald Nixon trouvait cette attitude inadmissible. Il avait été attiré par le Bouddhisme et la Théosophie : *La Doctrine Secrète* d'H. P. Blavatsky est devenue l'une de ses lectures favorites, et l'est restée. Entrant un jour au British Muséum, il se trouva dans le hall d'entrée, en présence d'une haute statue chinoise du Bouddha. Ce calme et suprême équilibre... ce n'était pas, comme on le lui avait dit, l'image du prince Siddhartha devenu moine... mais le témoignage visible de l'existence d'une suprême réalité, d'un but auquel on peut consacrer sa vie... ce qu'un homme inspiré peut concevoir et exprimer doit nécessairement exister: son œuvre est un témoignage.

Il venait d'entrer sur la Voie. Pour lire dans le texte les Ecritures bouddhiques, il commence l'étude du pali, puis il se fait initier au Bouddhisme. Mais ce n'était pas là se soumettre aux limites d'une foi particularisée par une église: c'était la réponse libre et sincère à l'appel perçu d'une lumière.

Aussi la réponse ne s'est pas fait attendre, mais n'a pas été entendue... il évoquait ce souvenir en souriant : « J e recherchais aussi les ouvrages sur la pensée européenne de la Renaissance ; comme l'on mettait en vente la bibliothèque de l'un de nos meilleurs spécialistes de ces questions, j'ai passé quelques heures à l'exposition-vente de ces livres. C'est de là que proviennent les ouvrages d'alchimie de notre ashram. Ce que j'ignorais en feuilletant ces bouquins, c'est qu'à quelques mètres de moi, un étudiant en médecine, venu pour la même raison, me regardait attentivement, sans me connaître. Ce pauvre garçon "avait des problèmes", comme on dit maintenant, et même des problèmes graves. En me regardant, il avait eu cette idée absurde: "C'est cet homme que je pourrais suivre pendant tout le reste de ma vie." Nous n'avions pas été présentés l'un à l'autre, donc il en resta là, partit... Non! il ne s'agit pas de télépathie ! Je vous en reparlerai plus tard... »

En 1921, j'obtins le 2nd Class Honour Degree et je me suis aussitôt préoccupé de l'utiliser pour partir en Inde, où je comptais trouver mon gourou : pas *un* gourou, mais le mien, celui qui m'était destiné. On venait de créer une Université à Lucknow : j'y ai obtenu un poste de lecteur, vite transformé en chaire de professeur, dans la section des lettres anglaises naturellement ».

Le Recteur de cette Université était le Dr G. N. Chakravarti, éminent bengali, théosophe et ami personnel d'Annie Besant ; sa femme, Monica, descendante comme lui d'une grande famille du Bengale, était connue pour sa collection de saris, sa beauté et le charme de ses réceptions. Elle incarnait parfaitement cette union intime de la bonne grâce et de la dignité qui caractérise la femme indienne. Ils reçurent le jeune Nixon, qui fut logé dans la maison des hôtes.

Très vite, il trouva dans la vie indienne son véritable milieu; la famille Chakravarti l'adopte comme son fils et lui fait une place dans sa propre maison. Il cesse alors de fréquenter ses compatriotes et se détache de son passé. Il reprend l'étude du pali, y ajoute celle du sanscrit. D'autre part il s'intéresse à la vie de ses élèves, qui sont souvent plus âgés que lui, organise avec eux des représentations théâtrales, commet des excès de vitesse en motocyclette, prend des habitudes indiennes...

« Oui, dit-il après un silence souriant, de l'Inde j'ai tout adopté... même les superstitions. »

On l'aime beaucoup ; lui cherche toujours son gourou. Les années passent. Un jour Monica Chakravarti dit à son mari: « Maintenant que nos enfants ont fait leur propre vie en dehors de nous, je désire me consacrer plus complètement aux questions spirituelles ; je vous serais reconnaissante d'inviter à faire un séjour chez nous les personnes passant à Lucknow, parmi lesquelles je pourrais trouver mon instructeur. » Ainsi fut-il fait, suivant l'usage immémorial. Au bout d'un an elle déclara que l'expérience avait suffisamment duré « J'ai trouvé mon

gourou, dit-elle à son mari: c'est vous. » Et son mari répondit : « Puisque VOIS me faites cette demande - à laquelle vous savez que l'on ne peut guère répondre non - je puis vous dire maintenant que, depuis vingt-cinq ans, je pratique le yoga. »

Sri Krishna Prem interrompit son récit :

« Ne vous méprenez pas: le ménage Chakravarti était, à tous points de vue, un modèle d'union réussie et de confiance totale, mais cela ne diminua pas le respect de la liberté, qui doit être absolue dans le domaine spirituel : peut-on le pousser plus loin que ne le fit le Dr .Chakravarti ? »

Ainsi Monica devint disciple de son mari, ce qui est considéré, dans l'Inde, comme une circonstance extrêmement heureuse, mais très exceptionnelle. Cela ne changea rien à la vie extérieure de la famille.

*

La ville de Lucknow est située dans la plaine, devant l'Himalaya, bien ouverte vers le sud et protégée des vents du Nord, ce qui en fait, pendant l'été, une fournaise. La famille montait alors à Almora, où les soirées restent fraîches et où se montrent parfois les glaces du Trisul et de la Nanda Dévi.

Nixon apprenait l'hindi avec ses parents adoptifs. Pour l'exercer, ils lui faisaient lire à haute voix la *Shrimad Bhagavata*, vie de Sri Krishna en plusieurs volumes. Ce n'était pas seulement un exercice de prononciation : il s'agissait surtout de bien comprendre les termes de la philosophie mystique du nord de l'Inde.

Au cours de ces soirées de lecture et d'exégèse, Nixon découvrit que c'était presque toujours Madame Chakravarti qui répondait à ses questions, avec une pénétration et une simplicité qui révélaient en elle une profonde expérience vécue de la présence divine.

« Quand elle parlait de Sri Krishna, c'était comme s'il avait été dans la pièce voisine, invisible, mais tout proche »

Il n'y avait pas de doute: le gourou que Nixon cherchait depuis King's College était à ses côtés. Il demanda donc à Madame Chakravarti de l'accepter comme disciple, ce qu'elle fit, mais à une condition: de ne jamais quitter le Sentier sur lequel il voulait s'engager, comme le font trop Souvent les occidentaux partis à la découverte de la voie spirituelle, qui papillonnent d'un maître à l'autre et n'aboutissent nulle part. Elle lui demanda de réfléchir encore pendant deux ans. C'était en 1926.

Environ un an plus tard, Monica reçut la vision bouleversante de l'unité de toute existence, qui, représentait pour elle le sommet de la vie spirituelle à laquelle elle s'était consacrée. Le lendemain, elle envoyait à Ronald un mot en hindi : « Ce que vous désirez, je l'ai trouvé. »

Atteint par l'âge de la retraite, le Dr Chakravarti devait quitter son poste; il choisit de vivre à Bénarès où il se fit construire une maison. A cette époque, la ville sainte abritait la première Université hindoue ; fondée par Annie Besant, c'était une très modeste institution vivant en marge de l'enseignement officiel: elle accueillit bien volontiers Ronald Nixon. Pour lui, ce changement de poste entraînait l'abandon de toute ambition professionnelle. Excellent professeur, aimé de ses élèves comme de ses collègues, il avait devant lui une belle et confortable carrière, en restant dans l'enseignement officiel britannique. Si l'ésotérisme hindou l'intéressait tellement, il pouvait poursuivre cette étude sans quitter sa chaire, comme le faisait à Calcutta le juge Sir John Woodroffe, qui publiait les recherches les plus complètes sur les Tantras. Mais Nixon accepta sans hésitation cet emploi très inférieur, à tous points de vue, à celui qu'il avait à Lucknow. Il profita de son séjour à Bénarès pour améliorer son sanscrit.

De graves décisions devaient être prises. Des menaces pulmonaires très sérieuses rendaient nécessaire le départ en altitude de Monica .Chakravarti, alors que l'état du coeur de son mari l'empêchait de l'accompagner. La séparation étant inévitable, elle voulut lui donner une forme solennelle manifestant leur idéal spirituel commun, et c'est avec le plein accord de celui qui était son gourou et son mari qu'elle se rendit à Brindaban, ville consacrée à Sri Krishna, au bord de la Yamouna. Au près du guide spirituel d'une importante communauté de religieux vichnouites, elle prononça les vœux du renoncement complet, revêtit la robe ocre pour devenir Sri Yashoda Mai. Peu de temps après, en 1928, les deux ans s'étant écoulés, Nixon suit son exemple et devient Sri Krishna Prem Vairagi."

*

Fin d'une vie, et naissance nouvelle, mais dans un même corps. Manifestation progressive de la force intérieure qui pénétrait cette existence depuis son orientation au King's College : puissance de l'âme imposant au destin sa direction.

L'homme d'hier a fini son temps: celui qui paraît peut enfin consacrer chaque instant à la gloire et à l'amour de Sri Krishna. Jours de joie! Plus de maison: il couche en plein air; plus de biens personnels: il a vendu tout ce qu'il possédait, mis l'argent dans un mouchoir noué qu'il a déposé sur les genoux de son gourou, et il mendie sa nourriture dans les rues de la ville. Pauvreté ?

Oh ! non: plénitude d'abandon dans la découverte divine, heures passées aux bords du fleuve sacré, avec les pèlerins de toute l'Inde, à chanter, jusqu'à l'épuisement de ses forces, des poèmes en l'honneur du Divin Berger.

Un an, guère plus. Sri Yashoda Mai avait loué une maison à Almora. Chaque année, elle descendait à Bénarès voir son mari, et, pour respecter la règle qui ne permet

50 - pas au sannyasi de vivre dans une maison habitée par des laïcs, elle logeait dans une demeure flottante amarrée au bout du jardin. Pendant l'un de ces séjours, elle dit à son disciple que les chants d'amour mystique avaient fini leur temps pour lui, qu'il devait maintenant monter avec elle dans sa retraite himalayenne pour y laisser s'épanouir sous d'autres formes la conscience nouvelle née en lui...

Les hommes, en ces jours, furent encore les instruments du Divin qui allait à la fois, accepter et transformer le plan de ses fidèles.

Suivant la règle, Sri Krishna Prem parcourait chaque jour la ville d'Almora - près de 8500 habitants - pour mendier sa nourriture et celle de son gourou. Sri Yashoda Maï jouissait déjà d'une réputation de sainteté, et l'on imagine la curiosité qu'y ajoutait la présence près d'elle d'un disciple anglais, ancien professeur. Bientôt arrivèrent, *chaque jour*, deux cents demandes d'horoscopes ou de talismans et de nombreuses visites imprévues... Sri Yashoda Maï décida de quitter cette « retraite » et chargea son disciple de trouver une localité moins accessible pour y établir son ashram : ce fut Mirtola, première étape sur la route du Pèlerinage au Mont Kailas, au Tibet.

Après la construction du Temple, de 1930 à 1931, vinrent enfin des jours paisibles, où Sri Krishna Prem prit conscience de la transformation profonde qu'avait subie son idéal pendant ses années de probation. L'image statique du nirvâna bouddhique s'était pénétrée d'une vie nouvelle : d'un but final, il devenait une étape où paraissait la présence dynamique d'une divinité à la fois transcendante et ardemment vivante, pénétrant chaque être et chaque acte de la vie ordinaire en révélant son sens et sa valeur.

Dans le cœur apaisé de Sri Krishna Prem résonnaient les aroles du dixième chapitre de la *Gîta* où Sri Krishna se révèle lui-même :

« Je suis, ô Goudakesha, le Soi qui réside au cœur de tous les êtres, je suis le commencement, le milieu et aussi la fin de tous les êtres... en vérité, c'est moi qui suis le temps sans fin; le soutien dont les visages se tourment de tous côtés.

... Je suis la mort qui saisit tout et la naissance aussi de toutes les choses futures ; je suis la gloire, la prospérité et la parole parmi les choses féminines ; la mémoire, l'intelligence, la constance et le pardon.

... Je suis le jeu du tricheur, la splendeur des splendides ; je suis victoire et détermination, j e suis la vérité du véridique :

... A quoi peut te servir, ô Ardjourna, d'en savoir davantage ? Ayant créé le monde tout entier d'une parcelle de moi-même, je demeure. »

La plus jeune des filles de Madame Chakravarti, Moti Rani, venue vivre auprès d'elle, prononça peu après les vœux de renoncement : elle devint le premier disciple de Sri Krishna Prem.

En 1936, le Dr Chakravarti mollifut. La compagne de sa vie perdait ainsi à la fois la présence physique de son gourou et celle de son mari: ce fut un choc profond qui ébranla un peu plus sa santé.

A ce moment du récit, Sri Yashoda Maï fit signe à Sri Krishna Prem de s'interrompre et, de sa voix douce et ferme dit :

« Il fallait qu'il me soit enlevé : j'avais pour lui, pour son être visible, une telle vénération que je m'arrêtais là... mais le Divin est au-delà. »

L'obstacle étant levé par le destin, une étape nouvelle commençait.

L'état de santé de Sri Yashoda Maï avait beaucoup empiré : elle n'y faisait aucune attention, Sri Krishna Prem, avec une affectueuse insistance, la pria de faire venir un bon médecin, non pour elle, mais pour le bien des disciples. Elle accepta, le chargeant de trouver le praticien : ce fut le Major Robert Dudley Alexander, I. M. s. Principal du Lucknow Medical College, heureusement en service dans le voisinage.

A son arrivée, après quelques mots de présentation, il apparut avec évidence qu'il était cet étudiant en médecine qui, plus de vingt ans avant, avait eu l'intuition fulgurante du rôle que cet autre étudiant - Ronald Nixon - jouerait dans sa vie...

Quand il eut terminé l'examen de sa patiente, il avait un visage soucieux. Sri Yashoda Maï, soulevant du doigt sa robe de sannyasini, lui dit: « Vous savez ce que ce vêtement signifie: vous pouvez être sûr que l'idée de la mort n'a rien qui puisse m'impressionner, ni même m'être désagréable. Mais c'est un événement qui représente, pour moi, la nécessité de prendre une série de décisions pratiques, aussi je vous demande de me dire combien de temps j'ai encore à vivre ? »

Alexander répondit : « Six mois, sûrement; un an, peut-être ; mais certainement pas deux. »

En finissant de nous raconter cette anecdote, Sri Yashoda Maï ajouta, en montrant Sri Haridas assis à ses pieds: « Il y a douze ans qu'il m'a fait cette prophétie. »

*

Libre de puiser à ma guise dans la bibliothèque, j'en avais profité pour lire ce que mon ami avait écrit; cela m'a très vite convaincu de l'unité de sa vie. Le Professeur Nixon avait cédé la place au Yogi Sri Krishna Prem, mais une même consécration au rayonnement de la Connaissance avait animé l'un et l'autre.

De ses écrits de jeunesse, il n'avait rien conservé, de telle sorte que son œuvre publiée ne comprend que ce qu'il l'écrivit comme yogi.

Elle était faite des questions qui lui étaient posées, et auxquelles il répondait par lettres brèves, mais complètes. Un jeune Indien lui avait écrit: « Maître! Vous qui possédez la Connaissance, veuillez dissiper le doute qui m'obsède : mon âme est-elle immortelle ? » La réponse était: « Mon cher ami, si je vous disais ma conviction, ce ne serait qu'une opinion de seconde main... mais vous avez une âme: demandez-lui. »

Autant de lettres, autant d'aperçus lumineux. Parfois le sujet lui paraissait mériter un développement et il en faisait un article pour une revue indienne de langue anglaise. Bon nombre ont paru dans *The Aryan Path*, de la Loge Unie des Théosophes, de Bombay. Comme je lui faisais remarquer l'importance que la Théosophie avait eue dans sa vie, il me dit qu'il attribuait aux œuvres d'H. P. B. Blavatsky une très haute valeur, mais n'avait jamais adhéré à aucune Société Théosophique, non pas en signe de critique, mais parce que son engagement dans le yoga de son gourou était le seul lien qu'il veuille accepter.

En 1938 il y avait assez d'articles parus pour mériter d'être réunis. Ce fut une mince brochure : initiation dans le Yoga, et deux volumes. Le premier: *La Recherche de la Vérité* est, en même temps, l'acte de foi d'un chercheur et ce qu'il peut y avoir de plus élevé dans les conseils d'un que le *Chant du Bienheureux* : (la *Bhagavad Gîta*), est le plus lu, le plus aimé, le plus commenté des textes sacrés hindous. Chaque instructeur, chaque philosophe hindou, en a donné son commentaire et le fait encore aujourd'hui.

Sri Krishna Prem a suivi ce lumineux exemple dans son *Yoga de la Bhagavad Gita*.

Dans la bibliothèque paisible, seul, je lisais ce livre. Les pages coulaient entre mes doigts comme un sable clair. Deux caractères de ce texte, apparemment opposés, me frappaient. Dans aucun cas on n'y sent le travail choisi d'avance, suivant un plan intelligemment et artistiquement composé dans le but d'apporter un renom à son auteur... et pourtant tout y est admirablement écrit, avec la profonde pénétration que seule l'expérience vécue permet d'atteindre ; cela sans perdre ni l'humour britannique, ni une souriante irrévérence pour les savants officiels qui regardent l'Inde des bords de la Tamise, de la Seine ou de la Sprée. Cette apparente légèreté n'a du reste trompé personne, dans l'Inde, l'orthodoxie de l'auteur ne pouvant être mise en doute malgré la liberté d'images et de pensée dont il usait. Cette lecture m'était d'autant plus précieuse que j'avais, peu de temps avant, traduit, avec l'aide d'un ami indien, le texte de la *Gī'ta*, en m'inspirant du commentaire admirable de Sri Aurobindo : le parallèle des deux œuvres les mettait réciproquement et parfaitement en valeur. Heure de rêves créateurs.

Il me fallut partir: un télégramme de François Baron m'envoyait à Beyrouth, d'où j'eus la joie, en 1942, d'annoncer par radio le débarquement américain en Afrique du Nord.

Je fis ensuite, pour la France Libre, trois ans d'intérim consulaire en Ethiopie, merveilleux pays auquel m'attache une profonde sympathie. C'est là que j'appris, en 1944, que Sri Yashoda Maï avait quitté son corps en confiant l'Ashram à Sri Krishna Prem. Il connaissait donc la solitude des sommets, car la responsabilité d'un gourou est redoutable : elle s'étend, matérielle aussi bien que spirituelle, à tous les disciples. Il a, un jour, avoué qu'il aurait préféré être un moine mendiant le long des routes...

C'est seulement onze ans plus tard, en 1953, que j'ai fait à Sri Krishna Prem ma seconde et dernière visite. Entretemps nous nous étions rencontrés à Calcutta, à Pouri, à Pondichéry, et n'avions pas cessé de correspondre.

Je repris avec joie le chemin de Mirtola. C'était l'heure où la fumée du repas matinal mêle son parfum à celle des conifères résineux. En arrivant au village, j'étais seul: le porteur de mon ensemble de couchage, robuste montagnard, m'avait beaucoup devancé. J'avais soif et suis entré boire un gobelet de thé dans l'unique boutique qui en offrait. Le jeune patron parlait anglais; il me demanda où j'allais, m'indiqua un raccourci pour atteindre le bon sentier et, quand j'ai voulu payer, refusa... sans explication: en souriant, il me montrait de la main la direction de l'Ashram. Sa femme avait sur les bras un ravissant bébé: j'ai eu, en insistant, la permission de lui donner, en pur cadeau, une roupie.

Je montais lentement la fin du chemin. En arrivant au dernier tournant, je vis, au sommet, la silhouette de mon ami dont j'ai reçu l'impression inexplicable, mais forte et très claire, qu'il était autre, et plus grand. Pourtant il n'en était rien, physiquement: mais ce n'était pas une erreur.

Je retrouvais l'atmosphère de jadis. Le mausolée de Sri Yashoda Maï, élégant et simple, se situait près de la porte du Temple. Sri Haridas soignait les fleurs et les gens, mais parlait un peu davantage. Il y avait un nouveau disciple, anglais lui aussi: Sri Madhava Ashish, jeune, aussi brun que Krishna Prem était blond (blanc, maintenant) et plein d'une ardeur calme.

Je ne disposais que de quatre jours, aussi je n'ai jeté qu'un coup d'œil au volume, paru l'année précédente: *Le Yoga de la Kathopanishad* ; Sri Krishna Prem y traduit et commente le texte célèbre où la Mort elle-même montre son union avec la Vie. Mais j'ai eu largement le temps de lire un ouvrage très court que mon ami avait commencé dix ans plus tôt, un an après ma première visite. C'était un commentaire de ces *Stances de Dzyan* qui sont le cœur même de la *Doctrine Secrète* qu'il a toujours tant appréciée.

Heures de surprises émerveillées par la force de l'analyse, par son originalité et la beauté poétique du style qui atteignait à une intensité bouleversante. Jamais je n'avais trouvé, dans les livres de Sri Krishna Prem, une aussi parfaite unité de l'inspiration et de la forme verbale. C'est que son but n'était pas d'enseigner, mais d'inspirer, et ceci de telle sorte que sentiment et pensées se joignent, formant une unité de connaissance.

Or ce *texte* admirable était incomplet : le dernier quart des *Stances* n'était pas examiné. Quand je lui demandais la raison de cet arrêt, il parut très embarrassé, puis dit : Je ne terminerai pas ce travail. »

« Mais pourquoi ? Complet, votre commentaire rendrait un immense service aux si nombreux lecteurs de la *Doctrine Secrète*, en leur montrant des profondeurs qu'ils n'ont pas soupçonnées, de cet ouvrage que vous déclarez vous-même fondamental... »

Je plaidais avec chaleur; il me regarda longuement en silence et dit enfin: « Je ne *peux* pas terminer ce travail... parce que l'homme qui l'a commencé n'existe plus. »

C'était bien ce que j'avais senti lors de mon arrivée: une pleine transformation s'était accomplie. Il ne me restait plus qu'à copier l'essentiel, pour moi, de ces pages, et à l'emporter comme un trésor, avec le regret de ce qui lui manquerait toujours. Regret tempéré par une petite phrase que j'ai cru n'être qu'une consolation affectueuse : « Je ne terminerai pas ce commentaire, mais je le referai peut-être. »

Je me trompais.

Un an, environ, après ces jours, Sri Haridas disparaissait à son tour comme Moti Rani, la jeune fille de Sri Yashoda Maï. En 1955, Sri Krishna Prem, qui avait pris la nationalité indienne, remit entre les mains de Sri Ashish toute l'administration de l'Ashram. Une période d'intense concentration, d'épanouissement, s'ouvrait alors. Sri Krishna Prem étudiant le persan pour lire dans le texte Jalal-ud-Din Roumi, le grand soufi.

Quelques années passent; Sri Krishna Prem me fait le plus beau des cadeaux en m'annonçant qu'il avait recommencé et terminé, avec Sri Ashish, son 'Commentaire des *Stances de Dzyan*, et que mon affectueuse insistance avait été pour quelque chose dans sa décision.

Les quelques pages que j'avais tant admirées sont devenues deux volumes. Sri Madhava Ashish a collaboré au premier: mais il faut voir dans cette collaboration bien plus que ce que l'on entend habituellement par ce mot : Sri

Krishna Prem a voulu qu'elle soit l'expression matérielle d'une véritable transmission spirituelle ; il a placé la signature de son disciple près de la sienne, sur ce premier volume, en demandant formellement, en dépit du travail qu'il avait fait sur le texte, que le second soit signé par son disciple seul. Ainsi fut-il fait. En 1966 et 1970 parurent *l'Homme mesure de toutes choses* et *l'Homme, fils de l'Homme* .

Le 14 novembre 1965, Sri Krishna Prem quittait ce monde, à l'Hôpital de Naïni Tal. Le corps fut remonté vers Uttara Brindaban. Là où la route s'arrête, plus de cent villageois attendaient, qui réclamèrent le droit de le porter pendant les kilomètres restant à parcourir jusqu'au Temple de Dandeshwar où s'élevait le bûcher de cèdre pour la crémation. Les cendres furent placées près du Temple de l'Ashram. Un ami hindou fit graver sur le Mausolée :
« Pour moi, il était la preuve tangible de l'intangible et donnait à la vie profondeur et dignité. »
Une existence terrestre et deux vies. En pensant à l'idéal constant qui les animait, si je pouvais me le permettre, j'ajouterais à cette épitaphe :
« Il fut l'incarnation de la fidélité. »

BIBLIOGRAPHIE

SRI KRISHNA PREM

Les œuvres dont il est l'auteur ou l'inspirateur, sont :

Initiation into Yoga Londres. Rider. 1976.

C'est la réimpression de sa première publication à laquelle sont ajoutées huit études.

The Search for Truth : Calcutta. 1938.

The Yoga or the Bhagavad Gita : Londres. Watkins. 1938.

The Yoga or the Kathopanishad : Allahabad. S. d.

111an, the measure or all thing.,; : Madras. T. P. H. 1966.

Écrit avec la collaboration de Sri Madhava Ashish.

Man, son or Man, fin du précédent ouvrage, a paru à Londres chez Rider, en 1970, sous le seul nom de Sri Madhava Ashish, selon le désir de Sri Krishna Prem.

Les cinq premiers ouvrages ont été traduits en français, mais non encore publiés.

SRI AUROBINDO ET LA MERE

En avril 1935, je suis devenu Docteur ès-Sciences physiques après quelques années de travail dans les laboratoires de Jean Perrin, à la Sorbonne. Le mois suivant, Pierre Auger, qui avait dirigé mes recherches sur les neutrons, mais connaissait aussi mon goût pour l'Orient, m'apprenait que l'Afghanistan demandait d'urgence un physicien pour organiser le début d'un enseignement supérieur des sciences à Kaboul.

J'ai juste vérifié que cette ville n'était pas loin de l'Inde, avant de répondre à cette demande et, dans les tout premiers jours de juillet, le paquebot CITY OF CANTERBURY me déposait sur les quais de Bombay. J'ai pris le temps, en route, d'admirer à Agra le Taj Mahal, et suis arrivé dans la capitale afghane à temps pour y participer, dans notre Légation, aux réjouissances de notre Fête Nationale. Après quoi il fallut organiser ma nouvelle vie.

Une seule difficulté sérieuse se présentait. Ma mère voulait se fixer le plus près possible de ma résidence, mais ne pouvait pas affronter l'altitude de 1800 mètres de Kaboul : elle décida donc de vivre dans l'Inde. Il fallait alors de nombreux mois pour obtenir des autorités britanniques un permis de séjour permanent... mais Pondichéry était un territoire français, presque un département: un passeport n' était pas même nécessaire pour y résider .

Pour mes vacances d'hiver, j'ai donc retrouvé ma mère dans cette ville nourrie des souvenirs de Duplex et de Suffren, en novembre 1935. Le 21 de ce mois, une amie française, Madame Yvonne Gaebelé, nous conduisait à l'Ashram de Sri Aurobindo : c'est bien une suite de « hasards » qui m'amenait devant lui. Lui et la Mère, car c'est ensemble qu'ils recevaient quatre fois par an, l'hommage des disciples et de nombreux visiteurs. Ils étaient assis sur un assez long divan, elle à droite, richement vêtue à l'indienne, lui portant le très simple costume bengali, de Peu de jours après, nous faisons connaissance du Sacré- mousseline de coton blanc.

Ni ma mère ni moi ne savions rien d'eux, sauf par des bribes de conversations avec notre amie: ce fut le coup de foudre; l'une et l'autre, nous avons été tous les deux certains, immédiatement et sans aucune raison, que la

voie que nous cherchions était là. Je parle d'une voie, car ces deux êtres ne pouvaient pas justifier un pluriel. Pourtant il avait le visage grave, alors qu'elle était tout sourires...

Peu de jours après, nous faisons connaissance du Secrétaire Général de l'Ashram, un Français ; Philippe Barbier Saint-Hilaire, ingénieur et polytechnicien qui est devenu l'ami et le conseiller fidèle de toutes nos recherches. Grâce à lui nous nous sommes familiarisés avec les principales œuvres écrites de Sri Aurobindo et de la Mère.

Après une longue réflexion, ma mère a demandé, et obtenu, d'être acceptée comme disciple. Elle a vécu heureuse, à l'Ashram, les douze dernières années de sa vie. Pour moi, la probation fut plus longue; en 1937 j'ai eu la certitude, par une expérience concrète, de la réalité de ce que Sri Aurobindo annonçait; mais je doutais de moi-même, et ce fut la seule occasion où je lui ai demandé par écrit ce qu'il en était. La réponse, du 24 février, fut formelle :

« Votre expérience est le commencement de la réalisation fondamentale et décisive qui porte la conscience hors du mental limité jusqu'à la vraie vision spirituelle et l'expérience dans laquelle tout est un et tout est le Divin. ... Ce que vous avez maintenant à faire est de laisser croître et se développer la réalisation. »

Et le 29 décembre 1939, la Mère, à qui j'avais adressé ma demande, me répondait :

« Gabriel,

C'est sans hésitation que nous disons *oui* à votre aspiration et que nous vous donnons l'aide et le soutien dont vous sentirez le besoin pour atteindre le but que vous nous proposez.

Nos bénédictions sont avec vous

« Mère »

Une vie nouvelle commençait.

*

J'avais donc trouvé mon gourou et je l'avais trouvé en deux personnes. Deux années de tentative pour comprendre son message m'avaient amené au commencement du chemin... Seulement au commencement. Mon programme était précisé par mon Maître lui-même : « laisser croître et se développer la réalisation » ; ce verbe « laisser » me laissait dans une grande incertitude, car mon tempérament d'occidental me faisait croire que « faire » aurait été meilleur ; d'autant plus que j'avais appris combien Sri Aurobindo avait été un homme d'action... mais aujourd'hui, cela faisait dix ou douze ans qu'il ne sortait pas de sa chambre.

Alors, lire ses livres, m'en pénétrer ? Non. Du reste, il avait lui-même dit que dans l'œuvre d'un gourou, ce qu'il a dit et écrit compte, certes, mais moins que ce qu'il a fait et moins encore que sa présence... La présence... actuellement elle n'était plus accessible, mais n'avait-elle pas son reflet dans chaque événement de la vie ? Car la présence se manifeste par l'attitude en face des faits et des êtres, le passé n'est-il pas à l'image du présent, voir de l'avenir ?

C'était donc la vie de mon Maître qui pouvait être le guide que je cherchais.

Comme il n'existait en français aucun récit de son existence, je lui demandai l'autorisation d'en écrire un et de le lui soumettre. Il accepta, corrigea patiemment mes erreurs, et quand ce fut fini, me fit dire par son médecin, mon ami Nirod : « Dites à Gabriel qu'il peut publier son livre: il n'y reste plus d'erreurs importantes... » Le volume a paru en 1954 aux Editions des Cahiers du Sud. Il partage avec la biographie anglaise écrite par Sri Srinivasa Ayyengar, la chance d'avoir été revue et acceptée par celui qui en était à la fois le sujet et l'objet.

C'était là un pas qui me rapprochait de mon Maître, me faisait prendre un contact, très extérieur, mais réel, avec sa vie. Mais ce n'était qu'un seul pas. Il me fallut bien des années pour comprendre que ce qui manquait à mon récit était d'avoir négligé de placer Sri Aurobindo, non pas dans le temps, mais dans notre époque. Son œuvre est liée à notre époque. Son œuvre est liée à notre temps; elle correspond à un besoin, à une nécessité du monde actuel: je ne l'avais pas senti.

C'est cette lacune que je voudrais combler ici.

*

Le Dr Krishna Dhan Chose admirait la science occidentale et désirait ardemment perfectionner ses connaissances à la meilleure des sources: l'anglaise. Il fut comblé en apprenant l'inauguration spectaculaire du Canal de Suez en 1869. Cette œuvre, que l'intérêt commercial avait fait naître était le symbole d'une ère nouvelle où se rapprochait enfin l'Orient et l'Occident. Le Dr Ghose partit cette année même pour Londres, où il resta deux ans et obtint de nombreux diplômes ; mais il revenait de ce séjour complètement anglicisé et totalement athée. 11 le resta toute sa vie. Un an après son retour, le 15 août 1872, naissait à Calcutta son troisième fils, que trois autres enfants - dont une fille - devaient suivre; il fut nommé Arabinda Ackroyd. Ce second prénom anglais était celui du père d'une amie britannique venue assister à la cérémonie où l'on donne son nom à l'enfant, et le Dr Krishna Dhan s'est réjoui de pouvoir en faire un prénom pour son fils.

Cette même anglophilie fit ~que, pendant ses cinq premières années, l'enfant n'apprit pas sa propre langue, le bengali, et parlait un mauvais mélange d'anglais et de termes indiens. Pour mettre tout cela en ordre, il fut envoyé, avec ses deux frères aînés, à Darjeeling, à l'Ecole du Couvent de N.-D. de Lorette : ces enfants y restèrent deux ans, après quoi toute la famille - le Docteur, sa femme et quatre enfants - s'embarquèrent pour l'Angleterre. Le Docteur dut rentrer au bout de quelques mois, seul, car sa femme attendait un enfant, qui naquit le 5 janvier 1890. Quelque temps après, elle rentra dans l'Inde avec le bébé et sa fille: les trois garçons: Benoy Bhushan, Mano Mohan et Aurobindo, restaient pour poursuivre leurs études et, dans l'esprit de leur père, s'angliciser.

*

Aurobindo resta en Angleterre pendant quatorze ans, de 1879 à 1893. Cette période était le début d'une époque très exceptionnelle, comme l'histoire en a connu de loin en loin. On a remarqué depuis longtemps que le siècle qui entoure l'an 500 avant J.-C. a vu, en Chine, Lao Tseu et Confucius ; Dans l'Inde le Bouddha ; en Grèce, Pythagore ; et en Israël, Esdras, rédacteur de la Bible hébraïque.



La Mère



Sri Aurobindo

Le demi-siècle allant de 1875 à 1925 est un autre de ces moments privilégiés. Toutes les découvertes qui ont donné à la Science son nouveau visage ont été faites pendant cette période et celles qui ont révolutionné la physique : radioactivité, rayons X, ondes hertziennes, quanta, relativité, psychanalyse, sont même apparues dans les seules dix années qui vont de 1895 à 1905.

Du point de vue culturel, on vit, pendant ces cinquante ans, se construire l'orientalisme européen, comme si le Canal de Suez avait été le symbole d'une communication intellectuelle entre deux mondes. Et ceci même dans le domaine spirituel. En Europe, deux Sociétés paraissent, qui veulent faire une synthèse de la Religion, la Philosophie et la Science: l'une s'inspire de l'Inde et surtout du Bouddhisme, c'est la Société Théosophique; l'autre s'inspire de la Chaldée, de l'Egypte et de la tradition hébraïque, c'est le Mouvement Cosmique. L'un et l'autre ont à leur centre un homme et une femme, et c'est celle-ci qui est l'élément réalisateur, la source des enseignements nouveaux. Ceux-ci, dans les deux cas, proclament l'existence pour l'homme de vies successives déterminées dans leur contenu par les actes de la vie, qui deviennent ainsi à la fois la manifestation et l'origine de notre évolution. Notre existence prend alors un sens où la matière et l'esprit sont tous deux nécessaires, leurs actions réciproques en faisant les deux pôles de l'être humain, les origines de deux courants d'énergie qui animent son unité essentielle.

Cette double révélation d'une vie actuelle de traditions initiatiques, ayant existé dans l'antiquité d'Europe, et toujours actives en Orient, produisit des réactions parfois violentes, surtout dans les milieux chrétiens, et chez certains musulmans. Il est bien intéressant de constater que le centre sensible de ces attaques était, et est encore, l'idée de vies successives (ou de réincarnation). Bien qu'elle n'ait jamais été l'objet d'une condamnation par Rome, elle a été celui d'une campagne systématique de certains ordres religieux ou de personnalités qu'ils animaient. Ce mouvement s'est atténué : maintenant des consignes de silence le remplacent. On peut espérer qu'une attitude plus complètement respectueuse de la vérité soit bientôt admise. Nous pourrions alors bénéficier complètement de la tradition aryenne, initiatrice de nos civilisations, oubliée pendant des siècles en Occident et découverte pendant les cinquante années exceptionnelles dont nous parlons.

*

La vie anglaise d'Aurobindo et de ses deux frères fut tout d'abord facile. Leur père avait une bonne situation, une large clientèle et l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Mais, le Dr Krishna Dhan n'avait jamais pu faire le moindre calcul de prudence quand il s'agissait de ceux qu'il aimait et même pour les inconnus pauvres venant demander ses soins: non seulement il ne leur demandait pas d'honoraires, mais il les soutenait de son argent. On devine facilement ce qu'il en est résulté.

Les six ou sept premières années furent pourtant bonnes. Alors que ses frères étaient inscrits à la Grammar School de Manchester, le petit Aurobindo se voyait confié aux soins exclusifs d'un excellent humaniste : Mr Drewett, aussi versé en grec qu'en latin. Il choisit de commencer avec son élève par l'étude de cette dernière langue et n'eut pas à le regretter. Par contre les tentatives d'initier le jeune Indien aux beautés du cricket dans le jardin de la maison n'étaient pas encourageants et furent bientôt abandonnés.

Aurobindo apprenait à comprendre le monde avec une rapidité rare: à l'âge de onze ans, il était déjà persuadé qu'une ère de grands changements révolutionnaires allait s'ouvrir et que lui-même aurait à y jouer un rôle. En fait, une révolution domestique va changer sa vie. Les Drewett doivent partir en Australie ; les frères Ghose vont se loger à Londres, où Aurobindo est inscrit à Saint-Paul School.

Sa vie, et celle de ses frères, est devenue difficile. Les envois de fonds du docteur Krishna Dhan se sont réduits à peu de chose et ces envois sont terriblement irréguliers, à tel point que, plus d'une fois, Aurobindo connaît la faim qui accompagne la misère. Cela ne ralentissait pas ses progrès; le directeur de son école, frappé par ses capacités, l'aide personnellement à perfectionner sa connaissance du grec et lui fit franchir rapidement les étapes de cette étude.

Les lettres que l'enfant recevait de son père prenaient un tour bien nouveau. Le Gouvernement de sa Majesté Britannique avait cru devoir user de mesures violentes contre certains Indiens et les faits étaient de notoriété publique. L'anglophilie aveugle du docteur Krishna Dhan en avait reçu un choc décisif ; dans ses lettres, il exposait son changement d'orientation, envoyait des journaux du Bengale où il avait indiqué les articles décrivant les mauvais traitements infligés à des Indiens par les Anglais, et finalement dénonçait le Gouvernement britannique dans l'Inde comme « un gouvernement sans cœur. Cela fit une profonde impression sur Aurobindo.

Après une mûre réflexion, il prit la décision de consacrer sa vie à la libération de son pays. Il avait quinze ans.

Ses méthodes de travail pendant ses trois dernières années d'étude à Saint-Paul sortaient de l'ordinaire. Possédant une connaissance plus que suffisante des classiques inscrits au programme des examens, il n'assistait pas aux cours donnés sur ces sujets et consacrait le plus clair de ses journées à l'étude de l'histoire européenne, des littératures anglaise et française. Il possédait parfaitement notre langue, pouvait lire Dante et Goethe dans le texte et savait un peu d'espagnol. La poésie l'intéressait passionnément : il restera toute sa vie poète et linguiste, mais ne sera ni un sec érudit ni un versificateur. Pour lui, le mot peut exprimer plus que le sentiment ou la pensée: il peut révéler la vie même de l'âme. Poète à quinze ans, il le sera toujours.

Il sera toujours aussi un ardent patriote. Pourtant les ordres paternels ne sont pas oubliés et Aurobindo prépare, seul, en plus de ses examens, de lettres, le concours d'entrée de l'Indian Civil Service, institution

destinée à former les futurs administrateurs de l'Inde. On se doute bien que les Indiens n'y étaient admis que très difficilement. Malgré ce surcroît de travail et des conditions économiques très précaires, il réussit brillamment et obtient, à la fin de 1889, avec une bourse, son admission au King's 'College de Cambridge, là même où, vingt-cinq ans plus tard, Ronald Nixon deviendra étudiant... Dès la première année, il gagne tous les prix de poésie grecque et latine, prononce à l'Indian Madjlis - association des étudiants indiens - des discours révolutionnaires, et abandonne pour toujours son second prénom anglais. Cela ne l'empêche pas de passer avec succès, en 1892, toutes les épreuves d'entrée à l'I. C. S. sauf une... De ce succès naissait un conflit, car Aurobindo n'avait aucun désir de devenir un fonctionnaire britannique, mais ne voulait pas faire à son père la peine d'un refus... Fort heureusement, l'examen comportait une épreuve d'équitation : il s'y fit refuser. C'était abandonner l'espoir d'une carrière des plus lucratives ; en dépit de sa situation difficile, il n'eut pas d'hésitation, passa brillamment sa licence de lettres classiques, et renonça au grade : il se trouva couvert d'honneurs, pauvre et sans situation.

Mais le Destin veillait : le Maharadja Gaekwar de Baroda était alors à Londres ; grâce à James Cotton, Aurobindo obtient une audience dont il sort avec la promesse d'être engagé par l'Etat de Baroda dès son retour dans l'Inde.

70

Son patriotisme s'exalte et c'est plein de projets et d'espérances qu'il s'embarque, seul, pour l'Inde où il débarque au début de 1893 : son père vient de mourir sans avoir pu savoir que ce fils sur lequel il fondait de si grands espoirs, ne serait jamais un fonctionnaire de l'I. C. S.

Aurobindo rejoint aussitôt son protecteur et prend son service à Baroda le 8 février. Ses fonctions dans l'Etat seront variées, car le Prince possédait peu de collaborateurs de sa valeur : il passe à l'Immigration, aux Postes, aux Contributions et au Secrétariat. Provisoirement nommé lecteur de français au Collège il est, sur sa demande, titularisé comme professeur d'anglais dans cet Etablissement, dont il deviendra Vice Directeur, puis Directeur par intérim, jusqu'en 1908.

Selon l'apparence, Aurobindo Ghose est un fonctionnaire attentif, un professeur aimé de ses élèves ; marié depuis 1900, selon les rites de l'hindouisme orthodoxe, il mène avec sa jeune femme une vie assez retirée. Peu de train, peu d'amis, mais sûrs. Les réunions sont pourtant gaies dans sa maison : sa conversation est brillante, d'un humour parfois mordant, toujours précis et d'autant plus redoutable qu'il évite l'exagération et la caricature.

Ces dehors cachaient une activité intérieure intense. Patriote passionné, Aurobindo ne sait presque rien de l'Inde : il ignore même sa langue natale. Aussi commence-t-il par entreprendre, avec son ami Dinendra Kumar Roy, l'étude du bengali, puis, seul, celle du sanscrit. Extrêmement doué, il se familiarise vite avec le maharati, le goudjerati et l'hindi, lisant alors dans le texte les poètes et les historiens de l'Inde ancienne et moderne. Il allait de découverte en découverte des trésors de son pays. Mais plus lui apparaissait magnifique l'héritage de son peuple, plus se montrait affreuse sa déchéance actuelle.

Aussi son dévouement à son idéal patriotique devenait-il la raison d'être de sa vie, de plus en plus complètement, pendant les treize années et demie de son service à Baroda.

Dès son arrivée, il publie des articles violents dans l'hebdomadaire *Induprakash*, mais sa passion ne diminue en rien sa clairvoyance. Il découvre tout d'abord la grande part de responsabilité que le peuple indien porte de sa propre misère : constatation douloureuse, mais essentielle.

« Notre véritable ennemi, dit-il, ne réside en aucune force extérieure à nous-mêmes, mais dans notre faiblesse larmoyante, notre lâcheté, notre sentimentalité à courte vue. Je ne vois vraiment pas pourquoi nous devrions nous déchaîner si furieusement contre les Anglo-indiens et leur appliquer toutes sortes d'épithètes outrageantes. (...) Ce serait certainement très beau et très noble de les voir atténuer toute pensée tournée vers leur intérêt particulier, et en conséquence, tendre, plutôt qu'à leur propre avancement, au seul bien du peuple indien. Mais nous n'avons aucun droit de nous attendre à une telle conduite, sinon chez des hommes du caractère le plus exalté et le plus chevaleresque ; or, la sorte de gens que l'Angleterre nous envoie n'est, en règle générale, ni exaltée, ni chevaleresque, mais plutôt le contraire. (...) Notre appel, l'appel de toute nation à l'âme bien placée et qui se respecte, ne doit pas s'adresser à l'opinion des Anglo-Indiens ni même au sens britannique de la justice, mais à notre sens humain qui renaît, à notre sens sincère de la camaraderie - autant qu'il peut être appelé sincère - avec Je malheureux peuple de l'Inde. »

Plus tard il trouvera dans la Bhagavad Gîta l'expression concise de sa pensée < Mieux vaut suivre imparfaitement sa loi qu'accomplir exactement une loi étrangère ». Cela ne signifie pas qu'il faille rejeter tout ce qui est européen : il faut en choisir le meilleur, mais ne l'importer qu'avec les modifications et les réserves que la différence des conditions d'existence en Europe et dans l'Inde peut rendre nécessaire.

Or, neuf ans plus tôt, un Anglais, démissionnaire de l'I. C. S., Allan Hume, avait créé à Bombay, sous le nom de Congrès National Indien, une association consacrée à l'étude des progrès à apporter à l'Administration de l'Inde. Le sens du devoir humain était très fort chez plusieurs des fondateurs de ce mouvement ; malheureusement il recrutait ses membres uniquement parmi la bourgeoisie intellectuelle anglaise et cette autre bourgeoisie intellectuelle indienne qui ne voyait de salut pour l'Inde que dans une copie lentement perfectionnée des institutions britanniques. De plus, les autorités anglaises n'avaient aucune sympathie pour cette association qu'elles s'efforçaient d'ignorer. C'est pourquoi le Congrès était à l'origine de beaucoup de discours mais de très peu de réformes. Tout cela n'était aucunement du goût du jeune Aurobindo et de ses amis ; mais le Congrès était la seule organisation ayant des réformes comme but : il fallait faire sa conquête.

Ce fut un long travail.

Vers 1900 Aurobindo fit un voyage au Bengale pour voir quel était l'espoir d'une renaissance : il est frappé par l'apathie, le désespoir et le manque d'initiative des patriotes, attitudes qu'il estime fatales pour le succès de son but. Il n'excluait ni la possibilité d'une insurrection armée, ni celle d'une guérilla, mais se rendait compte que, dans tous les cas, une longue préparation était indispensable. Il estimait qu'il fallait trente ans pour la mener à bien : en

fait il en fallut cinquante, et la libération n'a pas pris une forme violente. C'est que les britanniques, Aurobindo s'en rendait bien compte, étant bien armés en face d'une Inde sans armes, étaient prêts à résister à toute rébellion, mais finiraient par céder à un état de révolte permanente.

Pour conserver ce qui pourrait l'être de leur empire, ils sauraient accepter l'inévitable et préféreraient accorder à l'Inde son indépendance, que de se la laisser arracher par elle. Pour utiliser ces possibilités, la création d'un réseau de groupements de préparation militaire et révolutionnaire, déguisés en sociétés sportives ou culturelles, fut commencée. Une importante société secrète patriotique existait déjà, sous la direction d'un noble radjpoute d'Udaïpour: en 1902 ou 1903 Aurobindo y prête serment comme affilié tout en conservant la responsabilité entière du mouvement du Bengale.

Notons en passant qu'Aurobindo n'a jamais été un apôtre de la non-violence et se sépare nettement du Mahatma Gandhi sur ce point. « La paix est un aspect du plus haut idéal, écrit-il, mais elle doit avoir une base spirituelle, ou tout au moins psychologique; si elle ne s'accompagne pas d'un changement de la nature humaine, elle ne peut atteindre son but. Si elle est essayée à partir d'une autre base quelconque (principe moral, évangile d'Ahimsa, ou tout autre), ce sera un échec et qui pourra même laisser les choses pires qu'auparavant. »

Il ne conteste donc pas l'efficacité de l'action directe, mais ne pense pas que son usage soit à souhaiter et, en tout cas, hors de tout terrorisme aveugle. C'est alors, vers 1905, que surgit en lui l'impulsion qui va transformer toute sa vie. Depuis longtemps, il a entendu parler du yoga, son camarade à Cambridge, K. G. Deshpandé lui avait proposé autrefois de s'y essayer, mais sans succès. Bien plus tard, Aurobindo dira- nous le verrons - qu'il n'était pas spirituel pendant toute cette première partie de sa vie et n'avait guère de foi religieuse. Sa passion patriotique était sa religion.

2. *Sri Aurobindo and his Ashram*, p, 9.

. Dans son célèbre discours d'Uttarpara, il dira de cette époque: c Quand j'ai approché Dieu en ce temps-là, je n'avais guère de foi vivante en lui... Je ne sentais pas sa présence. Pourtant... Je sentais qu'il devait y avoir une puissante vérité quelque part en ce yoga et me suis décidé à le pratiquer et à voir si mon idée était juste: je l'ai fait dans cet esprit et avec cette prière vers Lui: « Si Tu es, Tu connais mon cœur. Tu sais que je ne demande pas la libération, je ne demande rien de ce que les autres demandent. Je ne demande que la force d'éveiller cette nation, je demande seulement de vivre et de travailler pour ce peuple que j'aime et je prie afin de pouvoir lui consacrer ma vie. ~

C'est donc seul qu'il commence son entraînement.

Il n'était pas sans expériences. La première avait eu lieu le jour même de son retour: en posant le pied sur le sol de la Mère Patrie, il avait senti une grande paix le pénétrer, qui persista quelques jours. Plus tard sur les Monts Parvati, près de Puna, puis au Kashmir sur la colline de Shankaracharya à Srinagar, il avait pris conscience, de façon concrète, d'une grande, infinie, Réalité. Mais ces moments exceptionnels n'avaient pas laissé de traces permanentes - hors leur souvenir - dans la conscience du jeune patriote. Cette fois, il s'agit d'une consécration totale, reflet de celle qu'il éprouvait pour la cause nationale.

L'ingénieur Devdhar, disciple de Brahmânanda, lui-même disciple de Ramakrishna, lui enseigna les exercices de maîtrise de la respiration - le pranayama - selon la technique du Hatha-yoga. Les résultats furent extraordinaires : d'une part il eut des visions variées, le sentiment d'une aura particulière autour de la tête, mais aussi, de façon positive et indiscutable, une amélioration remarquable de sa santé (qui n'était pas très bonne avant cela) une capacité nouvelle d'écrire avec abondance, et même un changement de couleur de sa peau, qui devint plus claire et plus douce; avec une conséquence bien imprévue : les moustiques, nombreux dans la maison, cessèrent de venir le piquer .

Il devient végétarien, en éprouve un grand bienfait, de pureté de l'organisme, et de légèreté. Mais cela ne pouvait le satisfaire pleinement, il fit toutes sortes d'expériences y compris celle des drogues: il se rendit vite compte que cette méthode n'était aucunement digne de confiance.

Ce qu'il voulait était de mener de front l'expérience spirituelle et l'action politique. Il dut rapidement reconnaître que c'était impossible. Or l'heure était grave, la vie politique du Bengale étant bouleversée par le projet de division du pays que Lord Curzon, vice-roi, avait imaginée pour maîtriser l'agitation des patriotes. La répression fit naître le terrorisme.

Aurobindo choisit de participer pleinement à la vie politique et abandonne le yoga.

En 1906, il comprend que sa place n'est plus à Baroda, règle ses affaires, se fait mettre en disponibilité et commence une tournée politique au Bengale, en compagnie de Bepin Chandra Pal. Des foules énormes viennent les entendre. On lui offre la direction du Bengal National College, fondé pour recueillir les étudiants rejetés par les Universités gouvernementales. Ses émoluments seront juste le cinquième de ce qu'il recevait à Baroda : il accepte.

Au cours d'une des innombrables réunions politiques suivant le partage du Bengale, quelqu'un chanta l'hymne : « Mère, je te salue > qu'un romancier bengali avait écrit plus de vingt ans auparavant: chacun reconnaît dans ces strophes le « mantra » de la vie nouvelle et, d'un accord tacite et unanime ce poème devient un chant national. Ses premiers mots deviennent le titre d'un journal quotidien lancé avec plus de foi que de capital, mais dont le succès est tel, que dix mois après sa création, il faut le doubler d'un hebdomadaire du même nom qui puisse porter dans tout le pays le message des révolutionnaires. Aurobindo dirige en fait tout le mouvement, mais son nom reste ignoré.

Sa santé lui donne à nouveau des ennuis, son travail s'en ressent. Il lui devient impossible de continuer à

diriger le Bengal National Collège. Epuisé, il doit passer plus de quatre mois à Déogarh. Il s'y repose et voit resurgir en lui, plus impérieuse que jamais, les exigences spirituelles ; il écrit à sa femme, le 17 février 1907 : « Mon état d'esprit a changé maintenant ; je ne l'exposerai pas dans cette lettre... Je ne puis maintenant dire que ceci : dorénavant je ne suis plus libre ; où que Dieu me conduise, je dois aller... quoiqu'il veuille me faire faire, je dois le faire... »

Dès son retour de Déogarh, il reprend la lutte, se consacrant totalement à son journal. En août 1907 il est arrêté, puis remis aussitôt en liberté sous caution. Il donne sa démission OU Bengal National Office. Ces mesures révèlent son nom et son action : du jour au lendemain il est au premier rang de l'actualité. Des messages lui parviennent de toutes parts ; le plus célèbre est celui de Rabindranath Tagore, qui approche alors des sommets de sa gloire.

Son procès se traînait, couvrant de ridicule le gouvernement qui ne pouvait pas asseoir son accusation contre Aurobindo, car il n'était pas l'éditeur du journal. Mais il fallait un coupable : on en trouva deux : l'éditeur, qui fut condamné à six mois de prison, et l'imprimeur, qui ne savait pas un mot d'anglais et ne savait pas de quoi il s'agissait.

Mais ce procès fit connaître à l'Inde entière le nom d'Aurobindo Ghose comme étant celui de l'animateur réel du journal qui incarnait la foi et les vœux des nationalistes. Ceux-ci mettaient tous leurs espoirs dans la réunion de Surat qui devait décider de tout l'avenir du parti du Congrès, partagé entre les « modérés » et les « extrémistes ». Le heurt entre les deux tendances dégénéra en violences, mais sa signification n'en fut pas moins évidente : ce fut la débâcle des modérés et la constitution, par la suite, du parti qui gouverne l'Inde depuis son indépendance (3).

Dès la fin de cette réunion, Aurobindo retourne, à Baroda.

Ses anciens étudiants le reçoivent en triomphe et détellent les chevaux de sa voiture pour la tirer eux-mêmes. Mais leur idole a de bien autres préoccupations.

*

Il lui faut faire place nette en lui-même pour que se manifeste pleinement ce changement d'esprit dont il parlait à sa femme. Il veut être, et totalement, une expression des forces spirituelles, un instrument du Divin, et il ne veut que cela. Il lui faut donc débarrasser son intellect de toutes les idées acquises, expulser toute trace de préférence et obtenir le silence intérieur qui permet de s'ouvrir en absolue confiance à la lumière ; il s'efforce de reprendre la pratique du yoga, mais ne sait pas comment recommencer ; une aide extérieure lui est nécessaire. Son frère Barin lui avait écrit à propos d'un yogi de sa connaissance, Vishnu Bhaskar Lélé, qui pouvait lui être utile : il se chargea de le faire venir à Baroda.

Les deux hommes se rencontrèrent, une demi-heure seulement, pendant l'un des derniers jours du mois de décembre 1907. Aurobindo était prêt à souscrire aux conditions nécessaires : c'était une réclusion complète.

3. Jusqu'au 21 mars 1977 (chut du gouvernement Indira Gandhi).
(N. d. E.)

Elle dura trois jours, dans une petite pièce, au dernier étage de la maison de Sardar Majundar, à Baroda.

Voici comment Sri Aurobindo raconta ces journées mémorables à mon ami A. B. Purani (4).

« Asseyez-vous, me dit-on, regardez et vous verrez que vos pensées viennent en vous du dehors. Avant qu'elles n'entrent, chassez-les. » Je m'assis et regardai, et vis, à mon étonnement, qu'il en était ainsi. J'ai vu et senti de façon concrète la pensée s'approchant comme pour entrer à travers ou au-dessus de la tête, et que j'étais capable de la renvoyer concrètement avant qu'elle ne pénètre à l'intérieur. En trois jours - en réalité : en un - mon mental fut rempli d'un éternel silence - il est encore ainsi. »

Plus tard, il précisa : « Nous nous sommes assis en méditation ensemble : j'ai réalisé la Conscience du Brahman Silencieux. J'ai commencé à penser d'au-dessus du cerveau et j'ai toujours fait ainsi (5). »

« Un mental tranquille ne signifie pas qu'il n'y aura pas du tout de pensées ou de mouvements mentaux, mais que ceux-ci resteront à la surface et que vous sentirez, au-dedans votre être véritable séparé d'eux, observant sans se laisser entraîner, capable de les surveiller et de les juger, de rejeter tout ce qui doit être rejeté, et d'accepter et de conserver tout ce qui est vraie conscience et expérience vraie. (...) »

« Si des pensées ou des activités se produisent, elles ne s'élèvent pas du tout du mental, elles viennent du dehors et traversent le mental comme un vol d'oiseaux traverse le ciel dans l'air immobile. Il passe, ne trouble rien, ne laisse aucune trace. Même si un million d'images, ou les événements les plus violents traversent le mental, sa tranquillité paisible demeure, comme si le tissu même dont il est fait était une substance de paix éternelle et indestructible. »

4. *Evening Talks*, 3. éd., pp. 110, 111.
ô. *Ibid.*, p. 72.

Un mental qui a acquis ce calme peut commencer à agir, même intensément et puissamment, mais il conservera sa tranquillité fondamentale, ne produisant rien de soi-même, mais donnant une forme mentale à ce qu'il reçoit d'en haut, sans y rien ajouter du sien, avec calme et impartialité, et pourtant dans la joie de la vérité, et la puissance et la lumière heureuse de la transmission (6). »

Cette conquête du silence n'était pas un état statique, mais une ouverture vers des possibilités nouvelles. Sri Aurobindo se rend avec Lélé à Bombay et, du balcon d'une maison amie, regarde l'agitation des rues ; tout lui paraît comme l'image projetée sur l'écran d'un cinéma : les apparences seulement d'un silencieux Infini seul réel ;

c'est la grande expérience Védantique.

Or il avait accepté de faire une conférence à la réunion de la National Union: comment concilier ce silence intérieur avec la préparation de son texte ? Son instructeur, consulté, lui dit de ne pas se préoccuper, de ne rien préparer, de se rendre à la réunion, de saluer le public comme s'il était le Divin omniprésent, et qu'une voix parlerait en lui. C'est exactement ce qui se produisit : ce fut un de ses discours les plus remarquables, et la seconde des expériences qu'il devait au yogin Lélé. Les deux hommes partirent pour Calcutta ; au moment de leur séparation, Sri Aurobindo lui demande des instructions pour sa pratique spirituelle et raconte avoir reçu intérieurement un mantra 7 : aussitôt Lélé lui demande s'il a une confiance absolue en Celui qui lui a donné ce mantra. Sur la réponse positive de Sri Aurobindo, Lélé déclare qu'il n'avait alors plus besoin de recevoir d'instruction. Quelques mois après

6. *Les Bases du Yoga*, trad. fr. 1939, pp. 33 à 36.

7. Mot (ou syllabe) sacré utilisé comme support dans la méditation.

80

ils se rencontrent et Lélé demande à Sri Aurobindo s'il médite bien matin et soir: « Non » lui est-il répondu. « Alors, dit Sri Aurobindo 8, il a pensé qu'un diable avait pris possession de moi et commença à me donner des instructions. Je ne l'ai pas rebuté, mais je n'ai pas suivi ses avis. J'avais reçu l'avis intérieur de ne plus avoir besoin d'un Gourou humain. Quant à la méditation, je n'étais pas prêt à lui dire qu'en réalité je méditais toute la journée. « C'est dans ce même état que j'ai écrit dans les revues "Mère, je te salue" et "Karmayogin". J'ai ensuite suivi avec confiance ce guide intérieur même quand j'ai pensé qu'il m'égarait. »

Le mouvement révolutionnaire prenait une ampleur qui inquiétait les autorités britanniques. Elles résolurent de frapper fort: arrestations, procès, déportations, se succédèrent à une cadence accélérée. On avait extrêmement peu d'égards pour l'état de santé des prévenus ; l'un d'eux étant mort à l'hôpital avant même que son cas ne soit jugé, l'indignation fut si forte que deux jeunes patriotes résolurent de venger cette mort en assassinant le juge du District de Muzafferpore. Ils lancèrent une bombe contre une voiture où ils croyaient l'atteindre: en fait ce sont deux femmes totalement innocentes qui furent tuées. La police ayant établi que la bombe avait été fabriquée dans le jardin où Barin, frère de Sri Aurobindo, entraînait ses jeunes disciples, l'ordre fut donné d'arrêter tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachaient à l'attentat. Sri Aurobindo fut arrêté le 2 mai, à l'aube, et interné, avec trente-quatre autres personnes, à la prison d'Alipore, dans les faubourgs de Calcutta.

J'ai décrit ailleurs 9 ce que furent la captivité, le procès, et l'acquittement final: j'en ne veux parler ici que de l'extraordinaire aventure spirituelle que fut cette année de prison

8. *Evening Talks*, pp. 73, 74.

9. *Shri Aurobindo*, Pondichéry, 1954, pp. 41 à 44.

Elle commence par l'isolement d'un mois, de cellule. Sri Aurobindo attend que la voix de Dieu parle en lui. Une première leçon lui vient: elle lui rappelle qu'un mois environ avant son arrestation, un appel intérieur lui était parvenu, lui demandant d'abandonner toute activité, de se retirer et de regarder en lui-même, pour pouvoir entrer en plus étroite communion avec Lui: « J'avais été faible et n'avais pas su répondre à l'appel. Mon travail m'était très cher, et, dans l'orgueil de mon cœur, je pensais que si je n'étais pas là, il souffrirait et périrait, et même disparaîtrait; aussi je ne voulais pas l'abandonner. Il m'a semblé qu'Il me parlait à nouveau et disait: « Les liens que tu n'as pas eu la force de briser, Je les ai brisés pour toi, parce que ce n'est pas ~la volonté et ce n'a jamais été Mon intention que cela puisse continuer. J'ai eu autre chose à te faire faire et c'est pourquoi Je t'ai conduit ici, pour t'enseigner ce que tu ne peux pas apprendre par toi-même, et pour t'entraîner pour Mon travail. » Alors Il a placé la *Gîta* dans mes mains. Sa force entra en moi et je suis devenu capable de suivre la pratique de la *Gîta*. Il ne s'agissait pas de comprendre intellectuellement, mais de réaliser ce que Sri Krishna exigeait d'Arjuna et ce qu'Il exige de ceux qui aspirent à accomplir Son travail: être libre de répulsion comme de désir, travailler pour Lui sans l'exigence de son fruit (10). »

On lui accorde une demi-heure de promenade dans le préau le matin et autant l'après-midi.

« ... C'est pendant que je marchais que Sa force entra de nouveau en moi. J'ai regardé la prison qui me séparait des hommes et ce n'était plus par ses hauts murs que j'étais emprisonné: non, c'était Vasudéva (11) qui m'entourait.

10. *Uttarpara Speech*, Chandernagore, 1922, p. 9.

11. Vasudéva, Sri Kri~na, 'Iarayan : autant de noms, de manifestations du Divin unique.

Je me suis promené sous les branches de l'arbre devant ma cellule, mais ce n'était pas l'arbre, c'était Vasudéva, c'était Sri Krishna que j'ai vu là dressé et étendant sur moi Son ombre. (...) ceci était le premier emploi de la vision plus pénétrante qu'Il m'a donné.

J'ai regardé les prisonniers dans la geôle, les voleurs, les meurtriers, les escrocs, et pendant que je les regardais, je voyais Vasudéva, c'était Narayan que je trouvais en ces âmes assombries et ces corps pervers... »

De grandes, de nombreuses expériences spirituelles emplissaient sa vie en cellule, toute une vie nouvelle se

construisait en lui, il se découvrait des capacités nouvelles - celles d'apprécier la peinture, par exemple - mais ce n'était pas assez.

« J'avais longtemps lutté pour réaliser le yoga et j'y étais parvenu en quelque manière, mais pour ce que je désirais le plus, je n'étais pas satisfait. Alors, dans la réclusion de la geôle, de la cellule solitaire, j'ai prié de nouveau. J'ai dit: « Donne-moi Ton ordre. Je ne sais quel travail faire et comment l'accomplir. Donne-moi un message. »

Dans la communion du yoga sont venus deux messages :

Le premier disait: « Je t'ai donné un travail qui est d'aider au relèvement de cette nation. Bientôt le temps viendra où tu devras sortir de prison... Je t'ai appelé au travail et voilà l'ordre que tu as demandé: Je te donne l'ordre d'aller de l'avant et d'accomplir Mon travail. »

Le second message vint, et il dit: « Quelque chose t'a été montré durant cette année de réclusion, quelque chose à propos de quoi tu avais des doutes, et c'est la vérité de la religion hindoue. (...) C'est pour le Dharma et par le Dharma que l'Inde existe (...) Mais quelle est cette religion que nous appelons Sanatana : éternelle ? (...) .Ce que nous appelons la religion hindoue est en réalité la religion éternelle, parce qu'elle est la religion universelle qui embrasse toutes les autres. Si une religion n'est pas universelle, elle ne peut pas être éternelle. Une religion étroite, sectaire, exclusive, ne peut vivre qu'un temps limité et dans un but limité. (...) Celle-ci est une religion qui insiste à chaque instant sur la vérité que toutes les religions reconnaissent: que Lui est dans tous les hommes et toutes les choses et qu'en Lui nous nous mouvons et avons notre être. C'est la religion qui nous rend capable non seulement de comprendre et de croire cette vérité, mais de la réaliser en chaque partie de notre être...

« Une fois déjà j'ai parlé avec cette force en moi, et j'ai dit alors que ce mouvement n'est pas un mouvement politique et que ce nationalisme n'est pas une politique, mais une religion, un crédo, une foi. Je le dis de nouveau aujourd'hui, mais sous une autre forme. Je ne dis plus que le nationalisme est un credo, une religion, une foi, je dis que c'est l'Eternel Dharma qui est pour nous le nationalisme (...) Tel est le message que je dois vous transmettre."

Ces ordres, il va bientôt pouvoir les vivre, car le 13 avril il était déclaré « non-coupable » par les assesseurs et, un mois plus tard environ, le juge Beachcroft acquittait le prévenu. Le juge Beachcroft sortait, lui aussi de Cambridge, où il avait été second en grec, juste derrière un certain Aurobindo Ackroyd Ghose...

Sri Aurobindo était, depuis un an, en prison. Elle rendait au monde un chef grandi, transformé : c'était une tragique nécessité, car le Bengale avait aussi changé; le mouvement nationaliste, décapité {car ses autres dirigeants n'avaient pas retrouvé la liberté}, ne faisait que survivre: le morne silence de l'oppression régnait, l'espérance mourait. Mais pas en Sri Aurobindo : il avait appris à voir, dans la répression victorieuse, la source des victoires futures, et dans la souffrance, le levain de l'héroïsme. Moins de quinze jours après sa libération, il prononce à Uttarpara un discours vraiment extraordinaire. Pour la première fois, il parle de sa vie spirituelle; mais ce n'est pas pour se grandir, c'est pour donner à son action nationale une tout autre base : celle d'une expression directe de la religion hindoue, l'Eternel Dharma, compris comme une vérité spirituelle universelle. Nous venons de citer ce discours.

Ces déclarations provoquèrent un intense étonnement. Enthousiasme chez un petit nombre, car beaucoup se demandaient comment un patriote, au premier rang de la vie moderne, peut dire que Dieu lui a parlé... dans une prison, et même dans le prétoire... La chose était au moins de mauvais goût, et il n'a pas manqué de journaux indiens pour le dire. Pour répondre, Sri Aurobindo disposait de deux hebdomadaires; de plus il avait écrit en prison, des poèmes surtout, et travaillait sans cesse, notamment à des traductions d'Upanishads importantes et à des essais sur plusieurs aspects essentiels de l'Inde : son art, sa culture, etc.

Parmi ces textes très courts, il en est un qui mérite un moment d'arrêt, il est intitulé : « Un système d'éducation nationale ». C'est une brochure de 55 pages *Oi1* Sri Aurobindo expose et justifie- en 1909 - les trois principes de base de toute éducation, que les plus avancés de nos éducateurs commencent à envisager - soixante-huit ans plus tard.

Le premier de ces principes est qu'aucun modèle ne peut être imposé : l'éducateur n'est pas un maître qui dicte, c'est un aide et un guide, son but n'est pas de suivre un programme, mais de faciliter à l'élève la pleine expression de ses qualités, de satisfaire ses curiosités les plus élevées.

Le second principe est que c'est à l'intelligence de l'élève qu'il faut donc s'adresser pour savoir ce qu'elle désire.

Le troisième est de partir de ce qui est pour aller vers ce qui sera, en suivant les étapes du développement naturel, et individuel, de l'élève; de ce dont il a déjà l'expérience, vers ce qu'il veut atteindre. Il s'agit donc de lui faire comprendre le monde et non de lui apprendre des faits. Ce sont les techniques qui s'apprennent: c'est l'affaire de l'apprentissage, qui vient après l'éducation, épanouissement de la conscience libre.

Ce n'est évidemment pas dans les conditions où il se trouvait alors, que Sri Aurobindo avait la possibilité de mettre en pratique sa pédagogie: nous verrons qu'il a pu le faire plus tard, mais il est nécessaire de voir que sur ce point - comme sur bien d'autres - il fut prophète avant d'être novateur.

Il fit de nombreux discours, publia de nombreux articles, tous visant à la constitution d'une Inde consciente de sa grandeur propre et libre de la manifester.

Son influence et sa popularité n'avaient fait que croître ; il restait le seul chef nationaliste important en liberté, le parti était diminué: on pouvait espérer l'abattre en éliminant son seul guide. Un coup de force fut préparé:

Aurobindo en fut prévenu et savait que ce n'était pas une simple intention, les fameuses ~ Régulations 3 » permettant de déporter sans accusation, sans preuve, et sans procès...

Il avait l'habitude d'aller chaque après-midi vers 16 heures aux bureaux de sa revue « Karmayogin ». Il n'en repartait pas avant 20 ou 21 heures. Pendant sa présence, un agent de la police secrète surveillait l'immeuble. Un soir de février, un ami vient l'avertir que son arrestation était décidée. Après un moment d'incertitude, dans le

silence, il reçoit l'ordre intérieur de se rendre à Chandernagore, territoire français. Dix minutes plus tard il était en route vers le (Gange : pour une fois, l'agent secret de faction n'était pas à son poste.

Le groupe de quatre hommes atteignit sans encombre la berge du fleuve. La nuit était tombée. Une barque à deux rameurs, louée sur place, enleva Sri Aurobindo et deux de ses amis. Ceux-ci le laissèrent à Chandernagore, où il se réfugia chez Motilal Roy, puis chez d'autres amis, consacrant tout son temps à la méditation solitaire.

Son séjour resta secret. Une instruction fut ouverte contre lui à Calcutta, à propos de l'un de ses articles. A ce moment, l'ordre intérieur lui fut donné de rejoindre Pondichéry. Une barque, menée par quelques jeunes révolutionnaires d'Uttarpara, vint le chercher pour le conduire par la grande voie du Gange, à Calcutta, s'embarquer sur le *Dupleix*, l'un des deux petits navires des Messageries Maritimes qui faisaient le service côtier. Parti le 1^{er} avril, il débarquait le 4 dans la somnolente capitale des Etablissements Français dans l'Inde et y recevait une amicale hospitalité chez Shan-kara Chettiar .

Il vécut dans une retraite totale. Pourtant, onze jours seulement après son arrivée, le plus imprévu des visiteurs se présenta : c'était le représentant d'un candidat aux prochaines élections législatives. Contrairement à toute attente, il fut reçu, pendant deux jours de suite, et deux à trois heures chaque fois. Ce nouveau venu s'appelait Paul Richard et venait de Paris où bien des choses s'étaient produites depuis le jour où le jeune Aurobindo passait de brillants examens au King's College.

*

On y était passé de l'enthousiasme au désespoir et à la rage. En 1869, Napoléon III, étant Empereur, on inaugurerait le Canal de Suez, dont le génie technique d'un Français, Ferdinand de Lesseps, avait permis la réalisation. Les extraordinaires possibilités commerciales, touristiques... voire militaires, que cette ouverture représentait, enflammaient les imaginations. Pour exploiter cet éclatant succès, un groupe d'hommes d'affaires plus riches d'audace que d'honnêteté, avaient lancé l'idée du percement d'un autre canal, cette fois à travers l'isthme de Panama, entre les Océans Atlantique et Pacifique. Les travaux, entrepris sans préparation technique suffisante, rencontrèrent d'insurmontables difficultés: l'entreprise se révéla être une spéculation honteusement frauduleuse, et la ruine des souscripteurs. Le scandale de Panama fut énorme, car l'opération n'avait pas eu que des perdants... Certains banquiers, avertis parce qu'ils étaient complices, purent se retirer à temps. Mais il s'en est pourtant trouvé un très petit nombre ayant une conscience exigeante, qui préférèrent se laisser ruiner pour ne rien retirer du peu qui restait aux souscripteurs trop confiants. L'un d'eux n'était même pas français de droit, mais il l'était de cœur : Maurice Alfassa était en effet né en Turquie, à Andrinople, où sa famille était établie depuis trois générations. Parti en Egypte comme employé de banque, à l'occasion du percement du canal de Suez, il y avait épousé, à Alexandrie, une jeune Egyptienne, protégée française, dont il avait eu un fils, Mattéo. Son intense désir était de vivre en France et d'en acquérir la nationalité. Le fait d'appartenir à une communauté israélite établie dans un pays de stricte orthodoxie musulmane, lui donnait un statut très particulier: pour des raisons pratiques, sa communauté avait obtenu la protection italienne et c'est ainsi que Maurice Alfassa vient en France, en 1877, avec sa famille et un passeport italien. Il s'installe à Paris, 41, boulevard Haussmann, où va naître, le 21 février 1878, à 10 heures et quart, du matin, leur première fille, Blanche, Rachel, Mirra, dont la vie fut, en tout, exceptionnelle.

Sur ce qu'elle fut à ses débuts, nous avons la chance d'avoir son propre témoignage, par quelques entretiens qu'elle eut avec des disciples, et surtout par une lettre qu'elle adressa, en anglais, en 1926, à une revue de Chandernagor (12)

Dès ses premières années, elle sut qu'un avenir particulier l'attendait, qu'elle aurait une mission à remplir.

12. A. B. Purani, *The Life of Sri Aurobindo* Sri Aurobindo Ashram, 3^e éd., 1964, p. 181.

C'était, dit-elle, « comme si j'étais née avec cela, et par la suite, le développement mental et cérébral ont fait croître la précision et l'étendue de cette conscience ».

Son caractère était d'une fermeté rare. A l'âge de dix ans, elle ne savait ni lire ni écrire, ayant estimé, en dépit du milieu familial, que cela ne lui était pas nécessaire. Mais, un jour qu'elle se promenait avec l'un de ses proches parents, celui-ci fut stupéfait de constater que l'enfant ne pouvait pas lire les noms des magasins et il lui en fit l'observation. Elle décida aussitôt de compléter ses connaissances et elle apprit à lire en quinze jours. Très tôt, elle avait commencé l'étude de la musique et de la peinture, non pas comme des « arts d'agrément », mais avec l'ardeur et la persévérance d'une artiste véritable. Elle s'était inscrite à un atelier et travaillait huit heures par jours, n'adressant la parole qu'à la monitrice : à quinze ans elle avait terminé ses études et donnait à son tour des leçons de dessin et de peinture. Entre-temps, un décret du 28 août 1890 avait donné la nationalité française à toute la famille.

Pour Mirra, dont toute la culture, l'éducation et les habitudes étaient françaises, et même parisiennes, ce n'était que rendre officiel un fait évident.

Cette vie extérieure très complète se doublait, pendant les nuits, d'autres activités; voici comment elle en parle :
« De ma onzième à ma treizième année, des séries d'expériences psychiques et spirituelles m'ont révélé non seulement l'existence de Dieu, mais la possibilité pour l'homme de Le rencontrer, ou de Le révéler intégralement en conscience et en action, de Le manifester sur terre en une vie divine. Cela, et la discipline permettant de l'accomplir, m'était donné, pendant le sommeil de mon corps, par plusieurs instructeurs, dont j'ai rencontré plus tard quelques-uns sur le plan physique. Par la suite... mes relations avec l'un de ces êtres devinrent de plus en plus claires et significatives, et bien que je n'ai su que bien peu, en ce temps-là, des philosophies et des religions

indiennes, j'ai été poussée à l'appeler Krishna et j'ai compris alors que c'était avec lui (que je devais rencontrer un jour sur terre) que l'œuvre divine devait être faite. »

On possède, écrit par Mirra, un conte daté de 1893, qui porte en épigraphe ces mots révélateurs du caractère de l'auteur :

Le sentier de tout à l'heure et la route de demain ne conduisent qu'au château de rien du tout (13). »

*

Le 13 octobre 1897, Mirra épousait le peintre Henri Morisset, dont elle eut l'an suivant un fils: André.

Par la suite, elle prit contact avec le Mouvement Cosmique, dont elle fit partie plusieurs années, organisant et dirigeant un de ses groupes parisiens.

Son désir de rencontrer les deux dirigeants du Mouvement, dans leur retraite algérienne de Tlemcen, se réalisa seulement en 1907, grâce à un prix de peinture gagné par Henri Morisset. Cette rencontre, sur le plan physique, avec l'un de ses instructeurs, fut un moment mémorable, et un tournant de sa vie; car cette même année, elle divorça pour se consacrer de plus en plus complètement à ses activités spirituelles et artistiques. C'est ainsi qu'elle rencontra un avocat, Paul Richard, qui partageait ses aspirations. Tous deux s'étaient donné pour but de retrouver dans l'Inde, celui que Mirra nommait Krishna. Paul Richard réussit, mais seul et, comme nous l'avons dit, débarqua comme représentant d'un candidat aux élections législatives... qui fut largement battu.

13. *Parole.,; d'Autrefois.*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 1946,

p. 1.

90

Mais le Destin veillait, Paul Richard rencontra Sri Aurobindo et acquit la conviction profonde qu'il était le Maître cherché.

Rentré en France peu après, il épousait Mirra l'année suivante et, trois ans plus tard, tous deux s'embarquaient pour Pondichéry, avec escale à Ceylan, sur un navire japonais. Ils avaient pour compagne une anglaise, Miss Hodgson, venue à Paris quelque temps avant, pour assister à des réunions en l'honneur d'Abdul Baha, le grand réformateur babiste ; sa rencontre avec Mirra fut décisive: elle ne la quitta plus jusqu'à sa propre mort.

Tous trois restèrent à Ceylan un certain temps, car le choléra s'étant déclaré dans l'île, l'Inde refusait le droit d'entrée par chemin de fer à ceux qui en provenaient. C'est grâce à un bateau (probablement français) que nos trois voyageurs arrivent à Pondichéry le 29 mars 1914.

*

Les quatre années qui se sont écoulées, de 1910 à 1914, avaient été une période de travail intense, à la fois pour Mirra et pour Sri Aurobindo. En France, la première approfondissait sa connaissance pratique des nombreuses manifestations des énergies spirituelles et de leur maîtrise. Ce qui a été publié de ses activités pendant cette période, est peu de chose en quantité, mais d'une grande valeur pour celui qui l'a connue ensuite comme la Mère de l'Ashram. Ses essais sur la vie spirituelle et ses réponses à des questions posées aux réunions des groupes qu'elle dirigeait, sont en effet en harmonie totale avec les nombreux Entretiens qu'elle a eus plus tard. Ceci montre bien la continuité et l'invariabilité de l'enseignement qu'elle a reçu et qu'elle a transmis, avant, comme après, sa venue dans l'Inde et sa rencontre avec Sri Aurobindo. Mais cette unité va plus loin.

A la même époque, celle qui sera la Mère, écrit dans un cahier ses prières et ses méditations (14). Ici nous sommes en présence de l'envol d'une âme vers son Seigneur; le style, toujours précis, est enflammé d'ardeur mystique, et s'il est vrai que ces textes montrent un épanouissement progressif de la conscience, c'est dans la continuité parfaite d'une même aspiration.

Un moment décisif se prépare.

*

A Pondichéry, la vie des réfugiés était dure. L'ameublement de leur logement comprend pour tous ensemble: une table, une petite lampe à pétrole et une lanterne avec une bougie, deux chaises et, pour Sri Aurobindo, un lit, de camp. Chacun des quatre disciples fait la cuisine pendant une journée; cela n'exige pas de connaissances bien poussées, car leurs menus sont formés de riz, de quelques légumes, de bananes et, après quelque temps, d'œufs ; plus tard du poisson apparaîtra, du thé et même de la viande, mais pas chaque jour. On mange dans la cuisine. Tout cela n'empêche pas Sri Aurobindo de donner des leçons de français, de grec et de latin à deux de ses compagnons.

Ils croyaient tous que leur exil ne durerait que six mois, mais les événements modifièrent leur compte et ils admirèrent devoir rester à Pondichéry quatre ans: un calcul que la guerre devait contredire. Pour conserver leur forme physique, deux d'entre eux jouaient au football tous les jours, pendant que Sri Aurobindo restait chez lui, à méditer ou à écrire. C'est qu'il tenait à expliquer à ses anciens compagnons de lutte les raisons de son retrait de toute action politique.

14.. *La Mère, Prières et Méditations*, Sri Aurobindo Ashram.

. Certes il les avait déjà données à Uttarpara et ailleurs, il faut pourtant répéter sans cesse que ce départ n'était pas un abandon, mais une plongée vers la source de toutes les libertés. Les correspondants s'imaginaient alors que cette retraite allait lui fournir de ces armes divines dont regorgent les récits de la mythologie héroïque et qu'il surgirait soudain, invincible, pour bouter l'Anglais hors du pays... Pourtant la vérité qui le soutenait était claire: de mémoire d'homme, on n'a jamais vu les changements de régimes, de religion ou d'idéologie, donner une solution stable et complète à nos plus grands problèmes sociaux: la guerre, la faim, la misère... si ces tentatives vers des solutions extérieures à l'homme n'ont pas réussi, c'est que la libération cherchée doit avoir sa seule source

possible en l'homme lui-même : il ne s'agissait pas de changer de roi -- ou de vice-roi -- mais de faire des hommes nouveaux. Et c'est la voie, la technique, permettant cette véritable transmutation, dont la recherche emplissait la vie de Sri Aurobindo. Comme il ne s'agit pas d'imaginer une doctrine, mais d'ouvrir une direction nouvelle de la Science de l'Homme, cette recherche est une expérience continue dont l'auteur est aussi le sujet.

Le danger ne l'inquiétait jamais: il entreprit un jeûne de vingt-trois jours en continuant ses activités habituelles : huit heures de marche dans sa chambre, ses lettres, ses lectures, ses méditations ; ayant constaté que ses forces ne faiblissaient dans aucun domaine, mais que ses muscles fondaient de telle sorte qu'il vivait de sa propre chair, il reprit son régime habituel sans précaution spéciale et n'en subit aucun dommage.

Dire qu'il a, pendant ces quatre années, pratiqué le yoga, n'est pas suffisant. Il en a parcouru longuement chaque partie, redécouvrant son sens et sa valeur, les renouvelant et les prolongeant par ses découvertes. Une telle ampleur dans ce domaine n'est pas seulement exceptionnelle : elle est unique à notre époque. Sri Ramakrishna avait été le premier à vérifier, dans sa conscience même, l'unité profonde de toutes les voies qui mènent au Divin. Sri Aurobindo a été possédé par cette même soif d'unité : non seulement il a vérifié l'unité fondamentale de l'expérience intérieure sous ses formes principales, mais il a constaté- ce qui était nouveau --- qu'il était possible d'atteindre par l'une quelconque d'entre elles l'essentiel du résultat des autres.

Il ne s'agit plus seulement d'une convergence de chemins distincts, mais d'une pénétration, d'une influence réciproque et d'une fusion de ces chemins: c'était la découverte du point de vue intégral dans le yoga. Elle allait conduire à une découverte plus importante encore et totalement neuve: celle d'une nouvelle discipline du yoga ; le fait ne s'était pas produit depuis la constitution du yoga tantrique, c'est-à-dire depuis près de neuf siècles. Cette extraordinaire réussite a sans doute des causes qui nous échappent, mais une est certaine: c'est le désintéressement total de Sri Aurobindo : la libération individuelle, but de tous les autres yogas, lui a paru un but insuffisant et trop étroit, à la lumière de la vérité qu'il avait vue. Bien des années avant, il écrivait (15) que le yoga doit être pratiqué non pour soi, mais pour l'humanité; depuis, le but s'est encore amplifié : c'est l'accomplissement de l'œuvre divine, l'expression directe de sa volonté dans la vie humaine.

Le 29 mars, à quinze heures trente, Sri Aurobindo reçoit Mirra et Paul Richard, qui viennent d'arriver de France, avec la fidèle Datta. Le lendemain, Mirra écrit sur son cahier (16) :

« Comme en présence de ceux qui sont intégralement Tes serviteurs, de ceux qui sont arrivés à la parfaite conscience

15. *The Yoga and its objects.*

16. *Prières et Méditations*, à la date du 30 mars 1914.

de Ta présence, je m'aperçois que je suis loin encore, très loin de ce que je voudrais réaliser; et je sais que ce que je conçois de plus haut, de plus noble et de plus pur est encore sombre et ignorant à côté de ce qu'il me faudrait concevoir, Mais cette perception, loin d'être déprimante, stimule et fortifie l'aspiration, l'énergie, la volonté de triompher de tous les obstacles pour être enfin identifiée à Ta loi et à Ton œuvre.

< Petit à petit l'horizon se précise, la route s'éclaire, et c'est vers une certitude de plus en plus grande que nous avançons.

< Peu importe qu'il y ait des milliers d'êtres plongés dans la plus épaisse ignorance, Celui que nous avons vu hier est sur terre; sa présence suffit à prouver qu'un jour viendra où l'ombre sera transformée en lumière, et où effectivement, Ton règne sera instauré sur la terre, »

*

La vie autour de Sri Aurobindo est complètement changée, une conception un petit peu plus ordonnée de l'existence matériel le s'y manifeste, grâce à Mirra qui ne craint pas de mettre la main à la cuisine et au ménage, Paul Richard se préoccupe d'obtenir que Sri Aurobindo écrive l'essentiel de ses connaissances et qu'elles soient publiées,

« Comme ma théorie était, écrit Sri Aurobindo à Dilip Kumar Roy (17), qu'un yogi doit être capable de diriger son activité vers n'importe quoi, je ne pouvais guère refuser. »

Et une revue mensuelle fut créée sous le titre d'*Arya*, ayant comme directeurs: Sri Aurobindo Ghose, Paul et Mirra Richard.

Le premier numéro parut pour l'anniversaire de Sri Aurobindo, le 15 août 1914 : la publication continua chaque mois jusqu'au 15 janvier 1921.

17. *Lile*, p. 162

Sri Aurobindo en est l'âme: pendant la première année il rédige à lui seul la moitié au moins des numéros; et presque la totalité pendant les cinq années et demie suivantes : au total plus de quatre mille pages in-octavo en une quarantaine d'articles et dix ouvrages importants. Il écrit en anglais, mais la revue comporte une édition française, où Mirra assure seule toutes les traductions.

Six mois après le lancement, les devoirs militaires rappellent en France Paul Richard qui repart le 21 février 1915, avec Mirra et Datta ; la revue paraît en anglais seulement par la suite et Sri Aurobindo en assure alors, seul, chaque mois, toute la rédaction, c'est-à-dire, comme il l'écrit à D. K. Roy : « soixante-quatre pages de philosophie, toutes devant être écrites par mon moi solitaire.

Le but de cette publication est précisé au verso de sa couverture :

« La Revue Arya » est purement philosophique. Elle a pour but l'étude des plus hauts problèmes, et la formation d'une vaste synthèse de connaissances harmonisant entre elles les diverses traditions religieuses, orientales et

occidentales, de l'humanité.

« Sa méthode est celle d'un réalisme à la fois rationnel et transcendantal consistant à unir aux disciplines intellectuelles et scientifiques celles de l'expérimentation intuitive.

Sri Aurobindo complètera cette déclaration plus tard en ces termes (18) :

« Son but est de sentir et d'exprimer notre pensée sur l'avenir, d'aider à faire prendre forme à ses bases et de les relier à ce qu'il y a de meilleur et de plus important dans la pensée du passé.

18. *Lire*, pp. 162, 168.

« La terre est un monde de Vie et, de Matière, mais l'homme n'est ni un végétal, ni un animal, il est un être spirituel pensant qui est ici bas pour transformer et employer son enveloppe animale en vue de buts plus élevés, avec des motifs supérieurs, et avec des instruments plus divins.

« Le problème de la pensée est de trouver l'idée juste et le juste chemin par l'harmonie; de rétablir l'ancienne et éternelle vérité spirituelle du Soi de sorte qu'il ré embrasse, imprègne et domine la vie mentale et physique ; de développer les méthodes les plus profondes et importantes d'autodiscipline et d'auto-développement psychologique, de sorte que la vie mentale et psychique de l'homme puisse exprimer la vie spirituelle par la plus complète expansion possible de ses propres richesses, de son pouvoir et de sa complexité ; et de chercher les moyens et les motifs par lesquels sa vie extérieure, sa société et ses institutions, puissent se transformer eux-mêmes progressivement en la vérité de l'esprit et se développer vers la plus complète harmonie possible de liberté individuelle et d'unité sociale.

« Tel est notre idéal et notre but dans *l'Arya*. »

Ce texte ne laisse aucun doute sur l'ampleur du programme aperçu: connaître la nature et l'origine de l'homme, préciser les techniques psychologiques lui permettant, en développant les hautes possibilités de la conscience, de parvenir plus tôt, plus complètement, à l'harmonie de sa vie individuelle et sociale: ce sera le but même de tout le yoga de Sri Aurobindo et ce but sera distingué de celui du savant par cette formule: le savant sait, alors que le sage connaît.

Ce que cette formule signifie est devenu parfaitement évident pour ceux qui ont assisté, pendant près de sept ans, à la rédaction d'*Arya* par Sri Aurobindo.

Il écrivait directement à la machine. Ayant choisi son sujet il se fixait le nombre de pages qu'il avait à remplir et le tapait sans ratures, ni repentirs. De ce fait, chacune de ses œuvres s'est trouvée découpée en chapitres de longueurs semblables - en général d'une douzaine de pages - dont chacun traite un sujet comme un tout. Hormis les six derniers mois où *Arya* ait paru, il menait de front six ouvrages différents. Différents par le sujet, par la variété des connaissances qu'ils exigeaient, mais reflétant une même vision. C'est l'exemple parfait d'une maîtrise totale de l'instrument mental qui donne une forme à ce qui lui est fourni par une conscience qui connaît la vérité. L'auteur, ayant conquis un point de vue central, tourne son attention successivement vers les sujets qu'il choisit, et décrit ce qu'il voit. Et cette position centrale, cette possession de la vérité, c'est le yoga qui la lui a donnée.

C'est un fait essentiel: ce n'est pas en vertu de dons innés exceptionnels, d'une grâce unique, qu'il est arrivé à cette maîtrise. En 1935, un disciple lui ayant soutenu le contraire 19 s'est attiré la réponse suivante :

« Il est singulier que vous ne puissiez pas comprendre une chose aussi simple. Je n'avais aucune inclination pour la spiritualité et je suis devenu spirituel. J'étais incapable de comprendre la métaphysique : je suis devenu philosophe. Je n'avais pas d'yeux pour la peinture, je les ai ouverts par le yoga. J'ai transformé ma nature, de ce qu'elle était en ce qu'elle n'était pas. Je l'ai fait avec une méthode spéciale et non par un miracle et je l'ai fait pour montrer (e que l'on peut faire et comment on peut le faire. Je ne l'ai pas fait par quelque besoin personnel ni par un miracle sans procédé. Et je dis que si ce n'est pas comme cela, alors mon yoga est vain et ma vie était une erreur

19. Correspondance avec Xirodbaran, 13 février 1935 ; Bulletin d'août 1974, p. 122.

- un absurde et stupide caprice de la Nature sans sens ni conséquence. Vous semblez tous croire que c'est me faire un grand honneur quand vous dites que ce que j'ai fait n'a pas de sens pour personne, excepté moi-même : c'est la critique la plus dévastatrice que l'on puisse faire de mon travail. »

Sri Aurobindo a consacré aux voies qui permettent de réaliser cette transformation de notre conscience, et aux étapes de cette quête, depuis le premier jusqu'au dernier numéro d' *arya*, le plus considérable de ses livres: *la Synthèse des Yogas*. C'est, du point de vue le plus extérieur, une psychologie nouvelle, mais sa nouveauté consiste à ne pas s'arrêter à décrire la structure et le fonctionnement des aspects de notre personnalité, comme le font nos psychologies occidentales. Elle s'élève - toujours sur une base expérimentale - jusqu'à l'unité spirituelle qui est la base et le but de tout ce qui est conscient en nous, par l'intermédiaire de leur lien naturel, l'être psychique, au sens grec du terme: à la fois l'âme et la personne, selon qu'on la considère par son sommet ou par la base.

A cet ouvrage pratique fait pendant un exposé théorique qui en est la métaphysique : *La Vie Divine*. Ses deux parties sont à la fois un exposé sur le Monde et sur l'Homme, une Cosmogénèse et une Anthropogénèse, s'appuyant sur la connaissance du passé pour décrire avec précision un avenir possible.

Autour de ces deux œuvres fondamentales se groupent des études Sur l'harmonie de ces vues apparemment nouvelles avec la tradition indienne : *Le Secret des Védas*, les *Essais sur la Gîta*, des traductions (certaines avec d'importants commentaires) de huit Upanishads ; des applications au domaine social: *l'idéal de l'Unité Humaine* et le *Cycle Humain*, et enfin des lettres... Des milliers, écrites aux disciples, traitant presque toutes de la pratique du yoga et dont de larges extraits ont formé des volumes de lettres qui s'échelonnent sur toute sa vie. Lors du centenaire de sa naissance, l'Ashram a publié ses œuvres complètes : elles occupent trente volumes.

Mais l'œuvre écrite d'un Maître, quelle que soit sa valeur, reste en retrait de ce que sa présence inspire.

Pendant près de onze mois, Mirra et Paul Richard vivront dans cette atmosphère de jaillissement spirituel et en recevront profondément l'influence. Mirra prend de plus en plus complètement conscience de sa nature profonde et de sa mission. Quand les exigences militaires rappellent Paul Richard en France, elle part avec lui en sachant qu'elle reviendra. En effet l'année suivante - 1916 - Paul Richard est chargé de mission au Japon où il se rend avec Mirra : ils resteront quatre ans en Extrême-Orient, Datta les accompagne.

Nous savons bien peu de choses des activités de Mirra au Japon, mais elles sont importantes. Quelques « prières et méditations » et sa correspondance avec Sri Aurobindo, montrent que son union de conscience avec les plus hautes manifestations spirituelles (c'est Sri Aurobindo qui le dit) s'élargit et s'approfondit.

Quant à Paul Richard, pendant ce séjour il fit plusieurs conférences dans les milieux universitaires de Tokyo, sous le titre commun de « *Aurore sur l'Asie* ». Il y brosse, avec un enthousiasme de prophète, l'avenir d'une Asie guidée matériellement par le Japon et spirituellement par Sri Aurobindo, et annonce la création d'une *Ligue universelle pour l'égalité des races*. Ces aspirations s'éteindront très vite après le départ de leur héraut : en effet, Mirra, Paul Richard et Datta débarquent à Pondichéry le 24 avril 1920.

Sri Aurobindo traduit en anglais *Aurore sur l'Asie*, qui paraît à Madras (20)

20. *The Dawn over Asia*, by Paul Richard, translated from the french by Aurobindo Ghose, Madras, 1920, Ganesh and Co.

100

A la fin de 1920, ou au début de 1921, Paul Richard rentre seul en France.

A ce moment *Arya* cesse de paraître: ce qui devait être publié l'avait été, c'est-à-dire toutes les œuvres principales de Sri Aurobindo, à l'exception de *Savitri* - cette nouvelle *Divine Comédie* -- grand poème épique de l'ascension spirituelle sans cesse repris et corrigé, dont les premiers fascicules ont paru seulement en 1947.

Mirra commence alors à porter le sari. A partir du 1er janvier 1922, elle se charge de toute l'organisation du groupe.

Dans un grand nombre d'Ashrams, c'est une femme d'une haute élévation spirituelle qui se charge de l'administration matérielle de la communauté, apportant son idéal de perfection aux moindres détails de la vie quotidienne : on l'appelle « la Mère ».

C'est ce rôle qui sera désormais celui de Mirra et c'est le titre qui lui sera donné.

La publication d'*Arya* avait très largement fait connaître dans l'Inde comment un de ses guides politiques était devenu - sans rien renier de son idéal patriotique - un Maître spirituel de la première grandeur. De plus en plus nombreuses étaient les demandes d'être reçu, pour une entrevue, pour un séjour ... rares étaient les acceptations. Pourtant les disciples, qui étaient cinq en 1921, étaient 24 à la fin de 1922.

Leur vie quotidienne était simplement réglée : petit déjeuner à 7 heures (en général thé et trois tartines de pain beurré), toilette, travaux variés, de 11 h 30 à 12 h 30, déjeuner, repos et travaux, à 15 h 30, thé (préparé à tour de rôle par les disciples) et vers 16 h, conversation avec Sri Aurobindo, qui se prolongeait souvent tard, jusqu'au dîner, vers 21 h 30. Les sujets les plus variés étaient abordés, mais dans la grande majorité des cas, il s'agissait de la vie spirituelle sous ses différents aspects dans le monde et parfois de la situation politique internationale dans ses conséquences pour l'Inde.

Plus tard des séances de méditations collectives dirigées par la Mère furent organisées : ainsi se laissait prévoir le grand événement qui marqua le 24 novembre 1926.

Mais il faut souligner ici l'importance spirituelle de la Mère; bien avant cette date Sri Aurobindo en a dit ceci :

« Quand je vins à Pondichéry, un programme me fut dicté intérieurement pour ma sadhana. Je le suivis en ce qui me concernait, mais sans progresser beaucoup dans l'aide à apporter aux autres; alors arriva Mirra, et avec son aide je trouvai la méthode nécessaire (21)

Il avait déjà dit :

« C'est lorsque je la vis que je compris que le don de soi complet était pratiquement réalisable, et que par conséquent, le yoga que j'avais entrevu était effectivement possible sur cette terre.)

Bien plus tard, à l'occasion du centenaire de Sri Aurobindo, la Mère a résumé leur position réciproque dans une formule saisissante, car elle s'applique aussi à l'Homme et au Divin :

« Sans Toi, je ne suis rien,

Sans moi Tu ne peux Te manifester. >

Pendant toute cette année 1926, une atmosphère d'ardente aspiration s'était affirmée, de plus en plus fortement.

Le 15 août, jour de son anniversaire, Sri Aurobindo avait formulé son but avec une extrême netteté :

« L'objet de notre yoga est de faire descendre une Conscience, un Pouvoir, une Lumière, une Réalité, autre que la conscience dont se satisfait l'être ordinaire sur la terre :

- une Conscience, un Pouvoir et une Lumière de vérité,

21. Journal d'Anilbaran Roy (en anglais) dans *Mother India*, octobre 1952, p. 5.

ce qui était le but des autres yogas n'est pour nous qu'un premier stade, qu'une condition préliminaire... Ils cherchaient une condition statique qu'ils considéraient comme un aboutissement, la libération étant pour eux le but final. Mais cette réalisation, cette ouverture à la Puissance infinie et universelle pour recevoir ses intimités et ses expériences, pour aller au-delà de l'égo, réaliser le mental universel, l'âme universelle, l'esprit universel, -

tout cela n'est qu'une condition préliminaire. Nous devons encore appeler cette plus grande conscience directement jusque dans notre être vital et notre être physique, si bien que le calme et l'universalité suprême puissent être établis dans toute leur plénitude du haut en bas. Si ceci ne peut être fait, la première condition de la transformation n'est pas réalisée. Le mental ne peut être transformé sans que l'être vital soit transformé. Et si l'être vital n'est pas transformé, rien ne peut être réalisé, car c'est l'être vital qui réalise. Et le changement complet de l'être vital ne peut être fait si l'être physique n'est pas lui aussi ouvert et transformé, car le vital divin ne peut se réaliser lui-même dans un * milieu non approprié et il n'est pas possible pour l'être physique intérieur de changer si l'être extérieur, **l'homme extérieur, n'est pas transformé. Ce processus de yoga forme un tout, où chaque stade dépend des autres. S'arrêter en chemin peut laisser subsister une préparation en vue d'une autre vie, mais n'est pas la victoire. Tout doit être changé avant que quoi que ce soit puisse être changé de façon permanente (22). »

Pour accomplir un tel travail de transformation, le groupe est amené à se replier profondément sur lui-même. Cette intensité culmine le soir du 24 novembre 1926 ; voici ce qu'en dit un des disciples présents, A. B. Purani :
« Le soleil s'était presque couché, et chacun vaquait à ses occupations.

22. *Sri Aurobindo*, pp. 379-380.

- certains étaient allés se détendre sur la plage - lorsque la Mère fit circuler un message invitant tous les disciples à se réunir aussitôt que possible dans la véranda où avait lieu d'habitude la méditation... A six heures la plupart des disciples étaient arrivés. Il commençait à faire sombre...

« Un profond silence s'était établi... L'atmosphère était chargée comme d'une énergie électrique. Dans ce silence, dans cette atmosphère d'attente et d'aspirations concentrées, le « tic » habituel se fit entendre derrière la porte, mais il semblait maintenant inusité. L'attente atteignit son point culminant. Sri Aurobindo et la Mère apparurent alors par la porte entrouverte. La Mère, d'un signe des yeux, demanda à Sri Aurobindo de passer le premier, mais Sri Aurobindo, d'un signe analogue, suggéra que ce soit elle qui le devance. La Mère entra lentement, suivi de Sri Aurobindo, d'un port majestueux. La petite table qui était devant sa chaise fut enlevée ce jour-là. La Mère s'assit sur un tabouret à son côté droit.

« Silence absolu, silence vivant - plus que vivant, débordant de présence divine. La méditation dura environ quarante-cinq minutes. Puis, l'un après l'autre, les disciples s'inclinèrent devant la Mère. Elle et Sri Aurobindo donnaient à chacun leur bénédiction. Quand un disciple s'inclinait devant la Mère, la main droite de Sri Aurobindo s'avavançait derrière celle de la Mère, comme pour bénir à travers elle. Après la bénédiction, il y eut encore, dans le silence, une courte méditation.

« Pendant toute cette période de bénédiction et de méditation, plusieurs parmi les disciples eurent des expériences précises. Quand tout fut terminé, ils eurent l'impression de s'éveiller d'un rêve divin. Puis ils réalisèrent la grandeur, la poésie et la beauté très pure de ce qui venait de se passer. Il ne s'agissait plus d'une poignée de disciples recevant sur un petit coin du globe la bénédiction de leur Maître. La portée était autre. Il était évident qu'une conscience plus haute était descendue sur la terre (23). »

Nul ne peut commenter une telle expérience, mais ses conséquences extérieures furent vite évidentes.

La plus visible pour tous fut la retraite de Sri Aurobindo : immédiate et pratiquement totale. Ayant acquis la certitude intérieure - il le dira plus tard - qu'il pourrait atteindre son but s'il y consacrait la plus grande part possible de son temps, il annule tous ses rendez-vous et interrompt tout contact direct avec ses disciples : cette décision immédiate est ce qu'il appellera « la sincérité des actes ». Il changera de logement une dernière fois l'année suivante et, pendant vingt-quatre ans, vivra dans un isolement presque complet.

Son activité n'en reste pas moins considérable. D'une part, une abondante production poétique et la révision, en vue de leur publication en volumes, des grands ouvrages parus dans *Arya* ; d'autre part, des lettres aux disciples : des milliers de lettres répondant aux questions qui lui étaient posées. On reste confondu d'étonnement devant la patience plus qu'humaine et la générosité d'un Maître, grand parmi les plus grands, acceptant que certains de ses disciples, assez nombreux, lui écrivent *chaque jour* et souvent sur des sujets bien minces, auxquels un peu de réflexion aurait permis facilement à leur auteur de trouver une bonne réponse...

Il ne cache pas son sentiment, en écrivant à l'un d'eux : « Le bon sens est excessivement peu Commun dans cet Ashram. Parfois je pense que seuls la Mère et moi-même

23. *Sri Aurobindo*, pp. 381, 382.

avons conservé notre provision sans l'épuiser et que tous les autres ont fait voler les leurs en haut du ciel (24). ~

La seconde conséquence majeure de ce retrait, fut le fait que non seulement la vie matérielle, mais l'enseignement spirituel des disciples fut confié à la Mère. Elle restait accessible, et tous usaient largement de la possibilité de recevoir ses conseils. Elle devenait, et elle est constamment restée, le commentaire vivant, l'expression dans le détail de la vie quotidienne, de la pensée et de l'inspiration de Sri Aurobindo.

On peut même dire qu'elle en est le seul commentateur indiscutable. Il faut insister ici avec toute la clarté possible sur cette identité de conscience ainsi révélée, car certains disciples et de nombreux étrangers à l'Ashram, indiens ou non, ont cru pouvoir mettre en opposition la Mère et Sri Aurobindo. Or celui-ci est formel :

« La conscience de la Mère et la mienne sont la même, la Divine Conscience une en deux, parce que cela est nécessaire... » ; nécessaire pour le jeu cosmique de la manifestation divine ; « Rien ne peut être fait sans Sa connaissance et Sa force, sans Sa conscience - si quelqu'un sent vraiment Sa conscience, il doit savoir que je suis là derrière elle, et s'il me sent, c'est la même chose pour la Sienna (25). »

« Il y a une Force divine qui agit dans l'univers et dans l'individu et qui est aussi au-delà de l'individu et de l'univers. La Mère est là pour tout cela, mais elle œuvre ici dans un corps pour faire descendre quelque chose qui n'a pas été déjà exprimé dans ce monde matériel, de manière à transformer ici la vie - c'est ainsi que vous avez à la considérer comme la Shakti Divine œuvrant ici pour ce but. Elle est cela dans son corps, mais dans sa conscience totale elle

24. *Sri Aurobindo Humour*, p. 31.

25. Puranj, *Life of Sri Aurobindo*, p. 248. Lettre du 13 uov. 1934.

est aussi identifiée avec tous les autres aspects de Divin (26). ~

De sorte qu'il précisera, dans le domaine pratique, que « chacun, qui est tourné vers la Mère suit mon yoga (27).

Ces déclarations ont deux conséquences nécessaires: la première est que ceux qui refusent de reconnaître l'identité essentielle de la Mère et de Sri Aurobindo sont en contradiction formelle avec celui-ci et ne peuvent pas être considérés comme ses disciples. La seconde est que la Mère, et par conséquent Sri Aurobindo un avec elle, est pleinement un Avatar.

Ce que je viens de citer fut écrit peu de temps avant mon premier contact avec l' Ashram, en 1935. Pendant deux ans, j'ai tenté de sentir - selon l'expression de Sri Aurobindo - ce qu'était le Gourou. Sans que je puisse en donner aucune raison, l'identité foncière de ses deux aspects ne me posait aucun problème, et l'étude de leurs œuvres a confirmé cette position. Mais le rôle et la nature d'un Avatar ...

J'avais, évidemment, souvent entendu parler, en Europe, de Jésus comme étant à la fois Homme et Dieu, mais, à toutes mes demandes à ce sujet, on avait répondu que l'on y croyait sans le comprendre, par ordre en somme, et même que c'était là un mystère impossible à comprendre par définition et ne devant pas être examiné aux pauvres clartés de l'intelligence que, pourtant, le même Dieu nous avait donnée...

Dans l'Inde, c'est une attitude bien différente que je rencontrais. L'existence de l'humanité était une grande fresque vivante dont les cycles successifs se déroulaient avec l'accompagnement harmonieux des rythmes cosmiques. A chaque période capitale, le Divin, dont la manifestation progressive était l'origine et le but de l'existence du Monde,

26. *Letters of Sri Aurobindo on the Mother*, 1935, Sri Aurobindo

Circle, Bombay, 1951, p. 67.

27. *Champakal*, p. 218.

incarnait dans un corps physique un aspect de Lui-même, le mettant ainsi à la portée de tous les hommes. C'était une descente du Divin amorçant une ascension de la conscience humaine. Des incarnations partielles - les *vibhuti* - pouvaient compléter cette élévation.

L'ombre, en moi, se dissipait. L'immense troupeau des hommes avait ses bergers, ses conducteurs divins : aucun temps, aucun peuple, n'en avait été privé, et la Sagesse lui avait été offerte sous les formes et dans la mesure où il pouvait l'accepter. Mon rêve ancien de rencontrer un être semblable au Bouddha Siddhartha s'accomplis sait donc... et d'une manière entièrement neuve, car jamais jusqu'à présent, un Avatar n'avait paru sous le double aspect, masculin et féminin, de son unité essentielle.

*

C'était là, au sens hindou du mot, un *darshan*, un point de vue et par là même, un nouveau point de départ. Je n'avais pas devant moi un Instructeur solitaire, rayonnant depuis un sommet vers un petit groupe de privilégiés, mais une expression humaine incroyablement concentrée, et sous son double aspect, de cette manifestation divine qui est l'existence même des Mondes. Autour du Maître, des pionniers - son Ashram - puis l'humanité tout entière, tous guidés, soutenus, plus ou moins consciemment, par une même Vérité en acte.

L'exigence de la vérité - au sens courant du mot - est extrême à l'Ashram. Dans la salle de réception où chaque visiteur doit attendre la personne qui va le recevoir, on peut lire cette phrase de la Mère, mise en évidence :

« Si nous permettons à un mensonge, si petit soit-il, de s'exprimer par notre bouche ou notre plume, comment pouvons-nous espérer devenir les parfaits messagers de la Vérité ?

« Le parfait serviteur de la Vérité doit s'abstenir même de la petite inexactitude, exagération ou déformation. »

L' Ashram est, aujourd'hui comme alors, un étonnant mélange d'ordre et de liberté. D'ordre dans son organisation matérielle, de liberté dans la vie des disciples. Une organisation de tous les éléments d'une communauté est nécessaire pour qu'elle soit *une*, mais pour qu'elle soit vivante il est indispensable qu'elle ne soit pas prisonnière d'un programme invariable.

Laisser un acte devenir une habitude, c'est accepter que le geste soit séparé de la conscience, échappe à tout contrôle, donc à tout progrès: c'est accepter l'esclavage d'un automatisme. Aussi voit-on avec une certaine surprise les activités purement matérielles de l'Ashram s'encadrer à peu près sans variations dans des horaires, alors que tout ce qui touche à la vie profonde, les méditations communes, par exemple, les entretiens avec la Mère, sont volontairement déplacés dans la semaine ou même la journée: non seulement ils ne sont pas obligatoires, mais ils ne sont pas habituels. Le don est toujours offert, mais chacun doit vouloir le recevoir.

Cette vérité est spécialement sensible quand le nombre des éléments change rapidement, or, en 1935, les 24 disciples de 1926 étaient devenus 350... Des problèmes nouveaux surgissent sans cesse, qui sont résolus au jour le jour: l'orientation sera sans variations, mais ses expressions ne seront pas définies à l'avance. Vers 1935, la Mère écrivait à un disciple :

« Il n'y a jamais eu, à aucun moment, un plan mental, un programme fixe ou une organisation décidée à l'avance. Tout est né, a cru et s'est développé comme un être vivant : par un mouvement de conscience (*chit-*

tapas) constamment soutenu, accru et fortifié. A mesure que la Force Consciente descend de la matière et rayonne, elle cherche les instruments aptes à l'exprimer et à la manifester. Il va sans dire que plus l'instrument est ouvert, réceptif et adaptable, meilleurs sont les résultats (28). »

Pour que cela soit possible, il faut que chaque activité soit insérée dans l'ensemble à la place la meilleure, à la fois pour la communauté et pour l'individu. Cela exige une surveillance constante: c'est là que la Mère manifeste ce qu'elle est. Qu'il s'agisse des légumes destinés à la cuisine de la salle à manger, ou de l'administration des ateliers, de l'Ecole ou du Dispensaire, c'est elle, et elle seule, qui décide en dernier ressort, assurant l'unité de toutes les activités. Mais cette présence constante tient compte de toutes les tendances, des possibilités individuelles et, bien souvent, des simples désirs des disciples. C'est ici que la liberté intervient.

La première chose demandée au nouveau venu est de découvrir son vrai métier, c'est-à-dire l'activité matérielle et quotidienne qui lui permettra d'exprimer le plus parfaitement son aspiration spirituelle. C'est dans cette recherche de la qualité, au sens le meilleur du terme, qu'est l'essentiel: il n'existe, à l'Ashram, aucune hiérarchie entre les travaux, ce qui compte est seulement la perfection du résultat, parce que toute perfection est divine et que chaque œuvre doit être pour le corps ce que la prière est pour l'âme. A ce point de vue, chaque disciple est seul, engagé dans la voie qu'il a choisi et qui en a fait un être nouveau. La Mère l'a bien précisé dès 1929 :

« Dès que quelqu'un suit la vie de l'Ashram et se donne au yoga, il cesse d'appartenir à quelque croyance, caste ou race; il est un des disciples de Sri Aurobindo et rien d'autre (29). » Donc -- cela est clair -- pas d'appartenance, de dépendance

28. *Champaklal Speel,s*, Sri Aurobindo Ashram, 1975, p. 244.

29. *Champaklal speaks*.

110

quelconque vis-à-vis d'une religion; attitude que résume une phrase souvent répétée à l' Ashram :

« Beaucoup de Spiritualité, mais pas de religion. > D'avoir affirmé la distinction de ces deux formes de vie et la nécessité de s'affranchir du lien de toute religion (ou de tout parti) pour les remplacer par la libre expérience de la vie spirituelle, est une des principales idées-forces du message de Sri Aurobindo à la vie moderne. Car « Cet Ashram a été créé... non pour la renonciation au monde, mais comme le champ de mise en œuvre pour le développement d'une autre espèce de vie (30) ». Il est un centre de concentration intense, dont le rayonnement n'est pas voulu, mais se révélera spontanément par la manifestation, à travers les disciples eux-mêmes, de la joie liée à cette nouvelle vie. L'Ashram lui-même n'a jamais rien fait pour sa propagande. « Pour tout travail sérieux, écrit Sri Aurobindo (31), la publicité est un poison. >

Pourtant le nombre des disciples a rapidement augmenté (il a plus que doublé en dix ans) et leurs activités sont devenues plus variées, souvent plus proches du monde extérieur. Il en est résulté une distinction entre ceux que l'on peut appeler les *membres* de l'Ashram, parce qu'ils lui sont indissolublement liés, lui ont tout donné et en reçoivent tout, et ceux qui ne sont pas capables de suivre un tel chemin, mais sont pourtant bien réellement *disciples* en ce qu'ils ont pris pour guide constant de leurs vies le message de Sri Aurobindo. De plus, il se crée autour de cet Ashram, comme autour de tous les autres, un cercle d'amis et de sympathisants, de disciples extérieurs: ils viennent en général reprendre périodiquement contact avec leur famille spirituelle. Ces visiteurs temporaires sont particulièrement nombreux aux époques des *darshan* :

30. *Letters*, 2d series, p. 465.

31. *Letter ç*, p. 277.

Ce sont les quatre jours de l'année où les disciples peuvent voir Sri Aurobindo et le saluer. Chacun est l'anniversaire d'un événement important: le premier fut celui du 24 novembre dont nous avons parlé. On commémore aussi l'anniversaire de la Mère le 21 février - celui de son arrivée définitive - le 24 avril - et celui de la naissance de Sri Aurobindo - le 15 août. Des visiteurs étrangers sont reçus ces jours-là avec les disciples : le nombre total de ceux qui viennent saluer le Sage dépasse souvent deux mille. Les hommes sont en blanc, les femmes et les jeunes filles brillent des plus belles couleurs. L'un après l'autre, les groupes qui attendaient assis dans les cours fleuries, se lèvent, passent en file étroite jusqu'à la salle de méditation et montent un escalier. En haut, à droite, une salle s'ouvre: au fond, dans une petite pièce qu'un divan remplit presque, est assis Sri Aurobindo ayant la Mère à sa droite. 'Chaque visiteur porte des fleurs: il approche, s'incline, dépose son offrande sur le seuil, et s'éloigne.

C'est ainsi que je l'ai vu la première fois, et que je l'ai revu depuis, chaque fois que cela m'était possible. Car des obligations diverses m'entraînaient loin de Pondichéry. Je n'avais pas rompu avec le monde extérieur. Faiblesse ? ou sincérité ? Le yoga de Sri Aurobindo est offert à tous, mais tous ne sont pas capables de le suivre, et personne, à l'Ashram, ne songe à le leur reprocher. Les liens du monde ne sont pas toujours ceux de plaisirs regrettés : il arrive que l'on se sente obligé, par soi-même, de tenir des engagements passés; c'était mon cas. Je voulais ne dépendre financièrement de personne - pas même de mon Maître -donc il me fallait continuer de travailler. D'autre part, je voulais terminer l'œuvre d'enseignement que j'avais commencée, et qui était sans aucun doute mon vrai métier : je n'avais alors aucune possibilité de le faire à l'Ashram.

Puis il y eut la guerre.

Beaucoup d'anciens amis, des compagnons des luttes pour la liberté, avaient suivi les traces du Mahatma Gandhi. Or il existait des divergences importantes entre les idées de ce grand chef et celles de Sri Aurobindo. La principale concernait la non-violence : pour le Mahatma, c'était un principe intangible, pour Sri Aurobindo, une

règle élevée, mais pas la règle suprême. Dès 1939, début du conflit, il annonce que les forces déchaînées par les nazis et leurs satellites étaient directement opposées à la réalisation <:du but spirituel qu'il proposait. En septembre de l'année suivante (32), il estimait nécessaire de prendre publiquement position et envoyait avec la Mère, une contribution personnelle au *Viceroy's War Purpose Fund* du Gouverneur de Madras ; elle était accompagnée d'une lettre où il était dit :

« Nous considérons non seulement que ce combat est engagé pour une juste et légitime défense, celle des nations menacées par la domination mondiale de l'Allemagne et par le système de vie nazi, mais qu'il est une défense de la civilisation et des plus hautes valeurs sociales culturelles et spirituelles que celle-ci ait atteintes (une défense) de tout l'avenir de l'humanité. »

Il était dur pour beaucoup de disciples indiens de voir le grand patriote se ranger du côté des anglais. Beaucoup pensaient que tout ce qui était ennemi de l'Angleterre était ami de l'Inde... et ne distinguaient pas ce qui appartenait au domaine spirituel de ce qui était du domaine matériel.

Il y avait alors deux ans que je connaissais l'Ashram t que j'étudiais les œuvres de Sri Aurobindo, mais c'est la

32. *On the War*, Calcutta, 1944.

guerre qui m'a fait quitter mon poste en Afghanistan pour trouver à Pondichéry un moyen de rejoindre mon lieu de démobilisation : Versailles... Il n'y avait plus de bateaux assurant des services avec l'Europe (et pas encore d'avions) et l'Indochine, consultée sur la possibilité de me recevoir, s'y refusait. Très naturellement l'Ashram où vivait ma mère, devint le centre de ma vie. J'y avais été confié, en quelque sorte, par la Mère, à un ingénieur français, polytechnicien, Philippe Barbier-Saint-Hilaire, qui était chargé des relations avec la France et les Français et de diriger toute la vie technique de l'Ashram. Un commun amour de la Science nous rapprochait et personne n'aurait pu, comme lui, me guider en donnant au message de Sri Aurobindo et de la Mère une expression qui me soit accessible. Mais il était bien plus que cela: j'ai vite vu en lui le parfait disciple, et c'est là ce qui faisait sa véritable valeur. Sa consécration au yoga de Sri Aurobindo était totale: chaque geste de sa vie en était pénétré ; mais aussi son dévouement à son gourou, à Sri Aurobindo et à la Mère, était total. Ce n'était pas de la docilité, mais une communion d'âme profonde, réelle au-delà de toutes les apparences visibles. Sa vie quotidienne était la manifestation directe, constante, de son aspiration spirituelle.

Parmi tout ce qu'il a créé, organisé, inspiré à l'Ashram, l'œuvre la plus importante est probablement le Centre International d'Education. L'avance japonaise vers le Bengale, les bombardements de Calcutta, nous avaient amené, en 1943, de nombreuses familles de réfugiés, disciples ou sympathisants de Sri Aurobindo et, avec eux, près de quatre-vingts enfants. Jusqu'alors aucun ashram n'avait accueilli des enfants, qui n'ont pas une maturité suffisante pour pouvoir s'engager dans la voie d'un yoga : l'âge d'entrée dans un ashram est, en général, voisin de trente ans. Mais alors la situation était différente: c'était une épreuve, donc une possibilité, que le Divin nous envoyait, et Sri Aurobindo accepta la charge de tous ces enfants, non pas en marge, mais dans son Ashram, en sachant parfaitement que cela allait profondément modifier la vie des disciples.

C'est Philippe Barbier-Saint-Hilaire - à l' Ashram : Pavitra - qui fut chargé de créer, pour cette jeunesse, une école.

Une école... Certes, des problèmes difficiles allaient se poser, mais aussi quelles merveilleuses espérances apparaissaient ! Trente ans plus tôt, Sri Aurobindo avait esquissé ce que devait être une éducation nationale indienne (33), en posant comme base de toute éducation, en tous temps et tous pays, trois principes essentiels dont nos réformateurs actuels auraient grand intérêt à s'inspirer, et qu'il est utile de répéter ici.

Tout d'abord: l'éducation, la culture, ne s'enseigne pas. Une école n'a pas, ne doit pas avoir, pour but, de faire des artisans, des professeurs ou de « bons » citoyens, selon le goût du parti au pouvoir, autrement dit, l'éducation doit être bien distincte de l'enseignement d'un métier ou d'une doctrine sociale: elle est seulement, mais entièrement, l'ensemble des moyens qui aident l'être jeune à manifester de plus en plus complètement cette partie supérieure de lui-même qui en fait un être véritablement humain et pas seulement un animal pensant.

Ensuite: tous les enfants ayant des possibilités latentes différentes, et inconnues, il ne peut exister aucun programme imposé à l'être en développement: c'est à l'élève que l'éducateur doit s'adresser pour connaître ses aspirations, ses curiosités.

Enfin: c'est à partir de ce que l'enfant connaît déjà par son expérience quotidienne,

33. *A susem 01 NationIII Education*, Arya Pub. House, 1924. Réunion d'articles parus en 1909 dans « Karmayogin ~.

que l'éducateur doit l'aider à découvrir ce qu'il cherche.

C'est suivant ces principes et en dépit de difficultés nombreuses, que Pavitra, bientôt aidé par Jean Raymond - à l' Ashram : Tanmaya - ont élaboré, sous l'inspiration constante de la Mère, la méthode du Libre Progrès, qui fait heureux, libres et vraiment humains, les sept cents élèves du Centre International d'Education de Pondichéry (34). Humains et dignes du Maître qui les inspire.

De cette œuvre unique au monde, j'ai vu l'aurore, mais l'ai quittée quand je la connaissais à peine, car il y avait la guerre. Le tourbillon des événements m'a pris, m'a fait vivre à Singapour, au Liban, en Ethiopie, puis retourner en France.

Partout la vie me proposait ses problèmes et m'offrait des occasions de les voir, de les comprendre et d'essayer de les résoudre selon l'idéal que mon Maître inspirait. Beaucoup d'erreurs, riches d'enseignements. Des êtres qui m'étaient chers ont quitté ce monde, l'Inde a été libérée, Sri Aurobindo a quitté son corps, l' Ashram s'est enrichi

de créations nouvelles, dont la principale est l'expérience d'Auroville.

Une possibilité nouvelle m'apparaissait progressivement au moment où ma retraite universitaire me permettait de nouvelles expériences et, parmi toutes, celle de reprendre un enseignement, mais à l'Ashram. Ce fut le pas décisif, la preuve de la vérité de mes espérances. Mais cela vint après une longue préparation.

J'avais beaucoup lu des œuvres de Sri Aurobindo, pour en faire, un premier exposé français (35), j'avais bénéficié des Entretiens de la Mère qui en commente la pratique : tout cela m'avait donné la joie intellectuelle d'une vision du Monde et de l'Homme,

--

34. *L'Ecole du Libre Progrès*, par G. M-H et J. B. Paris. Plon, 1972.

35. *Sri Aurobindo*, Les Cahiers du Sud, Paris, 1954.

de leur nature et de notre avenir possible. Pour la première fois, à l'étude du *comment* des phénomènes naturels, j'avais pu ajouter la révélation d'un *pourquoi* qui laissait entrevoir l'existence d'une connaissance intégrale, synthèse de la Science et de la Philosophie, offrant la Pierre philosophale de la transmutation humaine, en précisant les étapes de ce dépassement réel de nos limites. Ces trente dernières années de ma vie avaient été remplies - et transformées - par ce don de mon Maître. Mais un doute subsistait. Je voulais, évidemment me l'appliquer à moi-même, reconnaître en moi les éléments et les activités dont on me révélait le merveilleux assemblage... et cela faisait naître le doute que l'accord trouvé ne soit pas, au moins en partie, inspiré par cette complaisance que chacun porte à soi-même... J'en connaissais trop bien l'existence pour ne pas le craindre. Ce sont les enfants qui m'ont sauvé.

Ou plutôt, c'est par les enfants de notre Ecole que la Mère m'a sauvé.

C'est en effet l'influence constante de Sa présence quotidienne, des entretiens qu'Elle a eu avec eux, qui a donné à ces êtres jeunes la merveilleuse possibilité d'un épanouissement de leur vraie nature. En venant m'interroger sur des questions scientifiques dans la liberté totale d'une curiosité sans déformations par des programmes extérieurs, j'avais devant moi, en pleine objectivité, l'image vivante, agissante, d'êtres humains en pleine évolution, entièrement étrangers à mes habitudes et à nos goûts: leurs demandes et leurs réactions, étaient la pierre de touche de mes propres réactions et des questions que je me posais. Ainsi l'unité de l'Ashram, depuis le Centre lumineux de son Gourou, m'était directement sensible dans sa vérité agissante. J'avais trouvé mon Maître et c'est à tous ceux par qui Sa vérité m'est parvenue que va ma reconnaissance fraternelle.

117

SRI AUROBINDO ET LA MÈRE

Pendant vingt-trois ans j'avais vu -- de loin - la Mère diriger l'Ashram et son Ecole dans leur épanouissement, dans la plus totale fidélité à l'enseignement qui les avait fait naître. Puis la Mère aussi nous fut retirée. Matériellement seulement, car il n'est pas un seul disciple qui la sente absente. Aujourd'hui comme hier, aussi bien, mieux peut-être, le cœur et la pensée se tournent vers Elle et en reçoivent l'inspiration de sa présence.

En devenant professeur dans son école - elle était encore physiquement avec nous - en m'efforçant de vivre avec mes élèves selon le yoga de Sri Aurobindo, j'en éprouvais la force vraie, j'en vérifiais la vérité concrète, positive. Le respect de nos caractères individuels, la liberté de nos tentatives d'interprétation du monde, faisaient disparaître le professeur et les élèves, pour faire apparaître l'unité heureuse d'une famille unie par une recherche commune. L'expérience des plus âgés, la hardiesse des plus jeunes, nos erreurs et nos espérances, tout s'unissait pour nous amener ensemble vers une compréhension plus complète, plus respectueuse des innombrables aspects possibles de la Nature. Ainsi naissait en nous, non pas une science nouvelle, mais une approche entièrement neuve de la Vérité scientifique, à la fois plus simple dans sa structure générale et plus satisfaisante dans son étude globale de chaque sujet. Il y avait là union, *yoga*. Union de nos consciences tournées vers un objet commun, union de chacun de nous avec un aspect d'une Nature dont l'unité essentielle se révélait dans la diversité de ses expressions.

J'avais trouvé mon Maître.

REPONSE

Et pourtant... de quel droit puis-je employer cette forme possessive : *mon* Maître ? J'en ne possède rien de lui qui ne possèdent aussi tous ses disciples, mes frères, et quelle que soit l'étendue de ma participation elle ne retire rien, ne limite aucunement, celle de chacun d'entre eux. Ma courte phrase est donc fautive, fautive de tout le reflet qu'elle conserve des habitudes du monde profane : du

Maître il n'y a rien à prendre, se sentir disciple est une manière d'être, et non pas d'avoir, encore moins de prendre ; et pourtant on y reçoit sans cesse... richesse infinie de l'esprit. C'est l'absence de limite qui me révèle l'incompréhensible identité du Maître - qui est un être humain, donc limité par définition - avec .Cela qui est Un,

total infini. .Ceux que j'ai appelés Maîtres sont donc autant d'expression de la Vérité une, autant de manifestations personnifiées de l'amour qui l'unit au chercheur, autant de manières pour le Divin de se faire homme pour venir à ma rencontre. A chaque époque de ma vie éphémère, s'il le faut, il prendra le visage que j'espère: il sera donc bien « mon » Maître; car c'est à moi de le reconnaître chaque fois, de dépasser ses apparences, que ma nature a rendu nécessaires. De sorte que les disparitions de ces formes sont le contraire d'une séparation: un voile de plus qui se soulève entre Lui et moi, vers la reconnaissance finale d'une identité dans la Lumière.

**

BIBLIOGRAPHIE

SRI AUROBINDO ET LA MÈRE: A l'exception de quelques poèmes et de quelques lettres, l'œuvre de Sri AUROBINDO a été écrite et publiée en anglais, celle de la Mère est entièrement en français. L'une et l'autre sont publiées par l'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry.

Parmi les trente volumes des œuvres Complètes de Sri AUROBINDO quatre ouvrages sont essentiels :

La Vie Divine : résume sa philosophie et son message. Traduction française chez Albin Michel à Paris.

La Synthèse des Yoga : décrit les recherches théoriques et pratiques l'ayant conduit à la création du Yoga intégral. Traduction française chez Buchet-Chastel, à Paris.

Savitri : poème épique en anglais; vision de l'œuvre de salut du Divin vis-à-vis de l'Homme, en une Divine Comédie hindoue, à la fois Légende et Symbole.

Pensées et Aphorismes : publiés en français avec les commentaires de la Mère.

SUR SRI AUROBINDO :

On Himself : extraits de notes et de lettres, auxquels sont joints des extraits de notes sur « *On himself and the Mother* ~.

Jours de Prison : traduit du bengali par Michèle Lupsa.
Ed. Auropress, Pondichéry, 1975.

Plusieurs biographies ont paru en Angleterre et dans l'Inde, en anglais; une seule a paru en français; Sri Aurobindo en a pris connaissance et autorisé sa parution :

Sri Aurobindo : par G. Monod-Herzen, Cahiers du Sud. Marseille. 1954. Actuellement distribué par l' Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry.

Les œuvres de la mère sont contenues dans une dizaine de volumes *d'Entretiens* qui donnent ses réponses aux questions de disciples de tous les âges. Ils sont le seul commentaire incontestable de l'œuvre de Sri Aurobindo. Tous sont publiés en français, leur langue originale.

Ces volumes ont été précédés par un recueil de *Prières et méditation.* qui jalonnent les premières étapes de la vie mystique de celle qui deviendra la Mère.

Sur le Centre d'Education de l' Ashram de Sri Aurobindo et sa nouvelle pédagogie: *L'Ecole du Libre Progrès*, par (j. Monod-Herzen et .J. Bénézech. Paris, Plon, 1972.

II

Notre ami Kédar

1. LE DEPART

La vie humaine est une rivière.

Elle surgit d'une immensité souterraine inconnue, vers la lumière; sa source est l'infime apparition de possibilités sans nombre. On peut à peine dire qu'elle est: en fait, elle *dévi*ent, recevant et donnant, rapidement changeante par sa matière, presque permanente dans sa forme, si ce n'est par l'évolution que lui imposent les rythmes de la nature. Dans son voyage vers l'océan sans limites, elle reçoit, de l'un ou l'autre bord, d'autres êtres semblables à elle-même, s'unit à eux, se transforme, s'accroît, ou se perd.

Pour certains, cette similitude s'impose plus fortement. Par exemple, quand ils sont nés dans un pays riche d'eaux variées, de fleuves, rivières, étangs et lacs, comme cette partie orientale du Bengale dont les hommes ont fait, par erreur et petitesse, une unité séparée : le Bangladesh.

C'est légèrement au nord de son centre, près de la ville de Maïmensingh, que naquit notre ami Kédar, dans une très modeste famille d'agriculteurs et de petits commerçants, au village de Banagram, le 26 mars 1897 : c'était un vendredi.

La venue d'un enfant est toujours une joie, mais on espère davantage d'un fils que d'une fille : on y voit une marque spéciale de la bienveillance divine.

Kédar eut cette première enfance insouciant et joyeuse des hindous trop jeunes pour être soumis aux règles de leur caste. Dans l'Inde, les enfants sont rois, donc souvent tyrans ; Kédar ne faisait pas exception, mais l'insouciance n'a qu'un temps: époque heureuse où l'être se pénètre lentement des coutumes et des rites de la vie familiale, mais aussi apprentissage de la vie tout court, avec ses contraintes et ses refus.

Kédar était un enfant affectueux, mais vif et de courte patience, sauf sur un point: la présence divine. Oui : si tôt. Dans toute famille hindoue, elle est un élément constant de toute vie, à tout âge, aussi nécessaire que l'eau et la nourriture, aussi facile à laisser pénétrer en soi.

Chaque matin, la mère se lève avant l'aube, ranime le foyer, prépare le premier repas: le plus souvent des restes de la veille. Le père vient alors, et quand les ablutions ont purifié les corps, la *pudja*, cérémonie brève et simple, de gratitude et de confiance vis-à-vis du protecteur divin de la famille, suivie d'une offrande matérielle et morale, extérieurement symbolique, intérieurement réelle, rappelle à tous que le monde n'est pas fait seulement de nous-mêmes et de ce qui nous concerne, mais d'un immense inconnu, supérieur à notre raison, avec lequel notre cœur peut échanger les plus profondes vérités.

Ce n'est là, pour l'enfant, qu'un aspect de la routine quotidienne; mais bientôt il pose des questions: elles font surgir, en réponse, la fresque merveilleuse de la mythologie, dieux et démons, fées et génie. Mais aussi, et surtout, hommes qui, par leur volonté sans faille et leur ardeur, sans quitter le monde ordinaire, ont pénétré cet univers de prodiges, qui sont les témoins de son existence et des guides possibles vers lui. Bien vite, l'idée même de deux mondes disparaît et, s'épanouit la conscience d'une grande unité d'existence liant à l'humain le divin dans une même vie.

Rien de moins, mais rien de plus. Il n'y a pas de jours fixes pour manifester publiquement sa foi. Certes, il y a les jours des fêtes consacrées à l'un des protecteurs divins, et s'il s'agit de celui de la famille, il est naturel de participer à leurs ferveurs. Mais on peut sans blâme n'en rien faire, car ce n'est pas l'acte qui fait la communion : c'est la force d'aspiration, la puissance de l'amour. La *pudja* quotidienne, c'est-à-dire l'offrande de remerciement et d'adoration à la divinité de la famille, n'est donc que le rappel d'un état de fait qui va se prolonger à chaque instant de la journée, faisant sentir chaque événement comme l'aspect extérieur d'une réalité plus profonde, perçue directement, sans mots pour la dire. Plus tard viendront les prescriptions et les interdits : pour l'heure il n'en est rien, la religion n'est qu'une douceur, une confiance qui ouvre à l'enfant un monde qui fait excuser, en l'accompagnant, celui de la vie quotidienne.

C'est une croyance bien occidentale d'opposer la féerie à la raison: certains récits - en Occident - tout pailletés d'images magiques, se sont pourtant montrés riches d'une invisible vérité capable d'inspirer les vocations ardentes, même dans le domaine scientifique. L'enfant a soif de merveilleux parce qu'il sent que c'est là seulement qu'il trouvera l'aliment de sa sensibilité.

Kédar n'allait pas encore à l'école et l'on ne voulait pas l'y pousser, car il puisait largement ce qu'il pouvait assimiler dans les deux Livres qui sont, et resteront, les guides de chaque hindou : « la Grande Inde » - le *Mahabha-rata* - et « la Geste de Rama » - le *Ramayana* ; le premier exalte l'histoire de la Terre Sacrée, le second fait vivre, dans leur ampleur dramatique, les problèmes les plus difficiles de la vie individuelle, mais l'un et l'autre enseignent par l'image, le rythme et l'harmonie des mots, dans une atmosphère enchantée. Plus tard, un Maître spirituel viendra révéler, au-dessus de ce brillant peuple de guerriers et de chasseurs, l'Esprit Suprême qui est le tout.

Pour le moment, c'est sa mère ou son père, qui déroulaient pour Kédar les épisodes ; c'était parfois un ami de passage, car on se rend beaucoup visite, dans l'Inde, et pour plus d'un jour: il est alors bien rare qu'il ne soit nécessaire de remonter aux grands exemples du passé en ouvrant le Grand Livre de l'Epopée. Tout cela reste familial et simple, mais il arrive que le visiteur soit érudit et puisse prolonger son récit - qu'il faisait dans l'idiome chantant du Bengale - par quelques citations du texte sanskrit aux sonorités de bronze et d'or. Richesse de l'esprit dans une humble demeure.

Il fallait tout de même songer à préparer l'enfant à faire son entrée dans un monde qui, pour donner peu, exige beaucoup du nouveau venu et, tout d'abord, cette « instruction) que l'on acquiert à l'école. J'entends une école officielle, où l'instituteur possède un diplôme gouvernemental. Banagram était un trop petit village pour posséder un Temple du Savoir, même sous la plus humble forme; il fallut envoyer Kédar chaque jour jusqu'au village voisin: l'enfant avait sept ans.

*

La famille, les voisins: c'est un monde; l'école, les camarades, le maître: c'en est un autre, qui laisse deviner

plus loin tout un univers auquel on n'a jamais pensé, un inconnu redoutable mais passionnant. Surtout à la fin de cette année 1904.

Lord Curzon, Vice-roi des Indes, excédé par l'agitation patriotique du Bengale, soutenue par les bourgeois aristocrates ayant acquis une culture britannique, décide de limiter arbitrairement le nombre des étudiants. Décision considérée par tout le pays comme une insulte, car elle bafouait publiquement la fierté passionnée - et bien justifiée - de ce peuple, pour sa culture millénaire. La faute anglaise était lourde: pour la première fois dans l'histoire moderne, un peuple de couleur, le peuple japonais, avait remporté d'écrasantes victoires sur une nation blanche : la Russie. Lord Curzon, ayant constaté que ses décrets contre l'Université n'avaient fait qu'empirer la situation, décide, comme nous l'avons dit, de frapper un coup décisif : puisque le nationalisme des hindous était irréductible, il fallait lui opposer une autre passion qui mette partout en minorité les perturbateurs. La religion musulmane allait y servir: on diviserait le Bengale en deux parties, orientale et occidentale. La première serait unie à l'Assam (où les musulmans sont prépondérants), alors que la seconde serait unie au groupe Bihar, Orissa, Chota, Nagpou, en majorité hindou, mais nullement bengali.

Cette opération n'était habile que sur le papier et dans des esprits profondément ignorants du caractère bengali. Dès le projet connu, l'opposition se manifeste. Le 7 avril 1905 un grand meeting de protestations est organisé à Calcutta sous la présidence du Maharadjah de Kassim Razar, propriétaire de grand nom, qui ne manque pas de rappeler que si la tradition avait donné à ses pairs le droit de faire des rois, elle leur accordait aussi celui de les défaire.

Le 30 août, tout le peuple bengali espérait encore; le 29 septembre, le partage prenait force de loi. L'indignation fut énorme. Des hommes aussi nobles et pondérés que Rabindranath Tagore ou Sir J. C. Rose rêvent de tuer le sadique qui déchire leur patrie. Partout des réunions se tiennent pour décider la lutte; le 16 octobre, des piles de tissus anglais sont brûlés symbolique ment et des centaines d'étudiants quittent les écoles du gouvernement.

L'Angleterre s'émeut enfin: Lord Curzon est remplacé. Mais le prestige britannique était en jeu et tandis qu'à Londres l'ex- Vice-roi était vertement jugé, les autorités britanniques maintenaient le partage pendant six ans,

130 plongeant le Bengale dans la douleur, la rébellion et leur: ombres: la répression policière et les déportations. C'est ainsi que le terrorisme apparut au Bengale alors qu'il ne figurait pas au programme des principaux révolutionnaires,

*

Dès 1904 la fièvre patriotique était devenue intense et pénétrait les campagnes. Prendre contact avec ce monde de violence, de secrets, de colères, fut un choc pour Kédar . L'instituteur est, en principe, un homme qui sait, et si ce n'est pas toujours vrai, on le croit quand même, et son avis compte. Celui de Kédar était un ardent patriote, adversaire fougueux de la division projetée. Il n'en parlait guère aux enfants qui lui étaient confiés, mais il en parlait devant eux. Kédar découvrait un monde dur et violent, des enthousiasmes terriblement attirants, toute une activité bien différente de la douceur monotone familiale; pourtant un même sentiment liait l'une à l'autre: une ardente aspiration vers la justice et la liberté.

Par contre, l'opposition était grande entre une existence dominée par des divinités rigoureuses, mais bienveillantes, et l'obligation de subir l'autorité sans cœur de cet être invisible mais trop humain: l'administration. Soyons justes : il y avait parmi les britanniques un fort mouvement de contestation. Son centre était l'organisation dite « *du congrès* », due à l'initiative courageuse d'un théosophe, David Allan Hume. L'autorité anglo-indienne en était agacée, mais pas tellement gênée, parce que ce groupement le demandait que des réformes pouvant être obtenues par la voie l'égalité, ce qui permettait au pouvoir, quand l'urgence exigeait, d'accorder des broutilles en criant bien haut qu'il s'était fait forcer la main...

Dès 1906, se constitue une *Conférence révolutionnaire indienne* qui groupe l'élite de l'opposition; des libelles sont publiés, des réunions publiques tenues malgré la police. De Baroda, à l'extrême ouest de l'Inde, un bengali secrétaire du Maharadjah, puis professeur, Sri Aurobindo Ghose, avait abandonné une situation confortable pour venir animer, à Calcutta, la lutte politique. Il participe, à Kishoreganj à une réunion des principaux chefs révolutionnaires : son attitude calme et sûre y révèle un maître conducteur d'hommes. Sa popularité grandit et son portrait se trouve chez la plupart des patriotes. Kédar le voit chez le père de *l'un* de ses camarades; il montre un visage maigri, marqué par la maladie, où flambent des yeux magnifiques: le regard de la certitude. Kédar demande l'image et on la lui donne ; il avait neuf ans et ne se doutait pas du lien qui venait de se nouer ainsi.

Les événements prenaient alors une tournure nouvelle : 1907 est une année cruciale. Tout ce qui compte dans le mouvement de revendication nationale se réunit à Surat et transforme entièrement le parti du Congrès: les timides réformes de Hume sont rejetées, le parti devient indien et son but est l'indépendance totale de l'Inde. A partir de ce moment, l'espoir renaît dans le pays tout entier: une flamme vient de surgir qui ne s'éteindra pas, et celui qui est au cœur de cette ferveur, c'est cet Aurobindo dont Kédar a demandé et reçu la photographie.

Deux ans plus tard, une école est enfin fondée à Banagram, où l'anglais est obligatoire: Kédar y est admis en troisième année. Aurobindo vient de sortir de prison et s'est réfugié en territoire français, à Chandernagor d'abord, puis à Pondichéry.

Les années passent. Une petite sœur, Bimala, est née, la vie est difficile. L'école est transformée en Etablissement Secondaire, mais les professeurs sont plus préoccupés d'indépendance nationale que d'enseignement, la sensibilité de Kédar le rend plus accessible aux passions qui s'expriment autour de lui: la politique patriotique l'envahit, l'obsède, et lui fait négliger ses études. Il va même les abandonner complètement, car une force qui n'est pas humaine vient de s'éveiller en lui, faisant brusquement s'épanouir cette aspiration spirituelle qu'il a toujours ressentie comme une exigence de son être, mais sans lui donner un aliment concret.

Il vient d'apprendre que son ami Upendra Kishore, qui au village de Kathaltali, à peine à une demi-heure de marche de Banagram, va recevoir son Maître spirituel, Srimad Bharat Brahmachari, et que ce gourou voit la Mère

divine et lui parle. Il y a là une occasion providentielle pour faire demander à la Divinité elle-même comment l'Inde obtiendra son indépendance. Kédar demande donc l'autorisation de venir voir le Maître, la reçoit et se rend chez Upendra.

Bharat - nous l'appellerons ainsi par 'commodité - était assis sur un tapis. Devant lui quelques vieux villageois l'interrogeaient sur le Dharma, la Loi divine. Ces paysans étaient bavards et Bharat les écoutait en souriant avec tant d'attention qu'il paraissait plutôt recevoir un enseignement que le donner! Il vit Kédar, resté dehors devant la porte et lui dit: « Entre et assieds-toi ». Kédar s'étant avancé, se prosterna devant le Sage, selon l'usage... mais ses 19 ans n'avaient pas envie de rester avec des vieillards... Bharat était le plus jeune, il avait déjà 43 ans... Kédar, sans rien demander, repartit pour Banagram. Mais sa pensée, et plus encore le meilleur de lui-même, restaient avec Bharat: il avait trouvé son gourou, mais ne dit rien.

Dans sa chambre, il avait deux photographies : l'une de Sri Aurobindo, l'autre d'un Maître célèbre, Loknath, gourou d'un gourou de Bharat, et Kédar lui trouvait une ressemblance avec Bharat.

Les habitants du village de Kathaltali, où résidait le Sage, s'inquiétaient. Ils craignaient que leurs enfants ne veuillent quitter leurs familles pour devenir ses disciples, et leur défendaient de lui rendre visite. Les parents de Kédar avaient les mêmes craintes pour lui, mais ne lui avaient rien dit. Il retourna voir Bharat, et je dis bien: voir, car il ne l'a que regardé de loin. Ce même soir, les élèves de l'école devenaient disciples de Bharat malgré leurs parents. Quelque temps plus tard, Kédar revit Upendra et lui confia son désir violent de devenir disciple de Bharat : l'ami fut étonné, car il croyait que Kédar avait été initié en même temps que ses camarades. Bharat était parti, mais Upendra savait qu'il s'arrêterait au village de Lakhia où se trouvait son Ashram, et il promit à Kédar de le mener alors près de lui: ce qu'il fit, un soir de pleine lune, sous une pluie torrentielle.

Le mot n'est pas trop fort: en temps de mousson ; les moindres sentiers deviennent torrents, et circuler la nuit présente des dangers certains. Après bien des difficultés, Upendra, Kédar et quelques amis, arrivent auprès de Bharat. Il était assis sur un lit bas alors que des disciples en occupaient un autre: par temps de pluie, il n'est plus question de s'asseoir par terre. Kédar et ses compagnons, après s'être prosternés, se sont assis avec les disciples. L'un d'eux chanta. Sa voix disait si bien l'émotion de son cœur qu'elle se chargea de larmes; Kédar aussi pleura. Voyant cela, Bharat l'appela et le fit asseoir sur ses genoux. Kédar eut la sensation de tout oublier, d'être enveloppé par la grâce et pénétré par une joie profonde, puis il se leva pour s'asseoir plus loin. Peu après Bharat se leva et emmena toutes les personnes présentes pour aller dîner chez l'un des disciples.

C'est seulement le lendemain matin - un dimanche -qu'Upendra présenta ses amis à Bharat : il ne l'avait pas fait la veille en raison du caractère religieux de la réunion. En présentant Kédar, il dit que son oncle était sanniyasi ; alors Bharat mit sa main sur la tête de Kédar en disant :

« Tu es né dans une famille de sanniyasi : pourquoi es-tu venu *près de moi* ? :) »

Kédar répondit doucement.

« C'est pour cette raison-là que je suis venu

Le soir même il était initié par Bharat.

2. LE PREMIER GOUROU

Il s'appelait donc, en entier, Srimad Bharat Brahma-chari. *Srimad* est un titre de politesse, *Bharat* Son nom, *Brahmachari* l'indication qu'il a fait vœu de pureté physique. L'appeler seulement par Son nom - Bharat - n'est pas un manque de respect, s'il est évident que cette abréviation est une commodité mais pas un oubli.

Il faut s'entendre au sujet du titre de *Brahmachari*. C'est l'état que doit adopter chaque étudiant d'un Maître jusqu'à l'époque *ouï* le mariage en fait un chef de famille ; en Europe on le traduit souvent par chasteté, ce qui est incomplet et, par là, inexact. Qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, dans l'Inde, le fait d'avoir des enfants n'a jamais été considéré comme un péché OU même comme un obstacle à la Sainteté et, de façon correspondante, la continence n'y est pas une vertu. Ce que l'on demande au brahmachari est, assurément, la continence, mais en tant qu'aspect physique de la chasteté, qui suppose l'absence de tout désir, de toute pensée, ayant pour but le plaisir génital réel ou imaginé. Le brahmachari parfait n'est pas un ascète et ne se prive de rien: c'est sa nature qui est particulière.

Bharat était de ceux-là, et paraît il peine un homme à nos yeux d'humains ordinaires. S'il était ainsi libéré, spontanément, des plus violentes - et plus naturelles - attractions, c'est sans doute parce que, dans des vies antérieures, il avait épuisé toutes les expériences qui lui étaient réellement utiles. Ne commettons pas l'erreur de le juger selon les habitudes de la vie ordinaire.

Quand il a rencontré Kédar, il avait déjà derrière lui une vie Où tout l'essentiel était en marge du monde.

Sa naissance, et même ce qui l'avait précédée, ne s'était pas produit à la manière ordinaire, mais accompli suivant d'autres directions. Il a toujours estimé que sa naissance à Jagadal, à trois kilomètres de l'immense Brahmapoutre, était prédestinée, comme l'était le choix, par le destin, de ses parents, modestes possesseurs d'un petit bazar, où l'on trouvait un peu de tout, de l'épicerie à la papeterie. Famille bien peu nombreuse puisqu'elle n'a compris, pendant des années, que trois personnes: la grand-mère, sa fille Dinamani et son mari. Pas d'enfants. Était-ce l'expiation d'une faute ? les prières n'eurent pas d'effets, mais la grand-mère rêva que sa fille devait jeûner le huitième jour de la grande fête de Dourga. Trois années de suite le jeûne fut observé et enfin

une fille est née; Nityamaï. Or c'est un garçon que l'on voulait. Un rêve vint à Dinamani.

Toute la terre était illuminée par la lune et une voix lui disait: « Continue tes prières : j e viendrai. » Elle s'éveilla sans pouvoir penser qu'il s'agissait d'un rêve. Ses prières nombreuses indisposaient les voisins; la piété est une excellente chose, mais pourquoi vouloir faire mieux que les autres ? Surtout quand on n'est pas brahmane...

En fait, toute la vie de Dinamani était surprenante ; elle avait de nouveau rêvé, mais cette fois un rayon de lune l'avait pénétrée et un enfant était attendu. Elle retrouvait pendant son sommeil, un monde de lumière et, à l'état de veille, entendait des sons de flûte et sentait des parfums merveilleux... Mais les mois passaient : neuf, dix... au onzième, en juillet 1874, un garçon vint au monde - neuf ans après sa sœur - le nouveau-né ne bougeait pas; on prit son pouls : il était bien vivant. Ses jambes étaient repliées sous lui dans la position du lotus : celle de la méditation.

*

Cette naissance insolite fut le début d'une enfance normale. Pourtant elle manifestait les germes d'un appel intérieur. Dès qu'il su¹ parler, l'enfant joignait ses prières à celles que sa mère adressait chaque jour à la Lune, protectrice de sa maternité. A cinq ans, l'enfant, se trouvait seul un jour chez des voisins brahmanes. Comme tous leurs semblables, ceux-ci avaient chez eux une pièce consacrée à la méditation. Bharat y entra et vit, posée sur une petite table, près d'un mur, une pierre étrange. C'était une de celles que l'on trouve au Népal, dans la rivière Gandaki ; en apparence, c'est un galet arrondi, mais fragile : un choc assez faible suffit à briser la surface, révélant une cavité intérieure tapissée de cristaux. Ces géodes sont des symboles de Vishnou ; celle que voyait Bharat était noire, il la prit dans ses mains au moment où le maître de maison entra dans la pièce. Il fut profondément choqué de voir cet enfant -- qui n'était pas Brahmane - tenir cet objet sacré ; il voulut le lui retirer, mais Bharat s'y accrochait en pleurant. Il finit pourtant par le rendre quand le voisin promit de lui en donner une semblable. Il ne tint parole qu'à moitié en apportant à l'enfant une imitation de géode en terre cuite.

Mais il n'est pas d'imitation pour un cœur vraiment épris : chaque jour l'enfant pria le symbole. Il demandait à sa mère des fleurs et de la nourriture pour les offrir à son Dieu, et se désolait que celui-ci ne la mange pas. Pour le consoler, sa mère dut lui dire que, plus tard, s'il faisait lui-même la cuisine pour Vishnou, celui-ci en mangerait.

Un an plus tard - il avait six ans - Bharat habillé d'un vêtement bien propre, *dhoti* autour des hanches, *tchaddar* (rectangle de tissu aux coins supérieurs croisés et noués) autour du cou, portant une bouteille d'encre et un calame de roseau, faisait son entrée à l'école. Pendant quatre ans il fut un élève studieux et discipliné. Il apprit, avec ses camarades, à faire des additions, des soustractions, et des multiplications. Un jour, le maître ayant souligné l'étendue de leurs connaissances, leur annonça qu'ils allaient apprendre la division... Bharat répéta ces derniers mots d'un air songeur qui fit rire ses compagnons. Il réfléchissait : « L'addition, se disait-il, c'est l'union avec le Divin : c'est bon; je ne veux pas apprendre la division, qui est le contraire ». En rentrant chez lui, il annonça qu'il ne voulait plus aller à l'école, et tint bon contre tous.

Bien vite, il acquit la conviction que ce qu'il voulait posséder n'était pas la connaissance contenue dans des livres, mais la Vraie Connaissance, celle de l'Unité Divine ; et c'est en celle-ci qu'il vit désormais ce qui :était en vérité son Père et sa Mère, cause et manifestation de son existence.

N'allant plus à l'école, il avait du temps libre, qu'il employait à s'entraîner aux postures du Hatha-yoga. Dans ses prières, il demandait au Divin - sa famille véritable - de se manifester à lui; et comme exercice de dévotion, il jeûnait, mais en cachette de sa mère, qui ne le lui aurait pas permis.

Des épreuves l'attendaient. Sa sœur se trouva veuve, encore jeune, avec deux fillettes : elles vinrent habiter avec la famille. Puis le père mourut et Bharat devint chef de famille à quatorze ans. Il cultiva le petit champ près de la maison et dut s'occuper du magasin bien modeste créé par son père: il aurait fallu disposer de journées doubles pour être à la fois au champ et au comptoir. Un voisin vint l'aider pour son commerce, mais il fallait rémunérer cette aide. Bharat accepta, car son but n'était pas de gagner de l'argent: il voulait profiter de la liberté retrouvée pour se rapprocher du Divin. Il savait fort bien que sur ce chemin difficile, l'équilibre du corps et l'harmonie de ses activités étaient une des meilleures préparations possibles à la Grande Rencontre. Il fit encore plus d'exercices d'asana et prit encore moins de nourriture, en espérant que sa mère ne s'en apercevrait pas. C'était impossible, car il avait franchi les limites en poussant si loin son jeûne qu'il n'arrivait plus à avaler ... Connaissant le caractère de son fils, sa mère utilisa le seul moyen à sa disposition: elle se livra elle-même à un jeûne si sévère - elle refusait même de boire - que sa vie fut en danger. Voyant cela Bharat se prosterna devant elle en pleurant et tous deux revinrent à un régime plus normal.

Ce paroxysme avait sa raison d'être, mais Dinamani l'ignorait... Comme chaque famille hindoue, celle de Bharat avait son gourou : Shvinkanta Tarka Lankar, et celui-ci, dès qu'il avait appris le deuil de ses disciples, vint les voir. Il s'était, alors, rendu compte, au cours d'une conversation avec le si jeune chef de famille, de sa maturité spirituelle exceptionnelle, et lui avait proposé de devenir son disciple : on imagine avec quelle joie cela fut accepté ; Bharat reçut alors le mantra d'Ananda. Mais en secret vis-à-vis de sa mère.

Secret lourd à porter. Le maître avait proposé de prolonger son séjour pour aider son nouveau disciple dans sa pratique spirituelle,

140

mais ce ne fut pas suffisant pour rendre son projet réalisable, car ce n'était que le matin très tôt ou le soir tard, quand sa mère dormait, que Bharat pouvait s'exercer. Il fut bientôt plus seul encore, car son gourou quitta ce monde peu de mois plus tard. Et le désir grandissait chez l'enfant de retrouver un guide vers le Divin.

Pendant quelque temps, il accompagna dans leurs tournées religieuses des chanteurs de Kirtans, mais cela ne comblait pas le vide de son cœur.

Or un gourou vivait dans un village voisin. C'était un homme appelé Abhayacharan Brahmachari, un brahmane dont on disait des choses étranges. Originaire de la ville de Maïmensingh, il avait fait des études jusqu'au niveau

du baccalauréat, ce qui lui avait permis d'être employé dans un bureau et de se marier, Deux fils lui sont nés : sa vie semblait toute tracée, et sous une forme exceptionnellement facile. Pourtant un jour il quitta tout, femme, fils, et un frère aîné, et partit vivre pendant dix-sept ans dans les Himalaya. A son retour, il reprit une vie ordinaire, mais, chaque année, le quatorzième jour de la lune de Printemps, il se rendait au temple de Chandranath à Chittagong, tout au sud du pays: on y adorait une statue de Shiva. Une année, les affaires ayant été mauvaises, il regrettait devant un de ses amis de ne pas pouvoir se payer le voyage. L'ami lui répondit :

- « Chaque année tu vas voir le Bienveillant en pierre : pourquoi ne pas le voir vivant, cette année ? »

Il lui donna de l'argent et lui dit d'aller trouver au village de Raradi, le grand yogin Loknath Brahmashari.

Il arriva le soir, ayant dû faire à pied une partie du chemin. Il se prosterna au pied du maître et resta pendant la nuit, ne prenant comme nourriture qu'un peu de lait. Le lendemain matin, il demandait à Loknath de l'accepter comme disciple, Loknath lui répondit :

- Pourquoi es-tu venu près de moi ? Tu es un homme et moi aussi je suis un homme. Tu manges et moi aussi je mange.

Abhayacharan fut très peiné par ces paroles, et s'écria :

- Je comprends que vous ne me vouliez pas comme disciple.

Et s'inclinant, il frappa trois fois le sol avec sa tête, puis se leva pour partir. Un homme, entré peu avant, s'étonna et dit à Loknath :

- Pourquoi le laissez-vous partir sans qu'il mange la nourriture consacrée par nos soins ?

Loknath répondit :

- Il aura sa nourriture

et Abhayacharan de s'exclamer :

- Je suis fils de brahmane : si je reste deux ou trois jours sans manger cela n'a pas d'importance. Et il sortit.

A ce moment une femme entra : elle apportait une grande quantité de nourriture en offrande. Loknath appela Abhayacharan d'une voix douce :

- Reviens : ta nourriture est arrivée. Puis, à la femme :

- Ecartes-toi pour ne pas le toucher.

Lorsqu'il fut à la moitié de son repas, Loknath lui dit :

- Comment peux-tu manger de la nourriture qui n'a pas été préparée par une brahmane ?

A quoi Abhayacharan répondit :

- Puisque ce que je mange est consacré par mon gourou, cela peut être préparé même par une intouchable.

Et il passa une seconde nuit chez son maître.

Le lendemain matin il prit congé. Loknath lui dit :

- Tu as voyagé pendant dix-sept ans dans les montagnes : as-tu trouvé ce que tu cherchais ,

- Non, je ne l'ai pas trouvé.

Le prenant alors par le poignet droit, Loknath dit :

- Je te lie avec ce que tu as tant cherché. Il ne t'est plus nécessaire de voyager : même en le faisant, tu ne trouverais pas ce que tu cherches : le travail, c'est le Divin.

Lui montrant alors un disciple ancien présent à l'entretien :

- Vas avec lui, dit-il, vois comment il travaille. Il est ce que je suis, car il est le reflet de moi-même.

Se tournant vers le disciple il ajouta :

- Vas et enseigne-lui bien.

Les deux hommes allèrent à Dacca, la capitale, où ils restèrent trois jours. Abhayacharan posa bien des questions, et reçut des réponses de son compagnon. Au moment de le quitter, il se prosterna devant lui et comme celui-ci protestait, d'autant plus qu'il était le plus jeune des deux, Abhayacharan lui dit :

- Loknath m'a dit que vous étiez comme lui-même, donc je vous révère comme mon gourou.

Et il rentra dans son village.

*

On le considérait comme un maître, mais son cœur n'était pas satisfait; il se déplaçait souvent, il recevait de nombreux visiteurs, on lui apportait des malades. Mais parmi tous, aucun n'était un disciple possible. Et ce fut ce que notre ignorance appelle le hasard, qui fit arriver un jour, de Gagadal, qui n'était pas loin, Bharat : double et complète reconnaissance, celle du maître et du disciple.

Aussitôt initié, Bharat reçut trois mantras : celui du Pouvoir (*Shakti mantra*) celui de l'Identité (*Saham mantra*) et le *Brahma Gayatri mantra* qu'il avait reçu de Loknath. Profitant de l'existence du voisin aimable qui s'occupait de son magasin, Bharat resta près de son gourou qui lui enseigna les exercices respiratoires (*prānāyama*) du Hatha-yoga et la pratique de la méditation. Il allait pourtant voir sa mère de temps en temps et lui disait que d'après son nouveau maître, de grands Etres allaient se manifester.

Un jour, alors que maître et disciple venaient d'échanger quelques paroles et beaucoup de silence, Abhayacharan sortit pour se laver les mains hors de la maison. A son retour il demanda à Bharat de bourrer sa pipe avec du chanvre indien et de la renouveler jusqu'à ce qu'il lui dise de s'arrêter. Il fuma longtemps, puis dit à Bharat qu'il pouvait ranger la pipe, car le poison était parti.

- « Quel poison ? » demanda Bharat. Alors son gourou lui montra la piqûre que lui avait faite au pied droit la morsure d'un cobra, lorsqu'il était sorti se laver les mains. L'enseignement continua, les mois passèrent.

Moins de deux ans plus tard, Abhayacharan quittait son corps. Alors Bharat resta chez lui en continuant ses exercices spirituels sans se soucier du commerce. Sa mère s'était rendu compte depuis un bon moment que son fils ne désirait pas fonder une famille, ni changer d'existence, et l'acceptait.

Bharat n'était pourtant pas satisfait, car sa Divine famille ne se manifestait pas, ce qu'il attribuait à l'imperfection de ses exercices.

Un matin qu'il remâchait sa tristesse, assis au pied d'un arbre, il vit passer son voisin, Srimad Gopal Chandra Datta, respecté de tous pour sa vie impeccable de dévot de Vishnou. Il était versé dans les exercices spirituels et en pratiquait, mais personne ne le savait dans le village. Par contre, lui savait que Bharat suivait un chemin semblable au sien, mais ne lui en avait pas parlé. Ce matin-là, il menait sa vache pour aller la traire ; en voyant Bharat il eut la sensation (dit-il plus tard) « que la porte de son cœur s'ouvrait » et il se mit à chanter :

« Tout le monde étudie à l'école du Divin, mais tout le monde ne devient pas son élève...sauf un ou deux... »

Emu profondément par cette chanson, Bharat appelle le chanteur et lui demande de la recommencer. Gopal prend alors une feuille de bananier, ramasse un tesson d'un pot en terre, avec lequel il écrit sur la feuille les paroles de la chanson en la chantant de nouveau. Puis il offre la feuille à Bharat en lui disant: « Continue tes exercices, le Divin t'accordera sa Grâce. »

Ainsi ont-ils fait connaissance et Gopal devint le troisième gourou de Bharat. Celui-ci en reçut une méthode d'entraînement différente et fut initié avec le mantra des Trois Aspects Divins (*Saccidânda mantra*). Il lui conseilla de pratiquer, pendant la journée, la Répétition (*djapa*) d'un nom sacré, puis la méditation, mais en essayant de penser à son mantra à chaque respiration; la nuit il prononcerait le mantra AUM et ferait une prière.

C'était le bon chemin. Bharat entendit, en rêve, la voix de Sri Krishna lui dire de prendre un plateau en cuivre et d'écrire dessus, avec de la poudre de cinabre, la syllabe AUM ; puis de mettre chaque jour sur ce même plateau cinq feuilles d'une plante de Toulsi rouge (symbole de dévotion) et enfin de faire la cérémonie d'offrande de nourriture en récitant un passage de la Gîta ; et la voix ajoutait :

« Si tu n' observes pas ma demande, je n'accepterai pas ton offrande. »

Bharat suivit scrupuleusement ces instructions dans l'espoir d'entendre, éveillé, pendant la *puja*, la voix qu'il n'avait entendue qu'en rêve. C'est ce qui se produisit : chaque jour, Bharat entendit Sri Krishna lui parler pour diriger ses exercices spirituels.

En apprenant cela, Gopal comprit que ce n'était plus à lui, ni à aucun être humain, mais à Sri Krî!shna lui-même, de diriger Bharat.

Gopal était marié sans enfant; il dit un jour à Bharat : -

Il y a deux sortes de fils: celui qui est né par le mariage et l'autre, qui est le fils spirituel : tu es celui-là pour moi. Après ma mort tu iras à Gaya faire des offrandes en mon nom.

Puis il lui offrit une géode. Quelques mois plus tard, lui aussi quittait son corps.

Bharat avait dix-neuf ans: en quatre années, il avait parcouru tout ce qui sépare l'apprenti du maître; combien de vies de préparation intense ne faut-il pas pour s'épanouir en une réussite si exceptionnelle ?

*

Les voies choisies par le Divin sont incompréhensibles aux hommes.

Pour Bharat il y eut d'abord quinze ans de soumission totale à Sri Krishna. Les exercices spirituels étaient toute sa vie et son guide divin en dirigeait tous les détails. S'il commettait une erreur pendant le culte Sri Krishna disait : « Je pars » et tout était interrompu.

Bharat suppliait son dieu, qui revenait, et le culte se poursuivait. Tout ce que le magasin rapportait était dépensé pour ces cérémonies, et la maison familiale n'étant pas entretenue, menaçait tellement de s'effondrer que Dinamani, partit vivre chez sa petite fille, et n'est jamais revenue.

Bharat ne traitait pas son corps mieux que sa maison. Un jour, son guide lui ayant dit: « A partir de maintenant mon magasin sera fermé », il suivit l'ordre et se trouva sans aucun moyen de vivre. D'abord il vendit tout ce que la maison contenait. Sri Krishna lui ayant dit qu'il ne voulait que des fruits comme offrande, Bharat, qui ne mangeait que de la nourriture consacrée (le *prasad*) vécut seulement de fruits; puis son gourou céleste lui fit reprendre une nourriture ordinaire. Pour l'obtenir, chaque soir, Bharat lui demandait: « Comment avoir de quoi nous nourrir demain ? » Parfois la réponse était: « Quelqu'un l'apportera » ; et cela était; d'autres fois: « Tu dois la trouver toi-même », alors Bharat partait mendier.

Pendant la quinzième année de cette vie, Sri Krishna dit un jour à Bharat :

- Je suis content de toi, mais la Mère doit venir ; continue tes prières en l'appelant ;

Et il lui dit le jour de sa venue. Elle apparut à Bharat au moment prédit, dans sa forme à dix bras et lui dit de bien l'écouter, car elle allait lui donner le mantra du culte. Avec son doigt, Bharat écrivit sur le sol en terre battue ce que la Mère dictait ; le lendemain il le copia sur un papier: chose étrange, ce mantra lui faisait prier non pas une, mais toutes les déesses, ce qui n'est pas conforme aux livres sacrés. Mais c'étaient les paroles de la Mère: elles n'avaient pas à être vérifiées par comparaison avec des textes...

Un jour, il vit la Mère dans tout l'éclat de sa forme traditionnelle. Assise sur un lion, la peau bleue, elle avait trois yeux et seulement deux bras. Dans sa main gauche elle tenait un *katari* (sabre court) et sa droite faisait le signe de la bénédiction. Sa jambe gauche était pliée, le pied sous la cuisse droite, la jambe droite était pendante. Les paumes des mains et les plantes des pieds étaient rouges et elle avait un sourire sur les lèvres.

Alors Sri Krishna dit à Bharat :

- C'est elle qui est ta Mère: elle est Maheshvari, elle est Uma, elle est Mahakali.

Et il disparut. A partir de ce moment ce ne fut plus Lui, mais Elle qui guida Bharat vers la réalisation de son aspiration.

Bharat continuait à voir des divinités variées en même temps que la Mère et il demanda à celle-ci quel intérêt pouvait avoir cette multiplicité d'images; alors que lui voulait réaliser seulement l'Unité aux trois aspects (*Sachidânda*). Elle répondit :

- Celui en qui je me manifeste est Sachidânda.

Elle lui demanda ensuite d'ajouter aux offrandes végétales du poisson et de la viande. Elle allait demander bien plus encore...

En 1909, la Mère divine demanda un jour à Bharat de tuer le fils de sa nièce, âgé de 4 mois, une certaine nuit

de pleine lune, comme sacrifice rituel. Cette fois la soumission passive n'était plus de mise: la contradiction de l'ordre reçu avec l'esprit de tous ceux qui l'avaient précédé ne pouvait être résolue que par une libre décision qui ferait jouer aux forces profanes du monde extérieur le jeu d'un adversaire qui serait forcément un partenaire, puisque le Divin est tout. Bharat alla se confier à un magistrat qui le fit emprisonner pendant toute la semaine de la pleine lune, en même temps que le bébé et ses parents, de crainte que d'autres n'aient reçu le même ordre que Bharat... Celui-ci resta sept jours en prison, sans prendre aucune nourriture parce que, ne pouvant faire d'offrande à la divinité, il estimait ne pas pouvoir manger lui-même : il ne prit pas même d'eau pour boire. A sa sortie de prison, la Mère divine lui dit de transmettre aux parents l'ordre d'aller mendier leur nourriture le long des routes pendant six mois. A leur retour, le bébé ayant dix mois, il fallut organiser pour lui la cérémonie de la première bouchée de nourriture consacrée. Ce fut Bharat qui en fut chargé. Alors la Mère divine dit à Bharat que cela remplacerait le sacrifice. Ainsi la liberté - divine d'essence - du fidèle, s'était jointe harmonieusement à l'ordre divin.

*

La renommée de sainteté de Bharat s'était répandue. Les parents du neveu sauvé du sacrifice étaient venus s'installer au village de Lakhia, y avaient fait la connaissance d'un notable ayant quelques biens: il était notaire. Apprenant leur parenté avec Bharat, il leur demanda d'inviter ce gourou à les rejoindre à Lakhia. Celui-ci ayant accepté, fut installé dans une petite maison qui avait été autrefois un Ashram : celui du grand-père du notaire. Aussitôt deux personnes ont offert chacune une statue de divinité pour les placer dans le nouvel Ashram. Puis presque tous les membres d'une troupe de chanteurs religieux, de passage à Lakhia, ont demandé et obtenu de rester avec Bharat : ils furent ses premiers disciples ; il avait trente cinq ans. C'est ainsi qu'en 1910, il eut son premier Ashram. Trois ans plus tard, ayant été à Bairati voir un de ses disciples, il vit dans le cimetière un beau banyan sous lequel il construisit une petite maison qui fut son second Ashram. Car il conservait celui de Lakhia.

Bharat s'était déjà beaucoup déplacé : en 1911 il faisait une retraite au village de Navadvip quand il entra en samai, état de concentration totale où toute conscience du monde extérieur disparaît. Il entendit alors son Père divin lui annoncer une prochaine manifestation. Il part de Navadvip, se rend à Gaya où il reste douze jours pendant lesquels sa Mère divine lui donne toutes les instructions utiles à la préparation de l'offrande qu'il avait promise à son troisième gourou - Gopal --- et le guide pour la cérémonie. Juste après, il se blesse malencontreusement en se laissant tomber le fer d'une bêche sur le pied. Il rentre se soigner à Lakhja.

L'année suivante, bien guéri, il repart en une suite de pèlerinages : à Chittagong d'abord, au temple de Chandranath, ensuite à Navadvip, au Kalighat et enfin à Puri ; pour la grande fête du Char de Jaggernat. Là, il reçoit de sa Mère divine l'ordre d'aller au temple de, Rameshvaram, au sud de l'Inde, sur la route de Ceylan, pour y retrouver son Père divin sous son aspect de Shiva. Dans ce temple immense il resta huit jours en prière. Il entendit alors le Divin lui dire :

« Rentre chez toi: je serai toujours avec toi dès que tu m'appelleras. »

Le long du chemin de retour, il rend visite à plusieurs disciples, échangeant avec eux sa sagesse pour leur hospitalité, suivant l'usage immémorial, et se retrouve enfin à Lakhia. Nous avons dit comment un disciple habitant le village voisin de Kathalkali lui demanda de bien vouloir venir chez lui pour y rencontrer un groupe de jeunes gens, parmi lesquels se trouvait Kédar, qui rêvait déjà de devenir disciple du Saint.

En effet, il fut accepté, et initié le soir même Kédar était alors le chef révolutionnaire de son village.

*

3. MAITRE ET DISCIPLE

Ses premiers mots à son nouveau gourou furent :

« Je veux obtenir l'expérience du Divin ; mais j'ai un père et une mère à la maison. »

Bharat le bénit et le confia à l'un de ses disciples avancés pour qu'il en reçoive les premières instructions. Mais Kédar n'eut pas le temps de les suivre: il devait dès le lendemain matin, repartir vers son école. C'est donc le samedi suivant seulement qu'il put revenir trouver son instructeur. Il en reçut les premiers enseignements, car c'est Bharat lui-même qui lui apprit les éléments essentiels du Hatha-yoga: les postures et la maîtrise respiratoire.

Ces visites à son nouveau maître se sont répétées. La mère de Kédar comprit vite ce qui se passait et consulta son mari, lui demandant d'inviter Bharat à leur rendre visite. Ils voulaient lui dire leur refus de voir leur fils les quitter en devenant sannyasi. Mais le destin avait, sans doute, d'autres vues. Quand le maître arriva, les parents de Kédar se prosternèrent devant lui, et prenant leur fils par la main, dirent à Bharat :

« Prends notre fils, nous te le donnons. » Ils voulaient ainsi le lui confier, seulement en tant que disciple, mais Kédar comprit qu'ils l'autorisaient à devenir sannyasi.

Ce malentendu dura longtemps, car il était nécessaire, dans tous les cas, que Kédar soit d'abord disciple, ce qui signifiait de fréquents séjours près de son gourou.

La situation financière de la famille était critique; suivant les conseils d'un oncle, toute la terre cultivable fut vendue: on conserva la parcelle qui contenait et entourait la maison dans laquelle habitait le père de Kédar, trop âgé pour la quitter.

C'est au village d'Agartala que la famille trouve des terrains à acheter et l'acquisition se fit en copropriété avec des amis. Mais bientôt ceux-ci ayant appris que le pays était infesté de paludisme, se sont retirés de l'association, laissant à la famille de Kédar la charge de tous les impôts... Kédar retourne alors à Banagram. Il avait essayé de se préparer à un examen du niveau du baccalauréat français, qui lui aurait permis d'améliorer sa situation. Trop absorbé par sa passion patriotique pour avoir pu étudier suffisamment, il fut refusé et revint près de sa mère, de sa sœur et de son frère. Mais il voulait réussir et, pour mieux s'y consacrer, alla vivre à Kishoreganj, près de Banagram.

Il se reposait, un soir, devant la maison, quand un jeune garçon vint le chercher: « Venez voir la folle qui est dans la rue; elle m'a dit « Je suis Kali, prosterne-toi devant moi. » Kédar et son ami Pouline ont été voir cette femme: les passants se moquaient d'elle et elle leur répliquait avec humeur. Kédar eut le sentiment qu'elle n'était pas folle. Elle avait entre 20 et 25 ans, grande, de peau sombre, le visage souriant, les yeux brillants, un large point de cinabre entre les sourcils; son corps était vêtu de deux morceaux d'étoffe et elle portait autour du cou un collier de graines de Roudraksha, que seuls portent ceux qui ont renoncé au monde. Elle sortit du village et les deux jeunes gens la suivirent. S'asseyant dans un champ, elle leur demanda où ils allaient. « Nous sommes venus vers toi », dirent-ils. Alors elle reprit sa marche, suivie des deux garçons. De nouveau elle s'arrêta, répéta sa question puis, lentement dit: « Ils sont comme Krishna et Ralaram... Ce sont des frères divins. » Kédar lui demanda si elle connaissait leur gourou; « il est mon fils » répondit-elle, et elle reprit sa marche. Kédar lui demanda sa bénédiction en disant: « Mère reste debout arrêtée: nous voulons nous prosterner devant toi. » Il était environ onze heures du matin. Elle resta debout, immobile sous le soleil dur. Pouline se prosterna le premier, mais sans toucher ses pieds: elle le bénit en posant sa main sur sa tête et sur ses épaules. Puis Kédar se prosterna, mais il toucha ses pieds. « Qui es-tu ? » dit-elle, puis elle le bénit, le redressa et le serra sur sa poitrine; Kédar posa sa tête sur son épaule et perdit conscience. Il se reprit brusquement et voulut se dégager en pensant au scandale que cela ferait si on le voyait dans cette situation... Mais elle le retint avec force en lui disant « Ne bouge pas: si tu bouges, ta dévotion diminuera ». Elle le lâcha progressivement, Kédar se prosterna, demandant une nouvelle bénédiction; elle répondit: « Gopinath, le seigneur, te bénira ». Elle continua son chemin et les jeunes gens rentrèrent à la maison.

Le lendemain matin ils se rendirent chez Bharat pour lui raconter leur entretien avec la folle. Bharat leur dit: - « Ce qu'elle a dit à Kédar: ne bouge pas; si tu bouges, ta dévotion diminuera » est une grande vérité. En effet, quand tu as voulu te dégager, en pensant au scandale, tu as perdu le sentiment de dévotion que tu éprouvais jusque-là; puis il ajouta: « La Mère est toujours avec vous. » Après quoi, chacun rentra chez soi.

Bharat donnait régulièrement son enseignement à Kédar. Il lui dit, un jour, que pour prendre pleinement conscience du Divin, il fallait obtenir un changement complet de sa propre conscience et, pour cela, utiliser la technique de répétition des mantras: en trois mois, il devait avoir répété cent mille fois le *Brahmagayatri*, puis, pendant un mois, quinze mille fois le mantra de son gourou et dix mille fois le premier des mantras: « OM ».

Kédar était jeune, donc pressé. Il observa scrupuleusement les instructions de Bharat... mais il pensa qu'en accélérant les répétitions il atteindrait plus vite son but, et comme il pensait (à juste raison) que sa mère s'en inquiéterait, il lui dit qu'il s'enfermait dans sa chambre pour exécuter un travail pendant lequel il ne devait, sous aucun prétexte, être dérangé.

Ces exercices furent efficaces, plus qu'il ne croyait, et différemment. Le premier jour il perdit le sommeil, le second, l'appétit, et le troisième, ses jambes ne le soutenaient plus. Pourtant, le quatrième jour, il retrouva quelques forces et put se rendre chez Pouline. Celui-ci fut frappé de l'allure insolite de son ami et lui demanda ce qu'il avait: Kédar ne répondit pas. Ils allèrent tous deux, à la chute du jour, se promener dans les champs. Soudain ils furent dépassés par un paysan qui courait: il était âgé, grand et complètement nu, comme certains adeptes de la religion djain. Derrière lui courait la folle, qui lui disait: « Lentement, grand-père, lentement » ... Les deux amis voulaient les suivre, mais les ont perdus de vue avant d'arriver au village. Le lendemain, ils demandèrent à Bharat de leur expliquer cette course. Il y eut un silence, puis Bharat demanda à Kédar s'il ne faisait pas trop vite ses exercices... Kédar raconta ses tentatives accélérées et son maître lui dit: « Ce que vous avez vu signifie que votre instructeur divin vous indique de ne pas aller si vite. »

Quelque temps après, les disciples trouvèrent Bharat couché, silencieux, refusant toute nourriture, entièrement enveloppé dans un drap. Le soir seulement il se leva et mangea la nourriture consacrée, toujours sans parler; nul n'osait lui adresser la parole. Le lendemain il avait repris son attitude habituelle; ses disciples étaient inquiets de ce qu'ils avaient vu la veille. Bharat leur dit: « Ma mère est morte, elle m'avait appelé et je suis allé près d'elle. » Sa mère était fort loin, à Bénarès: quelques jours plus tard arrivait à Lakhia une lettre annonçant sa mort.

Quelque temps plus tard, toute la famille de Kédar est atteinte par le redoutable paludisme d'Agartala et retourne à Banagram pour être soignée. L'état de Kédar empire; il a une vision qu'il comprend comme étant l'avertissement de la fin de sa vie, il le dit à un ami présent et ferme les yeux. On le croit mort, mais quand sa mère revient près de lui, il les ouvre à nouveau: il était sauvé. Il se rétablit vite et toute la famille - sauf le père encore trop malade - peut repartir à Agartala. Kédar reprend ses études. Il reçoit alors une lettre de son père lui

demandant de venir le voir, ce qu'il fait aussitôt. Son père lui avoue son angoisse: « Je n'ai pas fait mon devoir envers toi, il faut que tu te maries. » « Je ne veux pas me marier » répond Kédar ; puis, voyant la tristesse de son père, il ajoute: « Cela se fera un jour, si le Divin le veut. Pour le moment, je veux travailler pour passer mon examen ». Il repartit vers ses études. Son père mourut peu après.

Bharat continuait son enseignement à Kédar, l'acheminant progressivement vers l'abandon de ses attachements extérieurs. Il lui demanda de renoncer à toute activité politique, et fut obéi. Peu après, Bharat annonce à ses disciples réunis que la manifestation sur terre de la Mère était proche et leur demande de prier pour cela. En novembre de cette année 1919, il installe dans son ashram de Baīrati une statue de la Mère divine en tant que représentation de l'Inde même.

Kédar, qui avait heureusement réussi ses examens, voyait se nouer autour de lui et des siens une situation redoutable: car c'était sur lui que retombait toute la charge de la famille.

Bharat avait créé à Lakhia, dans son second Ashram - le Siddhashram - une école de sanskrit où ses disciples envoyaient leurs enfants. Lui-même ne voulait plus vivre à Baīrati où il ne revint jamais. Quand Kédar vint lui dire qu'il voulait chercher du travail et allait pour cela le quitter, Bharat lui dit qu'il devait au contraire rester, n'ayant aucun besoin de partir pour travailler: il pouvait se joindre aux sept autres disciples dans l'atelier de tissage. Mais Kédar ne savait pas tisser : Bharat l'envoya à son école de Lakhia pour s'y occuper des enfants.

Pendant un an, Kédar, devenu professeur, resta dans l'école sans aller voir sa famille, ni donner de ses nouvelles. Quand il fit enfin savoir à sa mère où il se trouvait, celle-ci vint le chercher avec son oncle.

Sur les conseils de Bharat, il repartit avec eux pendant un mois, puis revint assurer son enseignement.

Son frère tomba malade - de paludisme - à ce moment, Kédar retourna près de lui à Banagram, puis demanda à Bharat de recevoir son frère souffrant près de lui. Cela fut accepté. C'est au centre artisanal de tissage de l'Ashram que le malade fut fraternellement accueilli.

L'année suivante, 1922- fut riche en événements importants. Tout d'abord Kédar demanda et reçut de Bharat l'initiation de sannyasi : son maître lui donna le nom de Kumudananda - Joie du petit lotus -. Après cette ordination il retourna près de ses élèves du Siddhashram.

La situation financière de sa mère devenait critique : elle ne pouvait même pas vendre le peu de terre qu'elle avait, personne ne voulant habiter une région aussi insalubre. Bharat l'ayant appris, lui écrivit en lui disant que jusque-là elle avait perdu beaucoup d'argent, mais qu'elle risquait maintenant de perdre des membres de sa famille et qu'il l'invitait à tout abandonner pour venir, avec sa fille, au Gauri Ashram. Elle vint aussitôt rejoindre son fils malade.

Mais il n'y avait pas, à Baīrati, de médecin: l'état du frère de Kédar s'aggravant, toute la famille dut retourner à Banagram. Avant de partir, Bharat recommanda encore à sa mère « que Bimala ne se marie jamais et qu'elle revienne à l'Ashram les jours de fêtes » En fait, Bimala n'y revint qu'une fois, mais Bharat vint plusieurs fois rendre visite à la famille à Banagram, et revit l'enfant.

Alors que la famille était encore à l'Ashram, Bimala n'ayant que onze ans, Bharat la prenait sur ses genoux et lui disait: « Quand tu seras grande, apprend le tissage : tu iras un jour dans une ville lointaine où beaucoup de personnes verront ton travail. Mais ne te marie jamais. Commence dès maintenant tes exercices spirituels et prie la Mère de t'accorder les dons de la Connaissance et de la Dévotion. »

Mais la Mère de Kédar et de Bimala l'entendaient autrement. Son fils malade mourut, elle resta à Banagram en cherchant à marier, sa fille, malgré les conseils de Bharat. De son côté Bharat connaissait des difficultés: ne pouvant plus payer le loyer de l'école qu'il avait créée à Lakhia, il ramène tous les enfants, et Kédar, à son Ashram de Baīrati. Puis il charge son disciple Yogananda d'aider la mère de Kédar et de veiller sur sa famille, ce dont il s'est acquitté comme un fils l'aurait fait.

*

:

En 1923, Bharat décida de se rendre à Brindaban, ville consacrée à Sri Krishna. Ses disciples vont alors de village en village quêter pour réunir le prix du voyage. Au moment du départ, Kédar lui demanda s'il reviendrait; car nombreux avaient été ceux qui, partis en pèlerinage dans la ville sainte s'y étaient fixés pour toujours, dans l'exaltation de leur mysticisme pour le Divin Berger. Bharat répondit : « J e sens que j e reviendrai », et partit. Il écrivit de Brindaban à ses disciples qu'il attendait que se manifeste à lui la grâce de la Mère, Lakshmi, qui seule peut sauver le monde.

Au bout d'un mois la manifestation eut lieu et Bharat revint. Il habita Chitradham : il y avait un nouvel Ashram, où Kédar vint le voir.

Son Maître avait réuni tous ses disciples pour mettre en place, dans cette nouvelle résidence, les statues de Krishna et de Lakshmi. Au cours de cette cérémonie solennelle, Bharat annonça que Lakshmi lui avait dicté les quatre règles à suivre pour qu'elle accepte de se manifester dans ce nouveau sanctuaire :

1) Seules les jeunes filles peuvent présenter des offrandes et faire la prière rituelle ;

2) Ne peuvent entrer dans le temple que certaines personnes nommément désignées ;

3) Les offrandes seront seulement de végétaux et de beurre clarifié ;

4) Il est interdit aux fidèles de boire de l'alcool et de fumer; enfreindre cette règle et toucher la statue fait risquer une mort foudroyante.

Kédar, presque deux ans plus tard, eut le désir de mieux connaître Sri Aurobindo.

Mais le destin allait précipiter de graves événements. Leur origine fut la pauvreté et le mauvais état de santé de la mère de Kédar. Celui-ci (en compagnie de Yogananda) ayant été voir sa mère, l'avait trouvée si malade qu'il était resté près d'elle; Yogananda est retourné près de leur gourou, mais venait de temps à autre prendre des nouvelles. Ce n'était pas seulement dans son corps que souffrait la malade. Elle était veuve, donc astreinte par les règles religieuses à vivre en marge de la société; un de ses fils était mort; elle avait sa fillette à sa charge,

car son second fils étant sannyasi, ne pouvait rien pour elle. .Chose très rare en Inde, elle n'avait aucune famille auprès de laquelle se réfugier. Une seule solution lui paraissait possible : quitter ce monde et pour cela, elle cessa de manger, après avoir prévenu Kédar que s'il ne se mariait pas, elle se laisserait mourir, car elle ne pourrait plus vivre. Kédar bouleversé, lui répondit : Etant sannyasi, je ne puis me marier, sauf si Bharat me dit de le faire. »

C'était indiquer une sortie, mais combien étroite !

Quelques nuits plus tard, Kédar fit un rêve :

Il marchait dans la campagne, voyait dans un jardin une grande maison dont toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes. Il entra. Tout était très propre, et désert. Dans une pièce étaient une table et des chaises; Kédar allait s'asseoir quand une jeune fille entra : il l'avait rencontrée des années auparavant, quand elle avait seulement dix ans. Dans le rêve, elle était vêtue d'un sari blanc bordé de rouge et tenait dans ses mains un collier de fleurs: elle s'approchait de Kédar et lui tendait la guirlande en disant : « Accepte-moi. » Une fois encore Kédar répondit : « Je suis un sannyasi et ne puis donc pas me marier. » Elle posa les fleurs sur la table et, sans parler, sortit. A ce moment, Kédar vit, sur la table, plusieurs petits paquets. Il les ouvrit et tous contenaient des métaux précieux : le plus gros, des plaques d'or, un autre, des cubes d'argent qui, lorsqu'il ouvrit le paquet, tombèrent par terre avec un bruit qui le réveilla.

Le lendemain matin, en prenant sa douche matinale avec son ami Yogananda, dans la cour voisine de la cuisine, Kédar lui raconta Son rêve, en anglais.

La mère de Kédar, qui était tout près, dit alors: Yogananda, tu dois m'aider. » Kédar demanda : « Que veux-tu ? et pourquoi ? » Elle répondit : « Pour ce que vous venez de dire.» Très étonné, Kédar lui dit: « Mais comment comprends-tu l'anglais ? » ce qui lui valut comme réponse :

« Je t'ai porté dans mon sein, alors je comprends tout ce que tu dis.)

Togananda décida - sans peine - Kédar à se rendre avec lui au village voisin de Baraïti où vivait celle qu'il avait vue en rêve: elle y était et ne s'était pas mariée. Alors la mère de Kédar écrivit à Bharat pour lui demander d'autoriser son fils à se marier malgré son état. Bharat répondit par écrit :

« J'ai lu votre lettre. J'ai tout compris. .Le mariage d'un sannyasi est une chose toute nouvelle dans notre pays et sera très controversée. Mais puisque c'est nécessaire, je pense qu'il n'y a pas à discuter et que c'est un devoir.

« Dites à Koumoudananda de venir me voir pour que je lui parle. Ne croyez pas que ce déplacement soit sans importance : il est très important qu'il vienne, car en se mariant, il peut: soit être accepté par la société, soit être complètement rejeté par elle. Nous allons réunir quelques disciples - non sannyasi - leur verdict sera la conclusion. Mais sachez que s'ils refusent, j e vous donne néanmoins l'autorisation que vous me demandez: mais malgré cela, la société ne l'acceptera pas. »

La nouvelle de la demande de la mère de Kédar s'était répandue avant même que la réponse de Bharat ne parte : le village entier et les disciples présents firent des remarques très désagréables contre ce mariage.

Un des disciples fit une visite à Kédar et lui conseilla de ne pas aller voir Bharat : la mère de Kédar lui donna le même conseil: elle craignait qu'il ne soit tué. Elle écrivit une seconde lettre à Bharat, disant: « La situation est si grave que je n'ose pas laisser mon fils partir près de vous. J'ai décidé que le mariage aurait lieu en novembre prochain et je vous prie de nous donner votre bénédiction.)

Quand le temps fut venu, la future belle-famille avait si peur pour Kédar qu'elle le cacha chez elle pendant les deux jours précédant le mariage.

160

Le matin même de la cérémonie, deux disciples sont venus le dissuader de se marier; ils sont repartis sans avoir rien accepté, pas même un verre d'eau. Le soir du mariage, deux sannyasis vinrent, refusèrent d'entrer dans la maison et demandèrent que Kédar vienne leur parler. Il accepta, mais toute l'assistance avait peur. Les deux sannyasis lui dirent que Bharat lui faisait dire d'arrêter la cérémonie. « Ce mariage, dit Kédar, a lieu avec l'autorisation de Bharat : s'il a changé d'avis au dernier moment, il a dû vous remettre une lettre pour moi ? » Les deux sannyasis lui répondirent : « Non, il était si tard que nous sommes partis sans lettre. » « Alors, dit Kédar, c'est peut-être la volonté du Divin que vous soyez présents à mon mariage: entrez dans la maison. » Ils refusèrent et partirent. Le mariage eut lieu le soir.

Kédar et Indoubala, sa jeune épouse, allèrent habiter la maison familiale de Ballagram. C'est là que, quatre jours plus tard, les deux sannyasis entreprenants vinrent voir ce qui se passait: ils virent Kédar, mais refusèrent de voir la mariée, comme le veut le bon usage.

Ils refusèrent aussi la collation que la mère de Kédar leur offrait, et partirent.

Trois jours plus tard, Kédar reçut de Bharat une lettre lui demandant de venir le voir dans un village voisin, où il logeait chez un de ses disciples. Kédar s'y rendit ; Bharat était couché, Kédar se prosterna et Bharat le bénit, comme il l'avait toujours fait. Il resta longtemps silencieux et dit :

« Je n'avais pas à refuser ton mariage. J'ai pensé que maintenant tu n'as rien pour vivre, or, sans argent la vie est pleine de soucis. Ne t'inquiète pas: pour une petite famille comme la tienne, même un petit travail peut suffire et j'en ai, peut-être, trouvé un pour toi; dans quelques mois un journal sera publié: si tu pouvais y avoir une place, avec 15 roupies par mois, ta famille n'aurait pas de difficultés. »

Dans la soirée Bharat ajouta :

« Peut-être ne rencontrerai-je jamais ta femme. Je te demande de lui donner le même enseignement que tu as reçu de moi, en entier, avec les *mantras*, les *pudjas*... De plus - et c'est un ordre - je demande à ta femme de m'écrire chaque semaine une lettre, même si je ne réponds pas. Dans ses lettres elle doit me dire tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle sent. »

Indoubala lui écrivit fidèlement jusqu'au jour où il quitta son corps. Elle ne reçut jamais de réponses.

Kédar resta deux jours près de Bharat et retourna chez lui où il exécuta tout ce qui lui avait été ordonné. Mais l'exécution des ordres spirituels n'était qu'un aspect de la vie du jeune ménage: les nécessités matérielles se faisaient durement sentir. Dès son mariage, Kédar avait essayé, vainement, plusieurs métiers. Très heureusement sa mère avait su gérer avec sagesse les gains de son mari, puis de ses fils, et la prudence féminine avait compensé l'imprévoyance des hommes: elle put assurer la vie commune.

Pendant que Kédar donnait des leçons d'anglais à quelques étudiants bengalis ; il avait rencontré un de ses anciens professeurs qui s'était consacré à l'homéopathie : Hemchandra Chakravarty. Mis au courant des difficultés de son élève, il avait insisté pour que Kédar apprenne cette forme de médecine, et il lui avait prêté les livres nécessaires. Chaque soir, après avoir donné ses leçons d'anglais, le professeur redevenait élève et trouvait auprès d'Hemchandra l'aide considérable d'un maître compétent et attentif qui, bientôt, avait demandé à Kédar de l'accompagner dans ses visites aux malades. Il en avait fait son assistant et l'avait ainsi fait connaître aux villageois sous un nouvel aspect. L'exercice de la médecine étant libre dans l'Inde, cet enseignement représentait pour l'avenir - on le verra - une aide importante.

Mais l'année 1926 allait bouleverser toutes les prévisions. Le 12 janvier, Kédar reçut de Bharat une lettre lui demandant de venir le voir, ce qu'il fit aussitôt.

Bharat lui dit: « Après ta dernière visite, des disciples très fâchés sont venus me demander pourquoi j'avais permis à un sannyasi qui avait renié son idéal de me rendre visite. J'ai répondu: « L'idéal n'est pas tout dans la vie: le but du sadhana est une vie accomplie. Or l'accomplissement de Koumoud n'est pas ici. Soyez calmes et patients et vous verrez comment se déroulera sa vie. Notre journal paraîtra dans quelques mois: si l'on pouvait donner à Koumoud du travail dans l'un des bureaux, il resterait parmi nous; nous allons faire une réunion pour décider de son emploi. »

Trois jours après, Kédar rentra chez lui: il ne savait pas qu'il ne reverrait plus son maître. Il aurait même pu croire le contraire.

Un changement s'était produit: trois disciples, venus voir Kédar acceptèrent, visiblement avec joie, de parler aussi à sa femme. Ils ont convenu avec Kédar que celui-ci retrouverait dans le train, à la gare du village, un disciple qui le conduirait près de Bharat, qui venait de changer de résidence. C'est bien ce qui eut lieu, mais en voyant Kédar s'approcher, le disciple s'éloigna sans un mot. Kédar comprit que s'il se rendait dans ces conditions à la réunion projetée, le résultat serait néfaste, et il dit à un ami qui l'accompagnait: « Vous avez vu vous-même ce qui vient de se passer: aller le dire à Bharat ; je ne viens pas. »

Et il rentra chez lui.

La réunion dura trois jours; on y parla, certes, du journal, mais chaque séance finissait par une discussion sur le mariage d'un sannyasi : alors, Bharat restait silencieux.

Le troisième jour l'excitation était si grande que le président de séance ne pouvait obtenir le silence. Alors Bharat remit au président une lettre qu'il avait reçue d'Indoubala et lui dit de la lire à haute voix. De ce qu'elle contenait nous ne savons rien, mais le fait est qu'après l'avoir lue, le président s'exclama : « Si une femme nouvellement mariée peut écrire une lettre semblable, alors, que son mari habite une maison ou une grotte, il reste toujours un sannyasi. »

Les disciples ne parlèrent plus de Kédar.

*

Profondément soumise à la tradition, la mère de Kédar voulait absolument trouver un mari à sa fille Bimala. Normalement, Kédar aurait dû se charger de la recherche, mais il se rappelait que Bharat avait dit que Bimala ne devait pas se marier, et refusa. Sa mère en conçut beaucoup de mauvaise humeur; chercha elle-même et trouva un mari: le mariage eut lieu très vite. Lorsque Bharat l'apprit, il dit: « Quand on plante une graine, il faut attendre trois mois pour qu'elle fleurisse. » Quatre mois après son mariage, Bimala était veuve. Elle avait seize ans ; la rude loi brahmanique en faisait un être à part, n'ayant droit ni à la même vie sociale, ni aux mêmes vêtements, ni à la même nourriture, des jeunes filles et des jeunes mères. Ses beaux-parents offrirent de la prendre avec eux, mais elle les connaissait à peine et c'est Kédar qui l'accueillit, en disant qu'elle occuperait à son foyer la place du frère qu'ils n'avaient plus.

Sa mère, qui avait imposé ce mariage, était torturée de remords et il fallut tout le calme de Kédar, toute la sagesse que lui avait donné son état de sannyasi, pour faire régner la paix dans la maison. Heureusement que les deux jeunes femmes s'entendaient à merveille.

Cette même année, le gouvernement envoya dans chaque village un professeur de tissage. Kédar se rappelant que Bharat avait conseillé ce travail à Bimala, l'encouragea à l'apprendre. Ce fut un succès, car elle put très vite devenir elle-même professeur dans le village: son frère et sa belle-sœur s'y appliquèrent aussi. L'activité de la maison était grande.

*

La santé du Maître déclinait. Il dit un jour à ses disciples :

Je suis un être humain, j e vous aime et ne peux pas vous faire de reproches. Quand j'aurai quitté mon corps, je pourrai mieux travailler pour vous et vous vous apercevrez alors de ce que j'ai été pour vous. »

Puis il leur donna de nouvelles instructions. Il leur dit que sa mission était de préparer la venue de la Mère divine sur terre, et que cela était déjà fait, même si ils ne pouvaient pas le voir avec leurs yeux - mais lui le savait - et aussi qu'elle prendrait en charge l'humanité. Il ajouta que lors de son pèlerinage à Brindaban, quand il avait eu le bonheur de la manifestation de Lakshmi, il lui avait demandé s'il pouvait quitter son corps: elle avait répondu: non; car il avait encore du travail à faire. Mais maintenant, voyant que la situation de son Ashram était bonne, neuf mois après le mariage de Kédar, il avait décidé de quitter son corps.

« De même que je suis venu sur terre en le voulant, dit-il à ses disciples, de même je puis la quitter quand je le veux. Les joies et les tristesses du corps ne peuvent pas m'arrêter. »

Ensuite il réunit tous les collaborateurs du journal sans leur donner la raison profonde de cette réunion. Il leur donna des instructions pour leur travail et la vie à l'Ashram reprit son allure paisible.

Un jour il demanda un livre, appelé *Panjika*, qui sert à prévoir l'avenir, l'ayant feuilleté, il le rendit sans rien dire. Le mardi 29 juillet 1926 un seul disciple était près de lui, qui était couché. Bharat tourna la tête vers le disciple, qui lui demanda ce qu'il avait à dire: Bharat ne répondit pas, prit son oreiller et le plaça au nord avant d'y reposer sa tête. Une femme, disciple elle aussi, entra. Bharat lui demanda de l'éveuter, ce qu'elle fit, ainsi que l'autre disciple.

Au moment du coucher du soleil, Bharat prononça trois fois l'un des Noms divins : Narayan, Narayan, Narayan... Et il ferma les yeux.

Les deux disciples virent qu'il avait quitté son corps.

*

Le soir même, tout le village défila devant le corps, en dernier hommage. On prévint tous les disciples. Dans son village, Kédar apprit la nouvelle en allant au marché. Il rentra, pensant partir aussitôt pour rendre une dernière visite à son Maître; mais en pensant à l'attitude que certains disciples avaient encore envers lui, il préféra s'abstenir. Un souvenir l'inquiétait et il fit rappeler par un ami aux disciples assemblés que Bharat disait souvent :

« Quand je serai mort, ne m'incinerez pas, car la Mère a brûlé ce corps, jusqu'à le réduire en cendres, au feu de l'ardeur spirituelle. »

Deux jours plus tard une grande discussion eut lieu parmi les disciples, entre ceux qui voulaient l'incinérer et ceux qui ne le voulaient pas. C'est une coutume très ancienne, dans l'Inde, d'enterrer le corps des yogin de haute valeur au lieu même où vivent leurs disciples, pour que ceux-ci profitent de sa présence perpétuelle et de son influence. Finalement on suivit cette tradition et Bharat fut enterré dans son Ashram, juste à côté des statues de Krishna et de Laksmi qu'il avait installées.

L'an suivant, l'ami si précieux, Chakravarty, établit Kédar comme médecin homéopathe dans un village voisin, lui procurant des médicaments et la somme nécessaire à son installation dans une maison assez grande pour y recevoir ses malades. Kédar y vécut seul et ne pouvait guère, en raison de la distance jusqu'à Banagram, aller voir sa famille. Le premier moi, il gagna cinq roupies. et le second neuf. Le troisième se déclara une épidémie de choléra : il fut appelé par tout le village, qui le préférait aux autres médecins: il gagna quatre cents roupies ! De plus il obtint une considération très grande, qui lui amena une large clientèle. Il gagnait deux cents à quatre cents roupies par mois, remboursa Chakravarty et s'acheta une bicyclette pour rendre visite à sa famille.

Cette heureuse situation dura deux ans.

La chute fut brusque. Alors qu'il était à Banagram, Kédar apprit que dans le village *Oi1* il professait une révolte avait éclaté: malgré la présence anglaise, les musulmans incendiaient les maisons hindoues. Quant il put rentrer chez lui, une semaine plus tard, toute sa réserve de médicaments avait été volée ; les villageois, ayant tout perdu, ne pouvaient plus payer leurs consultations: toute activité médicale prolongée était impossible. Au bout de six mois, il revint à Banagram avec le peu qui lui restait; mais il savait bien que là non plus il ne pourrait exercer la médecine, car d'autres la pratiquaient et particulièrement son ami et protecteur Chakravarty.

Il se rend donc, au début de l'année suivante 1930, en Assam, et à Darjiling, où il tente sans succès de faire quelques affaires. A son retour à Banagram, il essaye tout de même d'exercer dans les villages voisins, mais ne trouve pas de clients. Ce qui restait des années prospères qui avaient précédé cette triste période, et le tissage de Bimala, permettaient juste à la famille de subsister.

Le grand désir de Kédar, d'aller voir Sri Aurobindo, n'avait fait que croître, mais, faute de moyens, il a continué sa vie de famille, à Banagram. A la mort de Bharat, ses disciples s'étaient dispersés et celui qui avait pris soin de la mère et de la sœur de Kédar, Yogananda, après avoir parcouru une bonne partie de l'Inde, est arrivé, le 11 août 1932, à Pondichéry. Ce qui l'y attirait surtout était un ensemble de déclarations de Bharat. Celui-ci avait dit, plusieurs fois, que la Mère divine prendrait un corps humain, et se manifesterait sur terre. C'est Elle-même qui le lui avait dit, mais sans dire dans quel corps elle viendrait. Bharat disait qu'en évoquant en lui son lieu d'apparition, il pensait voir, près de la mer, des gens venus de partout, du monde entier, pour participer au travail de la Mère; beaucoup de jeunes filles y consacraient leur vie. « Plus tard il avait ajouté qu'un homme très éminent - Sri Aurobindo - indiquerait au monde qui était la manifestation de la Mère. Le 15 août, avait lieu le Darshan de l'anniversaire de Sri Aurobindo : Yogananda y fut admis, et deux jours plus tard, il recevait la permission de rester à l'Ashram.

Une correspondance s'engage alors entre Kédar et Sri Aurobindo, par l'intermédiaire de Yogananda. Kédar posa quelques questions sur la Mère, auxquelles Sri Aurobindo répondit : « Le moment n'est pas encore venu de répondre quoi que ce soit à ces questions, mais cela pourra peut-être se faire dans quelque temps. »

Des années ont passé. Indoubala devint l'heureuse mère de deux fils: Ranajit en 1932 et Ajit cinq ans plus tard. La mère de Kédar tomba malade. Son grand désir était que son fils célèbre, comme il l'avait fait autrefois, la *pudja* de Durga, aspect de la Mère divine spécialement vénérée au Bengale.

Depuis longtemps la famille n'avait pu accomplir cette cérémonie, en raison des dépenses qu'elle entraîne. En effet les rites occupent quatre jours, pendant lesquels on offre de la nourriture très largement à tous ceux qui se présentent... et qui sont nombreux! Malgré cela, Kédar voulut donner cette joie à S:01 mère malade. Mais, en même temps, ayant appris qu'auprès de Sri Aurobindo se trouvait, en temps que Mère de son Ashram, une femme que l'on disait être la manifestation terrestre de la Mère divine, Kédar avait écrit à cette Mère terrestre en lui disant vouloir célébrer en son nom la *pudja* de Durga et qu'il la priait d'accepter. Il n'eut pas de réponse et, en fait, n'en attendait pas: son intention était claire et il ne voulait qu'en prévenir la Mère.

Un ami de Kédar, sannyasi venant de Pondichéry, est venu l'aider et, en arrivant, lui donna une photographie

(la première qu'il ait vue) de la Mère, et une récente de Sri Aurobindo, en les accompagnant d'un livre, en anglais: des *Entretiens avec la Mère*. Les deux photographies furent placées à côté de l'image de Dourga pour la *puja*.

Les disciples de Bharat, si violemment hostiles à Kédar lors de son mariage, sont arrivés pour assister à la Cérémonie, et la plus parfaite harmonie régna entre tous: à l'heure où ces lignes écrites, ces disciples, comme Kédar et les siens, sont tous, en tant que disciples, à l'Ashram de Sri Aurobindo.

Mais cet accomplissement ne s'est pas fait en un jour.

Tout d'abord, en lisant les *Entretiens avec la Mère*, Kédar trouva la solution de tous les problèmes de sa vie intérieure, aussi pensa-t-il, dès la cérémonie terminée, d'aller voir la Mère et Sri Aurobindo: il écrivit à la Mère qui lui envoya, en réponse, un sachet de pétales de rose: c'était accepter sa visite. Elle eut lieu lors du darshan du 15 août 1938. Kédar se prosterna et reçut leur bénédiction par le toucher sur sa tête. En voyant la Mère, Kédar reconnut, jusqu'au détail de son rang de petites perles en couronne, la description que lui en avait faite Bharat, longtemps avant. Il commença dès le lendemain, à travailler dans un jardin de l'Ashram. Mais la pensée de sa famille et de sa mère malade ne le quittait pas. Il écrivit à Sri Aurobindo un résumé de toute sa vie: la réponse, sans rien ordonner, lui fit sentir qu'il avait à retourner près des siens, mais que cela ne lui retirait rien de la grâce qu'il avait reçue de son nouveau gourou. Il suivit cette instruction un mois et demi plus tard.

Mais il demanda, et reçut l'autorisation, pour sa sœur Bimala de venir définitivement à l'Ashram. Elle arriva avec son métier à tisser, et la Mère, heureuse de voir la qualité de son travail, lui donna un atelier, qui fut le premier tissage de l'Ashram. Ainsi se vérifiait, dans les détails, ce que Bharat avait annoncé.

L'année suivante en 1939, Kédar suivait des cours pour devenir instituteur; une fille - Namita - lui était née. Il reçut alors l'autorisation de la Mère de venir avec toute sa famille s'établir à l'Ashram: l'état de santé de sa mère ne lui a pas permis d'accepter. Quand celle-ci mourut, Kédar termina ses études et devint instituteur à Banagram.

L'année était très dure, la famine ravageait le Bengale; pendant deux ans, survivre immobilise toute la famille à Banagram. En janvier 1944, Kédar réussit à envoyer à Pondichéry sa femme, Indoubala, avec sa petite fille Namita qui avait quatre ans: il voulait que sa femme se rende compte de ce que représentait la vie à l'Ashram, avant de se décider à s'y fixer. Toutes deux s'installèrent dans l'atelier de Bimala.

170

Un an plus tard, Nolini, ancien disciple de Sri Aurobindo, fait venir Bimala pour lui dire, de la part de la Mère, que Kédar n'avait plus de raison de rester à Banagram, qu'il vende tout et vienne vivre à l'Ashram avec ses deux garçons: Ranajit avait douze ans et Ajit, sept. Ils arrivèrent le 12 février 1945.

4. L'ARRIVÉE

L'arrivée définitive, à l'Ashram de Sri Aurobindo, de Kédar et de toute sa famille, marque pour celle-ci le terme d'une recherche spirituelle, l'entrée dans une ère de stabilité de son évolution. Son existence quotidienne sera constamment fidèle à l'esprit de cette religion dont le Nom véritable: *Sanatana Dharma, La Règle Eternelle*, exprime bien son caractère universel et perpétuel; mais l'inspiration de Sri Aurobindo et de la Mère y introduisait un esprit nouveau d'adaptation de ses formes d'expression aux nécessités de la vie actuelle.

Matériellement, il fallut tout d'abord loger tout le monde: Indoubala et les trois enfants habitèrent chez la tante Bimala, alors que Kédar était reçu dans une autre maison. Mais la Mère, jugeant l'atelier de tissage trop petit pour tant d'habitants, logea toute la famille - y compris Kédar - dans une maison tout entière pour eux. Et chacun se mit au travail. Kédar au service d'entretiens des maisons de l'Ashram, qui étaient au nombre de plus de deux cents, réparties dans toute la ville. Indoubala avec Bimala au tissage, puis aux réserves de riz. L'arrivée - définitive - des enfants de la Sœur, veuve, d'Indoubala, tout cela fit des devoirs domestiques de Kédar sa principale occupation. Quant aux trois enfants, ils entrèrent à l'Ecole de l'Ashram où chacun put développer librement ses aptitudes personnelles.

L'aîné, Ranajit très bon en science, excellent en lettres, devint professeur de Sciences et de Littérature à l'Ecole de l'Ashram. Ajit avait une préférence marquée pour les sports et l'éducation physique; ses remarquables performances le firent rapidement devenir capitaine. Mais il était destiné à de plus amples réalisations, et la Mère lui demanda d'abandonner ses études pour se consacrer entièrement à l'éducation physique. Il fut alors logé au terrain de jeux (tout en continuant à prendre ses repas chez ses parents) et devint le second du Directeur sportif. A ce titre, il eut à préparer presque toutes les compétitions, les programmes de travail quotidien et les exercices des groupes.

L'ensemble familial s'accrut beaucoup pendant les douze années qui vont de 1947 à 1960. Ce fut d'abord un cousin - Soudhangshu - puis sa sœur - Héna - puis deux de ses frères et une autre sœur avec leur mère, qui est la sœur d'Indoubala, veuve alors. Tous les enfants devinrent élèves à l'Ecole de l'Ashram, puis allèrent ensuite travailler à l'extérieur.

Soudhangshou, après deux stages dans les établissements liés à l'Ashram, travaille actuellement en Iraq, dans une compagnie française. Ses deux frères sont devenus, l'un, interprète à l'ambassade du Sénégal à Delhi, l'autre, ingénieur-adjoint dans une usine thermique du Bihar.

La dernière sœur - Mina - est restée à l'Ashram comme secrétaire dactylographe, puis s'est mariée; elle vit à Calcutta.

Pour Héna le choix fut très différent, car elle s'est mariée avec un ingénieur travaillant à Madras, qui était disciple de l'Ashram, en ce sens qu'il prenait l'enseignement de Sri Aurobindo comme modèle pour sa vie, mais ne s'imposait pas de suivre les règles des membres de l'Ashram, ce qui aurait exclu son mariage. Dès que celui-ci eut lieu, Héna contribua financièrement aux frais de la famille, car elle ne se considérait plus en droit d'être à la charge de l'Ashram. Par contre, ses deux enfants ont été acceptés d'être à l'Ecole de l'Ashram où l'enseignement est gratuit.

Les enfants de Kédar sont tous devenus professeurs, mais de façon différente. Namita nommée capitaine d'une équipe sportive, devint aussi professeur de Botanique, puis enseigna le français (qu'elle avait appris à l'Ecole et avec la Mère) et enfin la Physique et la Chimie. Son frère aîné, Ranajit, après son activité de professeur, s'est décidé pour une carrière littéraire. Il obtint, grâce à la Mère, une bourse d'étudiant en France. Il fut un an à Paris, puis alla préparer un doctorat d'Université à Aix-en-Provence : il y reçut la mention « très honorable » pour sa thèse sur « la poésie de Sri Aurobindo ». Actuellement, il parle trois langues indiennes -dont le sanskrit - et quatre langues européennes. Pendant son séjour provençal, son intelligence n'était pas seule active: il sympathisa vivement avec Une jeune Hollandaise, Pauline, et fit un voyage en Hollande pour être présenté à sa mère. Néanmoins, trois ans après son départ de l'Inde, il retourna à Pondichéry et reprit son poste à l'Ecole de l'Ashram. On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'à l'anglais, à l'italien et à l'espagnol, il ajoutait maintenant la connaissance du hollandais...

C'est Pauline qui est venue en visite à l'Ashram et faire la connaissance des parents de Ranajit. Il fut beaucoup question de mariage entre les deux jeunes gens, car l'accord de la famille de Pauline était déjà obtenu. Du côté indien le chemin comportait plus d'une étape. Dans tous les cas, le Maître spirituel - le Gourou - passe avant la famille, même s'il s'agit des parents. La Mère de l'Ashram, consultée, donna son accord, qui entraîna - sans aucune peine - celui de Kédar et d'Indoubala. Les deux origines, mais l'unité d'idéal, des fiancés, fut marquée par la demande faite à la Mère, et acceptée par elle, de bien vouloir remettre elle-même aux jeunes gens, leurs bagues de mariage portant son symbole. Elle leur donna sa bénédiction et une réception eut lieu - le 3 janvier 1969 - au domicile de Kédar. C'est seulement dix-sept jours plus tard que le mariage fut célébré, selon le rite hindou, au temple de Maïlam. Il n'y eut pas de réception, mais le jeune couple demanda à la Mère de donner un nom indien à Pauline, qui devint ainsi Maya.

A leur retour aux Pays-Bas, elle y enseigna le français et lui la littérature indienne et le sanskrit.

Le second fils, Ajit, a décidé de se consacrer entièrement à l'éducation physique. En dehors des disciplines sportives habituelles, il étudia la danse classique, sous les deux formes: indienne et européenne. En 1968, la Mère obtint pour lui une bourse du gouvernement français, il partit en France, travailla à Joinville, puis à l'Ecole Nationale Supérieure d'Education physique et Sportive de Châtenay-Malabry. Il y prépara un Diplôme d'Etudes Supérieures (alors le plus haut titre en Culture Physique) sur un sujet surprenant: « L'Importance de l'Education Physique dans le Yoga intégral de Sri Aurobindo. » Ce titre s'explique quand on constate que le yoga de Sri Aurobindo s'appelle « intégral » parce qu'il se donne pour but une vie humaine aussi parfaite matériellement que spirituellement. Il n'y est pas question, comme dans les autres yogas, d'une évasion loin des douleurs de l'existence, mais d'une transformation de l'homme afin qu'il crée sur terre une société dont l'équilibre réalise l'idéal de l'unité humaine et assure le bonheur. Il est évident que sous cet angle, le développement harmonieux et complet du corps humain prend une importance fondamentale.

Ajit obtint son *fi'rade* avec la mention « bien » ce qui est rare en éducation physique. Sa situation va du reste bien changer: quatre mois avant sa soutenance, il avait été voir ses parents à Pondichéry et y avait revu une jeune fille tamoule - Selvi - une des meilleures sportives de l'Ashram.

Du moins était-ce son opinion à lui... ce qui explique peut-être leur commun désir de se marier. Elle est également une excellente danseuse.

En pays tamoul, les femmes mariées portent à un collier spécial à trois nœuds, un pendant en or, le *thali* : Selvi y fit graver le symbole de la Mère. Les fiancés reçurent la bénédiction de la Mère et se marièrent le lendemain. Une semaine après le jeune couple part pour Paris, Ajit voulant prendre toutes les responsabilités de la vie d'un homme marié, plutôt que de profiter, à l'Ashram, des facilités qu'on lui avait offertes. Il est maintenant professeur dans l'Ecole où il avait été étudiant.

Kédar est aujourd'hui trois fois grand-père.

Sa vie, quand on en raconte la suite des événements extérieurs, paraît compliquée d'aventures imprévues : vue de sa situation actuelle, elle révèle l'unité et la continuité d'une aspiration constante vers le Divin, jointe au courage d'en accueillir avec joie les passages les plus difficiles.

